



Le commander et l'évadé

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

G.-J. ARNAUD

ESPIONNAGE

**LE COMMANDER
ET L'ÉVADÉ**

FLEUVE NOIR

G.-]. ARNAUD

LE COMMANDER ET L'ÉVADÉ

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

© 1969 « EDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinave ».

CHAPITRE PREMIER

Martin Sartino n'attendait pas toujours au même endroit ses victimes. Tantôt il immobilisait son taxi dans les ruelles du centre de Buenos Aires, à proximité des banques, des riches études d'hommes de loi célèbres, ou bien face à quelque maison cossue dont la construction remontait au siècle dernier. En cas d'insuccès, il pouvait pousser quelques centaines de mètres plus loin en direction de la rue Florida. La circulation automobile y était interdite durant la journée et les passants flânaient le long des boutiques de luxe dont bon nombre de joailleries. Le Porteño avait le coup d'œil très sûr et ne se trompait jamais sur l'opulence d'un client ou d'une cliente. Il n'opérait que de façon certaine. Les risques étaient trop grands pour qu'il puisse se permettre de se tromper. Il préférait les femmes aux hommes, encore que ces derniers soient en général plus fournis en argent liquide que les premières. Ces représentantes de la haute bourgeoisie porteña usaient un peu trop, au goût de Martin Sartino, du carnet de chèques.

Il y avait également les étrangers, clientèle de choix que le chauffeur de taxi allait cueillir soit sur le port du côté des compagnies internationales, ou, mieux, à l'aéroport. L'affaire devenait très simple, ces gens-là ne connaissant rien à la topographie de la ville, Martin pouvait agir en toute tranquillité. La nuit, le quartier de la Boca, le long de la rivière Riachuelo, offrait d'intéressantes possibilités.

Depuis la tombée de la nuit, il roulait à petite allure sur les quais, ralentissant près des embarcadères. Une escadre américaine était arrivée depuis la veille dans le Rio de la Plata et devait y séjourner quelques jours. Martin Sartino rêvait d'un officier de la Navy au portefeuille gonflé de dollars, désirant s'encanailler dans les boîtes de la Boca. Il se sentait prêt à des trésors de patience pour arriver à son but. Sans les voir, il dépassait des groupes de marins qui l'injuriaient ensuite de ne pas s'arrêter.

Vers neuf heures du soir, son cœur battit plus fort. D'une vedette blanche arborant le pavillon U.S., un homme sautait sur l'embarcadère. De taille haute, le teint recuit, il s'agissait à coup sûr d'un officier supérieur, malgré ses vêtements civils. Martin Sartino accéléra un peu, puis s'arrêta devant lui.

Sans hésiter, l'homme ouvrit la portière arrière, s'installa sur la banquette.

— *Estacion* Constitution, dit-il.

— *Si, señor*, répondit Martin avec un sourire en coin.

Décidément, la chance était avec lui. Il démarra, puis se tourna vers son passager :

— Le *señor* est pressé ?

L'officier de marine haussa les sourcils d'un cran :

— Pourquoi ?

— Le centre est embouteillé, à cette heure. Je vais faire un détour. Nous gagnerons du temps.

— Comme vous voudrez, répondit l'autre dans un espagnol parfait.

Martin accéléra le long des quais. Il se mit à siffloter, tant le travail ne présentait aucune difficulté. Depuis des mois qu'il détroussait des gens, il avait mis plusieurs techniques au point. Pour l'officier de marine, aucune hésitation.

À l'arrière, le capitaine de vaisseau John Muller ne se doutait de rien. De temps en temps, il jetait un coup d'œil par la custode arrière, ne décelait aucune voiture suiveuse. Sa mission était d'une simplicité enfantine, mais il préférait prendre toutes ses précautions. Le même soir, il devait rencontrer un haut fonctionnaire de la marine nationale argentine et lui remettre un dossier ultra secret d'une importance capitale. Muller souriait vaguement. Les dossiers qu'on lui confiait étaient toujours, selon ses chefs, ultra secrets et très importants. Depuis plusieurs années, il se montrait assez blasé sur le sujet. Il se souvenait en particulier d'un document confidentiel sur le comportement sexuel des marins au Moyen-Orient...

Mais le dossier que contenait sa serviette justifiait, pour une fois, toutes les précautions prises. Cette étude très poussée de l'aménagement du détroit de Magellan effectuée par les services techniques de l'U.S. Navy méritait un excès de précautions. Le gouvernement argentin en place aurait été le premier surpris d'apprendre ce qui se manigançait à son insu. Le haut fonctionnaire qu'il devait rencontrer risquait non seulement sa place, mais une dizaine d'années de prison pour trahison.

Muller ignorait bien des dessous de l'affaire mais supposait que le document serait à l'origine d'un bouleversement gouvernemental et d'une nouvelle crise politique. Lui, était chargé de présenter le rapport dans sa forme concrète. D'autres discuteraient de sa réalisation future. Pour éviter toute fuite et pour ne pas attirer l'attention, le captain Muller, de l'O.N.I., avait été désigné seul par le *department of Navy*.

Le seul risque pouvait venir d'une fuite sur le territoire argentin. Il ignorait tout du haut fonctionnaire qu'il devait rencontrer, mais, *a priori*, il se méfiait des comploteurs. Surtout lorsque ces gens-là n'agissaient, que par ambition personnelle et non en vertu d'un idéal moins égoïste.

Sifflotant imperceptiblement, Martin Sartino abordait les premières maisons du quartier de la Boca, s'approchait de la rivière Riachuelo. Il avait choisi l'endroit, ce vieux hangar qu'il louait sous un nom d'emprunt depuis la semaine dernière. Il ne l'avait pas encore utilisé mais savait exactement comment, procéder.

L'entrée du hangar se situait au fond d'une impasse. Les portes en étaient ouvertes depuis le matin. La voiture s'y engouffra et le Porteño freina brutalement. Déjà, ses mains avaient quitté le volant pour s'emparer d'une longue matraque en caoutchouc. Surpris par la manœuvre, Muller venait de basculer en avant, offrant son crâne au coup que le chauffeur lui asséna avec une rare violence. Muller s'écroula sans un cri.

Ne perdant pas un seul instant, Martin Sartino sauta à terre, alla fermer les portes du hangar. Les phares du taxi éclairaient suffisamment l'endroit pour ce qu'il avait à faire.

Ouvrant la portière arrière, il tira l'officier de marine qui n'avait pas lâché la serviette en cuir noir. Le Porteño remarqua alors la fine chaînette en acier qui la reliait au poignet de l'Américain. Un sourire plein d'espoir naquit sur ses lèvres épaisses. Elle devait contenir des objets précieux pour que son propriétaire prenne de telles précautions.

Il se pencha sur Muller, et son sourire s'effaça. L'officier de marine était mort. Le coup de matraque avait été asséné avec une trop grande force.

« Comme d'habitude », pensa Martin Sartino avec une sorte de tristesse mêlée de dégoût. Il ne connaissait pas ses limites, tapait comme un sourd. En quelques mois, c'était son quatrième cadavre, et il commença de s'affoler.

Aussi, fouilla-t-il le capitaine de vaisseau assez sommairement. Il prit le portefeuille, vit qu'il contenait plusieurs centaines de dollars et le glissa dans sa poche. Il trouva également la clé de la serviette en cuir, ouvrit cette dernière et fit la grimace. Rien que des paperasses, et écrites en anglais, de surcroît.

La veille, il avait soigneusement visité le hangar. Sur la droite, derrière les vieux bidons d'essence, il y avait une fosse cimentée. Autrefois, elle servait pour les vidanges, avec une évacuation directe vers la Riachuelo. Sartino tira sa victime jusque-là, la fit tomber au fond. Il plaça des planches sur l'ouverture, roula les grands bidons par-dessus et alla ouvrir les portes du hangar. L'impasse était déserte, et il put reculer sans rencontrer personne. Il revint fermer à clé. Ayant loué avec un trimestre d'avance, il se sentait parfaitement rassuré. D'abord, il avait donné un faux nom, et ensuite, il aurait largement le temps de trouver une tombe plus sûre pour l'Américain.

Martin Sartino habitait une petite maison beaucoup plus au sud, au bord d'une darse abandonnée depuis des années et que ne

fréquentaient que quelques pêcheurs peu dégoûtés et des gosses. Il laissa le taxi devant sa porte, rentra chez lui. D'un réfrigérateur antique, il sortit une bouteille de bière fraîche, prit, un verre et disposa le tout sur une petite table.

Tout en buvant, il compta l'argent que contenait le portefeuille de l'Américain, arriva à la somme de trois cent cinquante dollars. Il sourit. Une soirée intéressante. Pas un seul instant, il ne pensa que c'était bien peu pour la vie d'un homme. Il glissa les billets dans sa poche, le portefeuille dans une autre. Le lendemain, il irait le jeter dans un bassin du port de commerce pour égarer les soupçons. On le trouverait certainement et on conclurait que l'Américain avait été victime d'une de ces bandes de jeunes voyous qui hantaient cette partie des quais.

Martin Martino n'avait aucune crainte. Il but la bouteille de bière, alla en chercher une autre avec de la nourriture. Une grande assiette de *puchero*, du pot-au-feu avec des épis de maïs. Il en prit un, le rongea avec plaisir, déchira la viande de ses doigts, engloutissant d'énormes morceaux.

De taille moyenne, mais de silhouette épaisse, Martin Martino avait les cheveux gris, les yeux noirs. Parfois, il songeait à se maquiller pour que ses victimes ne puissent pas donner de lui une description trop précise, mais il avait constaté qu'une bonne centaine de chauffeurs de taxi correspondaient à son portrait. Seul pouvait le trahir le numéro de sa voiture, mais personne ne pensait à le relever.

Dans l'année, c'est-à-dire jusqu'à ce mois d'octobre, Martin Martino avait détroussé une vingtaine de passagers. De temps en temps, un article de quelques lignes relatait l'un de ses méfaits. Pour les trois morts, deux hommes et une femme, il s'était débrouillé pour qu'on se perde en conjectures. On n'avait jamais retrouvé les corps, et la presse parlait de « mystérieuses disparitions ».

Le butin se montait à une dizaine de milliers de pesos, ce qui représentait une petite fortune. Martin Martino avait des idées précises sur l'utilisation de ces gains occultes. Dès qu'il aurait le double, il achèterait une ferme dans la région de Mendoza. Pur produit de la ville, il en avait une horreur féroce, ne rêvait que d'herbe, d'arbres et d'odeurs agrestes.

Pendant deux jours, Martin Martino se livra en toute honnêteté à son travail de taximan. Ce qui l'étonna le plus, ce fut le silence de la presse sur la disparition de John Muller. Aucun journal ne parla de l'officier de la marine américaine. À croire que nul ne s'était encore soucié de lui.

D'ordinaire, le Porteño laissait s'écouler un délai raisonnable avant de commettre une nouvelle agression. Délai d'au moins deux semaines et d'un mois au plus.

Pourtant, ce soir-là, la tentation s'offrit sous les traits d'une grosse femme violemment fardée et parée comme pour une cérémonie. Elle lui parut sous l'effet d'une bonne dose d'alcool, et il remarqua ses bijoux, une montre en or, quelques bagues énormes et un collier de perles. Il en resta le souffle court.

Avec ça, bavarde comme une perruche, lui expliquant qu'elle se rendait à une soirée très chic mais qu'elle se trouvait en avance.

— Faites-moi faire un tour dans le quartier de la Boca, dit-elle. J'en ai pour une heure avant de me rendre là-bas. Je paierai ce qu'il faudra.

Elle se carra dans les coussins et Sartino, le cerveau enfiévré, mit rapidement un plan sur pied. D'ordinaire, il prévoyait à l'avance, mais l'occasion était trop belle.

— Je veux bien, dit-il, mais, dans une demi-heure, je dois passer chez moi. Ma femme est malade, mentit-il, et je dois lui donner un médicament.

— Aucune importance. Vous n'en aurez pas pour longtemps ?

— À peine cinq minutes.

Pendant une demi-heure, il la promena dans le quartier de la Boca, lui désignant les endroits qui devenaient à la mode pour la saison, ceux qui perdaient de leur vogue, les lieux louches ou réputés tels. Elle s'intéressait à tout, pépiait comme une petite fille, et Sartino, la joie au cœur, n'avait jamais rencontré une telle proie. Sa décision était prise, et bien prise. Le jeu en valant la peine, il frapperait un peu trop fort pour la cinquième fois. Il dépouillerait la grosse femme, puis irait cacher son cadavre dans un terrain vague, au beau milieu d'un tas de détrit, où elle ne serait pas découverte trop vite. La fortune qu'elle portait sur elle méritait bien ce risque.

— Nous passons chez moi, dit-il.

Il se dirigea vers le sud, parmi les maisons ouvrières et les usines. Il s'arrêta de façon que nul ne puisse voir la grosse femme entrer chez lui.

— Je vous offre un verre, dit-il soudain, certain que le goût du pittoresque l'emporterait sur la différence sociale.

— Je veux bien, déclara la grosse femme en gloussant. Et même, si vous avez de la bière... J'ai une soif... J'ai bu quelques apéritifs avant de partir de chez moi, et ça me sèche la bouche.

Sartino souriait avec la plus grande sincérité. Il passa devant, cachant sa matraque dans sa ceinture.

— Votre femme ? s'étonna la visiteuse.

Il venait d'éclairer la pièce principale, refermait la porte derrière elle. Il désigna une porte.

— Dans sa chambre. Un instant, s'il vous plaît.

Pendant cinq minutes, il patienta de l'autre côté, puis revint

tranquillement, s'approcha du réfrigérateur.

— Une bonne bière, hein ?

Il la frapperait lorsqu'elle serait en train, de boire, ce serait certainement plus facile. Il prit deux bouteilles, alla choisir deux verres parmi les plus présentables de sa collection. La grosse femme s'était assise près de la table et regardait autour d'elle d'un air amusé. Elle lui parut vraiment grotesque, avec son visage lourd, semblable à un mufle et maladroitement maquillé. Un instant, il croisa son regard, fut surpris par la dureté des yeux gris, mais n'y attacha aucune importance.

Tranquillement, il débouchait les bouteilles, versait lentement la bière.

— C'est bien, chez vous. Tranquille.

— Il y a un petit jardinet, dit-il.

Il leva son verre et elle en fit autant. Il marcha naturellement vers le fond de la pièce, posa son verre sur le buffet et sortit sa matraque. Elle buvait et ne se retournait même pas.

— Ça fait du bien, dit-elle.

Martin Sartino fonça, la matraque levée, mais, avec une agilité phénoménale, la grosse femme bondit en avant et il ne rencontra que le vide. Désarçonné par la réaction de sa victime, il pivota pour la frapper. C'est alors qu'elle tendit la main vers lui, actionna la petite poire qu'elle dissimulait dans le creux de sa main énorme. Un jet de poivre fin l'atteignit aux yeux, et il hurla de douleur, n'y voyant plus rien. Fou de rage, il se lança à l'aveuglette, mais la grosse femme l'évita sans la moindre difficulté.

Il l'injuria grossièrement, mais elle se mit à rire. La porte s'ouvrit, mais il ne vit pas ce qui se passait : Il crut que la mégère s'enfuyait. Une voix d'homme le paralysa sur place.

— Pas de mal, Angelina ?

— Rien. Je me méfiais.

La voix claqua sèchement.

— Police. Martin Sartino, je vous arrête pour tentative d'agression sur la personne de cette dame. Vous aurez à répondre d'un certain nombre de délits, et notamment du meurtre de Juan Galapos dont le cadavre a été découvert dans le sous-sol d'une usine désaffectée.

Martin Sartino écoutait sans rien voir. La douleur de ses yeux l'emportait sur tout autre sentiment.

— Laissez-moi me laver, gémit-il. De l'eau...

Une autre voix s'éleva, et il comprit que plusieurs policiers se trouvaient dans sa maison.

— Vous êtes tombé dans un traquenard, Sartino. Nous voulions vous prendre en flagrant délit. Je suis prêt à vous faire soigner si vous reconnaissez les faits et avouez le crime de Juan Galapos.

— Non, je ne l'ai pas tué, dit-il. Je ne sais pas de qui vous parlez.

La voix répliqua, dure et terrible :

— Très bien. Nous avons le temps. Si vous persistez, vos yeux s'infecteront. Vous risquez de perdre la vue dans cette aventure.

En titubant, il essaya de s'approcher de l'évier, mais une chaise adroitement jetée dans ses jambes le fit trébucher, et il s'étala de tout son long.

— Vous n'avez pas le droit ! hurla-t-il. Vous êtes des fumiers...

— Et vous, qu'êtes-vous ? Combien de victimes, hein ? Combien de femmes seules, de types sans défense avez-vous agressés ?

Il réussit à se relever, mais il ne savait plus où se diriger. Le monde tournait autour de lui.

— Alors ? reprit la voix.

— Allez vous faire f... !

À ce moment-là, quelqu'un ouvrit le robinet, et le bruit de cette eau fraîche et bienfaisante qui coulait à quelques pas de lui le rendit fou. Il se rua en avant. Un croc-en-jambe le fit tomber une nouvelle fois, et il cogna le réchaud à gaz qui s'écroula avec lui.

— Laissez-moi ! cria-t-il. Je vous en supplie... Ça me brûle.

À quatre pattes, il essaya d'avancer vers l'évier mais buta contre un obstacle. Il le palpa, reconnut la table renversée.

— Nous allons l'embarquer, dit quelqu'un.

— Non ! rugit-il. Vous n'êtes pas près de m'avoir...

Mais il ne put empêcher les menottes de lui relier les mains derrière le dos.

— Bande de lâches ! dit-il.

Puis, il cessa de résister.

— Un linge mouillé, supplia-t-il. Je vous dirai ensuite ce que je sais...

— Maintenant, dit la voix du policier.

On le fouillait, et il se souvint alors du portefeuille de John Muller, l'officier de marine. Il avait oublié de s'en débarrasser.

— John Muller, dit une autre voix, qui est-ce ?

— Je ne sais pas, murmura-t-il, affolé. J'ai trouvé ce portefeuille sur les quais.

CHAPITRE II

Le visage amaigri, doté de quelques rides supplémentaires, les cheveux de plus en plus gris, le commodore Gary Rice avait vieilli de plusieurs années en quelques semaines. Le Commander Serge Kovask calcula qu'il y en avait cinq qu'il n'avait pas revu le grand patron de l'O.N.I. Rice sourit amicalement, lui désigna un fauteuil.

— Marcus Clark est également convoqué, mais il est retardé dans l'un des bureaux du *department* par quelques formalités. Il ne va pas tarder à rejoindre.

Il s'installa derrière son bureau, ouvrit une chemise, en tira une photographie. Il l'examina durant quelques secondes avant de la faire glisser sur la plaque de verre en direction de son collaborateur.

— Regardez ce type. Vous allez devoir vous en occuper, Clark et vous. J'ai obtenu la photographie par mon correspondant d'Argentine. Une belle épreuve, n'est-ce pas ?

— Cliché de presse ?

— Oui, *La Nation*. Pas moyen de faire autrement. Ce type n'est pas une vedette, juste un petit truand, un assassin. Mais je vais attendre Clark avant de commencer.

Le lieutenant arriva assez furieux, pestant contre les bureaux et les tracasseries administratives.

— La retraite, la retraite ! fulminait-il. Comme si j'avais l'âge d'y songer sérieusement.

— Je suis en train d'y songer sérieusement, murmura doucement le commodore. Si l'affaire que je vais vous confier n'est pas résolue au mieux, j'y serai certainement contraint.

Les deux amis échangèrent un regard. Le commodore n'avait pas pour habitude de se plaindre ni d'user de chantage sentimental. Ils sentaient que leur patron était sérieusement ennuyé.

— Il faut que je commence par vous expliquer la situation générale avant d'en venir aux détails. Tout se passe en Argentine. Depuis longtemps, nous cherchons à obtenir de ce pays, non seulement le libre passage, mais encore l'utilisation de quelques bases de ravitaillement et de réparations pour nos navires le long du détroit de Magellan. Nous avons même confié à des ingénieurs du Génie naval l'étude de l'aménagement de ce détroit qui, en cas de conflit, suppléerait au canal de Panama. Jusqu'à présent, les différents

gouvernements ont été assez réticents. Or, vous en avez peut-être entendu parler, un mouvement d'opposition assez robuste se manifeste là-bas. La Navy a pris contact avec plusieurs des membres les plus représentatifs de ce mouvement, dont quelques hauts fonctionnaires du ministère de la Marine nationale.

Gary Rice ferma à demi les yeux, se concentra un moment.

— Ces gens-là sont prêts à soutenir notre projet au sujet du détroit à deux conditions : les îles Falkland et un soutien financier.

— Les îles Falkland appartiennent à l'Angleterre et sont violemment revendiquées par l'Argentine. Un peu à la façon de Gibraltar par l'Espagne.

— Oui, exactement, répondit le commodore à Marcus Clark. Au point qu'ils sont très susceptibles sur le sujet, et qu'un dictionnaire vendu là-bas doit dire : « îles occupées par l'Angleterre », et non appartenant à l'Angleterre. Le *department* d'État est prêt à intervenir auprès de Londres pour régler le problème. De plus, un soutien financier très important sera accordé au futur gouvernement. Tout allait donc pour le mieux. Avant de s'engager plus avant, l'opposition voulut avoir connaissance de notre plan d'aménagement du détroit. Un officier supérieur, le *captain* John Muller, est donc parti pour l'Argentine avec un exemplaire du rapport. Tout cela dans le plus grand secret.

Rice sortit un mouchoir de sa poche et essuya son front luisant de transpiration. Kovask trouva que le comportement de son chef était celui d'un homme anxieux et à deux doigts de la dépression nerveuse. Mais le regard restait aussi ferme.

— John Muller a débarqué là-bas, à Buenos Aires, un soir d'octobre. Depuis, il a disparu.

— Quelle date ? demanda Kovask.

— Neuf octobre. Deux jours plus tard, on arrêta l'homme dont vous avez la photo entre les mains.

Il examina le visage lourd, bestial, encadré de cheveux gris qui paraissaient sales.

— Martin Sartino, reprit le commodore. Assassin et voleur. Sa spécialité : détrousser ses passagers. Chauffeur de taxi, il choisissait ses victimes dans les quartiers chics du centre, parmi les clients des banques et magasins de luxe. La police argentine l'a arrêté et l'accuse d'une vingtaine d'agressions au moins, dont trois suivies de mort.

— Que vient-il faire dans l'histoire ? s'inquiéta Marcus Clark qui étudiait la photographie de Martin Sartino. Il a une véritable tête d'assassin.

— On a retrouvé le portefeuille de John Muller dans sa poche. Mais il refuse de reconnaître le crime. On a tout juste pu prouver qu'il avait tué un homme. Les circonstances de l'arrestation ont été assez

dramatiques, et, depuis, Sartino se refuse à parler. Il sera certainement condamné sans avoir ouvert la bouche.

Il s'arrêta un instant, se leva, passa dans le couloir et revint avec un gobelet d'eau glacée qu'il se mit à boire à petites gorgées une fois assis.

— Il faut que je retrouve au plus tôt le rapport sur le détroit de Magellan. Seul, Sartino peut nous dire où se trouve le cadavre de John Muller. L'affaire est simple. Pas de rivalité des autres services pour l'instant. Nous sommes seuls sur la piste. La police argentine, pro-gouvernementale, ne peut nous aider. Les hauts fonctionnaires qui risquent d'être compromis ont rompu tout contact avec nous.

Kovask haussa les épaules.

— Que voulez-vous ?

— Le rapport. Pour cela, une seule chose...

— Faire évader Sartino ?

Le commodore soupira :

— Il n'a aucune envie de le faire. J'en ai la preuve. Notre correspondant à Buenos Aires a obtenu des renseignements sur lui. Sartino se trouve bien en prison. Ne souriez pas. Il ne risque que vingt ans. Avec les réductions de peine, dix ans. Suffisant pour que tout soit oublié. Or, il craint que les parents de ses victimes ne cherchent à se venger. C'est un être primitif, assez fruste. Il faut, d'une part, lui présenter une raison assez forte pour qu'il accepte de s'évader, et, ensuite, lui donner la longue corde pour ne pas le perdre de vue. Voilà pourquoi je compte sur vous deux. Vous parlez espagnol, vous avez de l'imagination. Tant que ce rapport n'est pas retrouvé, tout nouveau contact est impossible avec les gens de l'opposition.

— Comment pourraient-ils le reconnaître ?

Gary Rice haussa les épaules :

— Ce rapport a reçu l'approbation de Peron. Vous savez qu'il vit en Espagne. Ces gens se réclament de lui, le considèrent sinon comme un leader possible, mais du moins comme un conseiller valable. Vous comprenez qu'il n'est pas possible de leur offrir un autre double. Enfin, nous devons le retrouver. Si, par hasard, il tombait entre les mains du gouvernement ou d'un service concurrent... Cela risque de refroidir les relations de nos deux pays pendant des mois.

— Je ne comprends pas comment Muller a pu se faire avoir par un truant à la petite semaine, dit Marcus avec une moue de mépris.

C'était un garçon très intelligent, fonceur et volontiers brouillon, beau gosse, dont le Commander Kovask appréciait la collaboration.

Rice sourit :

— Muller n'avait rien d'un agent du service action. Il était spécialiste des missions diplomatiques donnant du fil à retordre. Il avait fait ses armes comme attaché naval à l'ambassade de Londres...

Question marine, il en connaissait un rayon. Il a été surpris.

— Vous êtes certain, pour ce Sartino ? demanda Kovask.

C'est notre seul espoir.

— Et vous avez des tuyaux sur la façon dont il faut s'y prendre ?

— Qui. Une seule chose l'intéresse, l'argent. La police a évidemment raflé son magot. Si on lui promet gros, il est capable de s'évader. Mais ce n'est pas un finaud. Il faudra certainement agir de l'extérieur et de l'intérieur.

Marcus sursauta :

— Faudra-t-il se faire incarcérer, nous aussi ?

— Peut-être, soupira le commodore. La prison du Moron est une vieille maison. Je sais que ce ne sera pas facile et qu'il vous faudra gaspiller deux semaines au moins avant de parvenir à quelque chose. Il y a un long travail de préparation. Je vous donnerai un dossier sur Martin Sartino, ses amis, parents, relations, habitudes, l'adresse de son petit pavillon. Il vous faudra vous débrouiller avec ça.

Marcus chercha le regard de Serge, mais ce dernier n'y prêtait pas attention. Il semblait déjà réfléchir, et son regard très pâle se perdait au-delà du mur.

— C'est assez décevant à la lecture, poursuivait Gary Rice, vous vous en rendrez compte. Pourtant, un point positif : si Sartino décide de s'évader, il y consacrera toute son énergie, toutes ses forces. C'est un gars fabriqué de telle sorte que, lorsqu'il prend une idée, il ne la quitte plus de quelques mois. Savez-vous pourquoi il tuait et volait ? Pour s'acheter une ferme dans l'arrière-pays. Ce citoyen, intoxiqué et déformé par la grande cité, perverti depuis sa jeunesse par le climat urbain, ne rêvait que de pureté campagnarde.

Serge Kovask parut sortir de ses réflexions et approuva :

— Oui, c'est intéressant.

— Il ne dépensait pas un seul sou de l'argent ainsi volé, gardait tout pour réaliser ce rêve.

— Peut-être s'y raccroche-t-il encore ? Bon, admettons que nous le fassions évader et que nous retrouvions le rapport ; qu'en ferons-nous ensuite ?

Rice hocha la tête.

— On ne peut pas le laisser courir en liberté. Il vous sera certainement facile de le faire arrêter de nouveau.

Le visage de Kovask se tendit :

— Désagréable perspective.

— Le moyen de faire autrement ? Il risque de tuer encore. Sa petite ferme peut devenir un domaine plus important dans son cerveau malade. Non, il faudra aller jusqu'au bout.

Marcus Clark se pencha de nouveau sur la photographie de Martin

Santino. Curieux, que, derrière ce front bas et buté, l'image d'une petite maison campagnarde ait pu longuement séjourner, devenir à ce point obsédante que l'homme n'hésitait plus à tuer sans la moindre pitié. Le regard l'impressionnait par son vide. Il avait vu le même dans les yeux des gosses des banlieues pauvres. Il se débarrassa de la photographie en la passant à Kovask.

— On finirait par le plaindre, dit-il. Vous avez parlé d'une arrestation assez dramatique ?

— Oui, dit le commodore. La police a dû lui tendre un piège avec l'aide d'une collaboratrice volontaire. Au moment où il allait la tuer, elle lui a jeté du poivre dans les yeux. Il a énormément souffert et a dû faire un séjour à l'infirmerie de la prison.

Kovask tressaillit.

— Intéressant, ça ! Imaginez que nous puissions lui provoquer une aggravation de son mal... Qu'on soit – obligé de l'emmener dans un hôpital spécialisé...

— D'où son évasion serait plus facile, ajouta le commodore avec un sourire satisfait. Je crois que j'ai bien fait de faire appel à vous. Dans cette affaire, il vous faudra surtout réfléchir.

— Votre correspondant ? fit Kovask.

— À votre entière disposition. Vous aurez nom, adresse et disposition de contact. Cet homme pourra vous fournir matériel et renseignements. D'ores et déjà, je lui ai demandé de se débrouiller pour obtenir le plan de la prison de Moron.

— Et quel crédit ? demanda Marcus. Si nous voulons appâter ce pauvre diable, il faudra peut-être disposer d'une somme. Même si nous la lui reprenons par la suite.

— Mon correspondant vous fournira ce dont vous aurez besoin. Ne vous faites aucun souci à ce sujet.

Kovask ne quittait pas son siège, et le commodore s'en étonna :

— Autre chose, Serge ?

— La police argentine a-t-elle fait une enquête sur la disparition de John Muller ?

— Une escadre américaine stationnait dans le Rio de la Plata, et l'amiral a signalé sa disparition en Argentine et en Uruguay.

— Immédiatement ?

Gary Rice tiqua.

— Non. Malheureusement, non, et cela peut avoir donné des soupçons à la police. Il a fallu que l'amiral nous contacte et que nous prenions des dispositions. Cela a demandé vingt-quatre heures.

— Les services secrets argentins ont pu être alertés ? Un officier supérieur de la marine américaine qui disparaît ainsi... Nous trouverons peut-être des curieux sur nos pistes.

— Possible, répliqua le commodore, mais prudence. Que ces gens-

là ne se doutent de rien, sinon, c'est toute l'opposition que vous risquez d'envoyer en prison. N'oubliez pas que ces hauts fonctionnaires nous ont fait confiance. Vous ne connaissez pas leur nom, mais le moindre doute peut les trahir.

Cette fois, Kovask se décida à se lever.

— Ce ne sera pas tout aussi simple que prévu. L'ambassadeur s'est-il démené ?

— Oui. On ne peut laisser disparaître un capitaine de vaisseau dans l'indifférence.

Il les accompagna jusqu'à la porte, son gobelet à la main. Décidément, il buvait beaucoup. Il alla le remplir dès qu'ils passèrent dans le couloir.

— Il a pris un coup de vieux, murmura Marcus dès qu'ils eurent tourné au bout du couloir.

— Mets-toi à sa place. Il risque tout. Sa carrière, sa réputation. La C.I.A. va encore l'attaquer, en soulignant que l'affaire aurait dû lui être confiée dès le début. Ce qui, pour une fois, sera peut-être vrai. Ce John Muller était habile diplomate, certes, mais s'il avait eu un peu d'entraînement, il aurait cassé la gueule de ce Sartino et l'affaire n'allait pas plus loin.

— Je nous vois mal partis, avec cette évasion en perspective. Même en Argentine, une prison n'est pas faite pour laisser filer ses prisonniers. Je crois que nous allons en baver.

CHAPITRE III

Comme tous les jours, Martin Sartino s'éveilla bien avant l'aube, resta parfaitement immobile sur sa couchette, les yeux simplement tournés vers la fenêtre carrée. Dans quelques instants, la naissance du jour y découperait seize carrés à peu près égaux. Cela ferait la seizième fois qu'il assisterait à ce spectacle. Tout d'abord, apparaissaient quelques points plus clairs dans la nuit de la cellule, puis des taches glauques. Seize taches glauques qui se projetaient sur le mur d'en face. À partir de cet instant, Sartino n'avait plus besoin de se tourner vers l'ouverture. Comme sur un écran, il suivait l'éclosion de la lumière, le soleil frappant directement cette façade de la prison du Moron.

Les taches glauques s'éclaircissaient, devenaient roses, puis rouges. Les neuf barreaux de fer croisaient leurs barres noires et rébarbatives sur l'écran du mur.

Sartino quitta doucement sa couchette, eut un regard soupçonneux pour le détenu qui partageait sa cellule, s'approcha du mur et traça une fine ligne dans le plâtre, juste sur l'ombre du second barreau vertical. Chaque matin, il en faisait autant, striant de fines griffures le mur de sa cellule, composant une sorte de rideau marquant la progression quotidienne du soleil. Lorsqu'il avait été poussé dans la cellule 17, le soleil n'atteignait sa fenêtre que bien plus tard.

Ceci fait, il alla uriner dans l'angle droit de la fenêtre où se trouvaient les W.-C. Enfin, il s'approcha de l'autre mur, au pied de l'autre couchette, et regarda la petite maison.

Ce n'était qu'au bout de quarante-huit heures qu'il l'avait découverte. Avant lui, un détenu s'était amusé à graver avec son ongle une esquisse banale. Deux lignes pour l'angle du toit, deux autres pour les murs. Deux fenêtres encadrant une porte. Depuis, Martin Sartino avait figolé le dessin, avait apporté des aménagements nouveaux. D'abord, un appentis sur le côté gauche, qui servait à la fois d'atelier de bricolage et de garage. De l'autre côté, il avait fait le pendant pour les lapins et les poules. Puis, il avait dessiné un arbre, deux, une dizaine d'arbres d'essences différentes. Un peuplier, un saule, un olivier, et des arbres fruitiers chargés de poires, de pêches, d'abricots. Maintenant, il avait entrepris de graver une vigne, cep après cep, chacun soigneusement tracé dans un style naïf, les sarments ployant

sous le poids de grappes fabuleuses. Lorsqu'il se trompait, au début, c'était pour lui une véritable catastrophe, mais Luigi Suchi, son codétenu, qui, maçon de son métier, travaillait à la réfection des cellules, lui avait procuré un peu de plâtre. Il le délayait d'un peu d'eau, effaçait ses erreurs d'une couche nouvelle qui, en séchant, devenait immaculée.

Le dessin prenant des proportions inattendues, s'étirait dans tous les sens, jusqu'à la dimension d'une fresque, insolite dans un tel lieu où les murs semblaient n'accueillir que des dessins obscènes et des inscriptions rageuses et ordurières. Peu à peu, Martin Sartino les faisait disparaître.

— Déjà au travail, Martin ?

Sa lourde silhouette sursauta, et ses yeux méfiants découvrirent Luigi Suchi assis sur sa couchette et qui le regardait. Martin Sartino ne savait que penser du petit Italien noir comme un pruneau, agile comme un singe, qui partageait sa cellule depuis une dizaine de jours. Condamné à deux mois pour une rixe d'ivrognes, Luigi Suchi bénéficiait de certains avantages que l'on refusait à Sartino sur lequel pesait une inculpation beaucoup plus grave.

Ainsi, l'Italien était autorisé à travailler. Maçon, il participait à différents travaux d'entretien, allait et venait dans la vieille prison. On n'avait rien à craindre d'un homme condamné à deux mois. Seul, un imbécile aurait pris le risque de s'évader.

Luigi Suchi lui rapportait des nouvelles, des cigarettes, parfois un fruit ou un supplément de nourriture, et, bien sûr, le plâtre avec lequel il pouvait poursuivre son dessin. Les gardiens ne disaient rien, riaient ou haussaient les épaules. Mais, entre eux, ils traitaient Martin Sartino de cinglé.

L'Italien l'observait également avec une certaine inquiétude. Le chauffeur de taxi ne lui paraissait pas tout à fait normal. Ce n'était pas la première fois que Suchi goûtait de la prison, d'où le refus de sursis pour cette affaire. Jamais il n'avait rencontré un type comme Sartino. Il avait fini par comprendre que le gros costaud rêvait d'une ferme à la campagne, où il vivrait tranquille au milieu de ses plantations et des bêtes.

— Tu n'es pas près d'habiter une maison pareille, lui avait-il dit un soir où, s'étant procuré du vin, il ne savait pas très bien ce qu'il disait.

Martin Sartino se trouvait, à ce moment-là, devant son chef-d'œuvre, quelques minutes avant l'extinction des feux. Il s'était retourné lourdement, avait fixé Luigi.

— Qu'as-tu dit ?

— Ils vont te condamner à perpète, après ce que tu as fait. Même si tu n'as avoué qu'un seul crime, ils savent bien que tu en as commis d'autres, et ils t'enfonceront.

— Tu as dit que je n'étais pas près d'habiter une maison pareille, gronda Martin Sartino, que la réflexion de l'Italien avait brutalement sorti d'une torpeur de quinze jours.

— Bien sûr... D'abord, il te faudrait sortir d'ici, et, ensuite, avoir l'argent nécessaire, répliqua rapidement l'autre qui commençait à regretter ses paroles. Tu m'as parlé de la région de Mendoza, mais, là-bas, la terre est hors de prix. Les gros propriétaires la détiennent toute, ou presque. Il y a très peu de petits fermiers, et ils n'occupent que de mauvais coins.

Peu à peu, le gros s'apaisait, oubliait la blessure qu'il venait de lui faire.

— Tu connais ?

— Bien sûr, j'ai travaillé un an là-bas, sur un grand chantier... Des bâtiments neufs...

Il s'était mis à transpirer. L'effet du vin, mais aussi la peur rétrospective. Il se jura de ne plus jamais taquiner le vieux. Le vieux, parce que Sartino avait une quinzaine d'années de plus que lui.

— Il reste des lopins, tout au bout des vallées verdoyantes, là où l'irrigation n'est pas le plus facile. Les gros pontes abandonnent volontiers ces terres à des petits propriétaires, mais il faut travailler dur.

— Il y a des peupliers ?

— On les voit de loin, lorsqu'on a voyagé toute une journée à travers les montagnes sèches et arides. Rien que de les voir, on a l'impression de boire de l'eau fraîche.

L'Italien retrouvait toute sa faconde méridionale pour se sortir d'embarras, ne se doutant pas qu'il amorçait, ce faisant, un rite qui allait devenir quotidien. Désormais, chaque soir, il lui faudrait parler de la région de Mendoza, des peupliers, des lopins de terre, des vergers et des vignes.

— De l'élevage de poulets..., il y en a beaucoup ?

— Je ne crois pas.

Martin Sartino émettait un petit rire.

— Je m'en doutais. Et des lapins non plus. Il doit y avoir moyen de gagner confortablement sa vie, là-bas. Une petite maison, deux pièces au départ, ça suffit, tu comprends ?

Parfois, Luigi Suchi s'endormait avant la fin du monologue, mais Martin Sartino ne s'en offusquait pas. Toute la nuit, il rêvait de cette petite maison dans les provinces occidentales. Pas une fois il ne fut visité par le souvenir de ses victimes.

L'instruction de son procès suivait son cours. Un avocat désigné d'office était venu lui rendre trois visites, mais les deux hommes ne se comprenaient pas. Sartino se butait comme s'il avait affaire à un juge, et l'autre s'en irritait.

— Je vais tâcher de limiter l'accusation au seul meurtre de Juan Galapos, mais ce sera difficile.

Martin retrouvait avec une joie enfantine sa cellule et sa fresque à laquelle il se hâtait d'ajouter quelques détails. Il aurait voulu figurer quelques poules en liberté, mais ne parvenait pas à une interprétation satisfaisante. Il s'entraînait dans un autre coin, assis sur la cuvette des W.-C., esquissant des silhouettes sans parvenir à ce qu'il voulait. Ces tentatives laissaient l'Italien songeur lorsqu'il les découvrait. Discrètement, il avait demandé à changer de cellule, mais le gardien-chef lui avait dit que c'était impossible. Ailleurs, ils étaient trois, et même quatre, dans un si petit espace, et c'était une chance pour lui de n'avoir qu'un seul compagnon. Il se résignait.

— Mais accepteras-tu de rester là à perpète ? lui demanda-t-il un jour qu'ils fumaient ensemble une cigarette.

Martin Martino parut y réfléchir pour la première fois.

— Que faire d'autre ?

— Essayer de t'évader...

— Pour quoi faire ? Ils me traqueront, et je n'aurai jamais la tranquillité. Je ne pourrai même pas me réfugier à Mendoza.

— Il y a d'autres coins... Au Pérou, par exemple, ou au Chili.

L'autre secoua la tête.

— Et l'argent ?

— Bien sûr, l'argent, mais il y a toute la vie à passer enfermé. Ça vaudrait peut-être la peine d'essayer. Et j'ai un bon conseil à te donner. N'attends pas qu'ils t'envoient dans un pénitencier. Fais la belle avant. C'est plus facile. Ici, par exemple... Ou encore, depuis l'infirmerie. Dis que tu as encore mal aux yeux.

Il en souffrait encore et les avait toujours rouges. On l'avait bien soigné avec des pommades efficaces, mais il lui arrivait de les sentir douloureux.

— Il y a aussi les voyages jusqu'au palais de justice. Enfin, je ne veux pas te donner de conseil, mais si tu as besoin d'un coup de main...

Martin Martino le regarda avec étonnement.

— Un coup de main ?

— Un outil, par exemple. Tu sais, ici, ce n'est pas bien compliqué. Suffit de scier les barreaux. Une bonne corde pour descendre dans la cour, un grappin pour franchir le mur de clôture. C'est tout. Dans les pénitenciers, c'est autre chose.

Il faillit tendre la main vers la fresque, mais s'abstint prudemment. Ce fut le chauffeur de taxi qui se tourna vers elle, la regarda longuement.

— On ne me laissera certainement pas dessiner ?

— Non. Il faut travailler. Fabriquer des espadrilles ou des

couvertures indiennes.

— Je ne saurai pas où aller ensuite. Sans un sou...

Luigi ricana.

— Tu as su t'en procurer, autrefois... C'est bien pour ça que tu es là ?

Mais Martin Sartino secoua la tête.

— Non. Ils me reprendraient vite. Jusqu'à présent, ils ne peuvent me mettre qu'un seul truc sur le dos... Je ne vais pas leur donner l'occasion de me charger.

Luigi jugea inutile d'insister. Cette logique naïve l'irritait un peu. La vie continua sans grands changements durant quelques jours.

Martin Sartino parvint à graver correctement une poule en train de picorer le sol. Il reporta son dessin dans la fresque, tremblant d'anxiété, craignant de ne pouvoir reproduire le modèle. Lorsqu'il eut terminé, il l'examina avec satisfaction, recula jusqu'à sa couchette et resta là jusqu'à ce que Luigi revienne pour le repas de midi.

— Paraît qu'il y a encore du mouton, aujourd'hui... Tu parles d'une saloperie ! Trois fois, cette semaine. Le gouvernement liquide certains stocks anciens de cette façon. Les militaires, les lycéens et les détenus. Marrant, non ?

Martin Sartino se moquait de la nourriture. Il mangeait goulûment, engloutissant n'importe quoi.

— Il me reste quelques boîtes du dernier colis que m'a apporté ma femme. On tapera dedans.

— Garde-les pour toi, répondit doucement Martin Sartino. Je ne peux pas te rendre la pareille.

— Qu'est-ce que ça fait !... En somme, tu n'as personne pour s'occuper de toi ?

L'autre haussa les épaules, prépara sa gamelle pour recevoir sa ration.

— Un frère, mais on est fâchés depuis longtemps. Il ne doit pas se vanter d'avoir son aîné en tête.

— Il travaille ?

— Dans une brasserie, à Quilmes. Il a une femme, quatre enfants et ses beaux-parents.

— Plus jeune ?

— Dix ans.

— Il pourrait quand même t'envoyer un colis.

— Trop radin pour ça. Les parents nous avaient laissé un peu d'argent à leur mort. Il est arrivé le premier, a tout raflé.

— Eh ben, fit Luigi Suchi, scandalisé, un drôle de coco ! Pour moi, la famille, c'est sacré.

Martin Sartino se dirigea vers la porte. Dans les autres cellules, il y

avait un beau chahut à cause du mouton, et les gardiens couraient, le sifflet aux lèvres.

— Si ça te dit, prends ma ration, dit Luigi. Moi, je n'y toucherai pas. Mais je t'invite à partager le contenu d'une boîte avec moi.

Par le guichet, on lui prit sa gamelle pour la lui rendre pleine, avec une bouteille de bière non alcoolisée et une boule de pain. Il y avait aussi un petit pot en plastique plein de confitures.

— Tiens, prends du poisson. Ça fait du bien.

Il accepta, mangea en silence, enfournant d'énormes quantités de nourriture. Luigi Suchi avait eu du mal à s'y faire, au début.

— Ça ne vaut pas un bon plat de pâtes à la sauce tomate, mais patience, ça viendra.

Conscient d'avoir frisé la gaffe, il préféra changer de conversation.

— Ton frère, comment s'appelle-t-il ?

— Gregorio, Gregorio Sartino.

Puis, il continua d'engloutir, le regard fixé sur sa fresque, se demandant s'il oserait dessiner un canard.

CHAPITRE IV

Le correspondant local de l'O.N.I. avait accompli un travail considérable qui n'avait donné que des résultats décevants. Arturo Blancas en était le premier navré. Très élégant, le type parfait de l'Argentin de la haute société, il venait de leur expliquer les différentes démarches accomplies jusque-là.

— Résumons-nous, dit Marcus Clark. Vous n'avez rien trouvé d'intéressant dans les déclarations des victimes supposées de Martin Sartino. C'est tout juste si certaines l'ont identifié, et encore, sous la pression de la police argentine.

Arturo Blancas sourit, tout en tirant sur son fume-cigarette.

— Nos inspecteurs ont parfois un peu trop de zèle. J'ai fait visiter chacune de ces victimes. Des hommes, des femmes de condition aisée, en général. Sous prétexte d'une contre-enquête journalistique. En fait, il n'y en a pas une qui se souvienne exactement de Sartino. Certains l'ont vu plus grand, chauve, roux, petit, borgne, avec des lunettes. Non, croyez-moi, *amigos*, rien de sérieux de ce côté-là. Même en étudiant les lieux des agressions, vous ne découvrirez rien.

— Côté prison du Moron ?

Rien de neuf. J'essaie de contacter un gardien, mais il faut agir avec prudence. Rendez-vous compte : Sartino est la vedette, là-bas. Certains disent qu'il a assassiné une douzaine de personnes. Vous pensez bien que son évasion provoquerait un scandale sans précédent et qu'aucun des gardiens ne voudrait se mouiller sans une affaire pareille. Ah ! s'il s'agissait d'un vulgaire souteneur ou d'un gangster à la petite semaine !...

— Son avocat ?

Arturo Blancas grimaça légèrement.

— Rien à espérer de ce côté-là. Un jeune qui a été commis d'office et qui est bien ennuyé, car cette affaire va le cataloguer. Que peut-il espérer ? Obtenir vingt ans ? Avouez que, pour un débutant, c'est bien gênant pour se constituer une clientèle. Je me suis renseigné. Il s'agit d'un fils de famille qui ne peut être acheté. Son père possède d'immenses propriétés.

Kovask échangea un regard avec son ami Clark. Décidément, tout se présentait très mal.

— Sartino est au secret ? demanda-t-il.

— Pas du tout, mais il occupe une cellule étroitement surveillée. D'ailleurs, alors que, dans les autres, ils sont trois et même quatre, on ne lui a donné qu'un seul compagnon. Un Italien, je crois, qui doit être libéré sous peu, et qui n'a rien d'un truand. Condamné pour rixe après boire. Le genre ouvrier honnête qui a des histoires.

— Mon ami et moi, nous avons pensé à cette histoire d'yeux. Vous savez qu'il a reçu du poivre dans les yeux, que l'infection s'y est mise. Si nous pouvions le faire transporter dans un hôpital...

L'Argentin écoutait avec attention, mais ses yeux brillaient d'approbation.

— Voilà une excellente idée. Mais comment aller jusqu'à lui... C'est tout le problème. Cet individu ne reçoit aucune visite. Les seules qui seraient autorisées pourraient être celles de son frère. Or, les deux hommes sont brouillés. Un instant...

Il alla fouiller dans un classeur, en ramena un journal aux gros titres et aux photographies-choc. En première page, on découvrait un cliché représentant une famille, les parents et deux enfants. Puis, un médaillon avec un visage d'homme aux yeux méfiants.

— Le frère de Sartino, Gregorio Sartino, qui travaille dans une brasserie de Quilmes, une ville de banlieue spécialisée dans la fabrication de la bière. Lisez ce que cet homme a déclaré. Inutile de vous dire qu'il s'agit d'un journal à sensations.

Kovask se pencha sur l'hebdo :

— « Mon frère est un monstre, je le renie à jamais. »

— Exagéré, mais le gars n'a certainement pas envie de renouer avec lui dans les conditions actuelles. Sauf, évidemment, si ça devait lui rapporter. Mais pouvons-nous lui faire confiance ?

— C'est une chose à tenter, dit Kovask en se redressant. Pouvez-vous me découper cette photographie ? Je vais noter l'adresse. Nous lui rendrons visite.

Arturo Blancas sortit une paire de ciseaux et découpa la photographie.

— Vous aurez certainement besoin de quelques pesos pour le convaincre. Voulez-vous une première avance ?

— D'accord, dit Kovask.

Le correspondant de l'O.N.I. leur compta dix mille pesos.

— J'en tiens d'autres à votre disposition.

— Il nous faut aussi l'adresse de Martin dans le quartier de la Boca.

— Facile... Méfiez-vous, cependant. Elle se trouve peut-être sous surveillance. De plus, certains coins de ce quartier sont assez mal famés. Je vous conseille la plus grande prudence. De mon côté, je continue mon enquête sur Martin Sartino, ses relations, ses fréquentations. Il en sortira peut-être quelque chose, mais, au fur et à mesure que le temps passe-Le pire serait que le bonhomme parle,

déclare où se trouve le malheureux John Muller et la serviette au contenu explosif... Je ne vous cache pas que, moi-même, j'aurais à craindre les retombées d'un tel scandale, puisque je me suis chargé des premiers contacts avec les membres de l'opposition.

— Dans ce cas, il faudrait le faire disparaître avant... Ce qui serait impossible ?

— Absolument. Mais l'homme ne parlera pas. Il a avoué un crime, et sous la contrainte. Il se butera jusqu'au bout. La peine de mort est abolie chez nous depuis 1922, mais je suis certain que si on la rétablissait pour Martin Sartino, il continuerait à se taire. La police a manqué de psychologie au départ, et toute l'enquête s'en est trouvée paralysée.

— Ce qui est rassurant, dit Marcus Clark, c'est que, jusqu'à maintenant, aucun service secret ne paraît être sur la piste. Seize jours que Sartino est en prison, et rien n'a été tenté pour le faire évader ?

— Oui, dit Arturo Blancas d'un air assez peu convaincu... Mais je sais que notre contre-espionnage enquête sur la disparition du *captain* John Muller, et, jusqu'à présent, il n'est pas absolument convaincu de la culpabilité de Sartino dans cette affaire-là. Bien sûr, on a retrouvé le portefeuille du malheureux sur lui, mais si c'était un simple hasard ?

Kovask tira doucement sur sa cigarette, les yeux songeurs. Il y avait, en effet, cette hypothèse, même si elle n'avait que quelques chances d'être vraie.

— Au début, l'ambassade et l'amirauté n'ont pas réagi avec la vigueur attendue. Il y a eu vingt-quatre heures de panique. Ce fut suffisant pour mettre la puce à l'oreille de ces messieurs.

— Se doutent-ils de quelque chose ?

Arturo Blancas soupira.

— Oui. Ils savent que l'opposition a besoin d'un soutien extérieur et de beaucoup d'argent. Qui peut fournir tout ça à un mouvement centriste, sinon les U.S.A. ?

— Êtes-vous fiché chez eux ?

L'Argentin sursauta et regarda Clark comme s'il avait lâché une insanité.

— Dieu merci, non !... Et j'espère ne jamais l'être. Leurs méthodes ne sont pas très douces.

Peu de temps après, les deux officiers de marine se retrouvaient dans leur voiture de location, une 404 Peugeot. Clark conduisait en direction du quartier de la Boca.

— On n'a pas appris grand-chose, il me semble. Bien gentil, cet Arturo Blancas, mais cette affaire lui donne un peu la tremblote, non ?

Kovask grogna, suivant le fil de sa pensée.

— Nous allons au domicile de Sartino ?

— À condition qu'il ne soit pas surveillé. Si le contre-espionnage

argentin est sur l'affaire, nous risquons gros. Le mieux sera de ne pas chercher à trop feinter avec eux. En cas de coup dur, nous dévoilerons notre identité.

— On joue franc-jeu ? s'exclama Marcus.

— Doucement. Nous reconnâtrons appartenir à l'O.N.I. et effectuer une enquête sur la disparition de John Muller. Après tout, notre intervention est normale. Un officier supérieur au courant de secrets militaires importants ne peut disparaître sans entraîner une intervention de ce genre. Mais c'est tout. Pas un mot sur le rapport du détroit de Magellan, évidemment.

— Et tu crois que ça marchera ?

— Assez longtemps pour qu'on puisse se retourner.

Lorsqu'ils découvrirent la darse oubliée et le quartier misérable, ils évitèrent de s'arrêter. Marcus Clark alla immobiliser la 404 bien plus loin.

— Si un type est en planque, on doit le découvrir assez vite.

Pendant une heure, ils explorèrent les abords de la maison, acquirent la conviction qu'elle n'était pas sous surveillance. Marcus Clark n'eut aucune peine à faire fonctionner la serrure et ils pénétrèrent dans les lieux.

Une reconstitution avait eu lieu deux jours après l'arrestation de Sartino, mais tout était resté en place. Ils commencèrent une fouille systématique des deux pièces. Kovask ouvrit le frigo, le referma en hâte. Le contenu était en train d'y pourrir dans une puanteur infecte. Partout ailleurs, c'était la même chose : beaucoup de saleté, des détritrus dans les coins. Marcus Clark découvrit une pile de magazines, les numéros de plusieurs années d'un mensuel intitulé *Tierra*.

— C'est vrai, qu'il ne rêvait que de campagne, se souvint Kovask en feuilletant l'un d'eux.

Il releva la tête, soudain frappé d'une idée.

— Tu crois que ça le tient toujours, en prison ?

— Pourquoi pas ? rétorqua Marcus, mais il n'a plus certainement d'espoir. Il doit s'évader d'abord, et trouver du pognon ensuite, s'il veut réaliser son rêve.

— Justement... Je me demande s'il a droit à des revues... Celle-ci est parfaitement innocente. Peut-être est-elle admise comme lecture pour les prisonniers.

— Cherches-tu à communiquer avec lui ?

Kovask secoua la tête.

— Non. Simplement à alimenter un rêve. Le gars doit être totalement abattu, en ce moment. Il faut le préparer psychologiquement, d'abord.

— Lui faire expédier toutes les revues paraissant sur la terre, la campagne, l'élevage, le bricolage rustique. Ce sera déjà une bonne

chose de faite.

Il feuilleta encore les revues, tomba sur les petites annonces.

— Tiens, regarde. On propose des fermettes, des ranches, comme dans tous les pays du monde... Hé ! il a souligné ça.

Il s'agissait d'une maison en très mauvais état et d'un lopin de terre à vendre dans la région de Mendoza.

Cent mille pesos. Cinq mille dollars. Voilà de quoi il rêvait. Il faut alimenter ça. Peut-être même cercler certaines annonces très intéressantes.

— Les gaffes confisqueront la revue.

— On fera ça discrètement. Que le trait n'apparaisse qu'au bout de quelques heures.

— Pourquoi pas un message, dans ce cas ? s'étonna Marcus Clark.

— Ce serait trop risqué. Dès aujourd'hui, nous enverrons les revues. Mais inutile de nous attarder ici.

Une dernière fois, ils parcoururent les deux pièces.

— La police a tout ratissé, certainement. Moi, je crois que John Muller et le rapport pourrissent au fond de l'eau du port.

— Impossible, dit Kovask.

Marcus le fixa.

— Oui, impossible. Le rapport est rédigé sur papier imputrescible, pour parer à toute éventualité.

Ils rejoignirent leur voiture. Marcus grimaça à plusieurs reprises.

— Ça puait, là-bas. On va traîner l'odeur avec nous.

Lorsqu'ils atteignirent la cité industrielle de Quilmes, le ciel s'était couvert et quelques gouttes de pluie éclataient sur le pare-brise. Kovask avait déplié le plan de l'agglomération porteña et guidait son compagnon. Ils trouvèrent facilement la rue du frère de Sartino, une longue artère où les maisons ouvrières se succédaient à l'infini.

— On se croirait à Philadelphie ou à Détroit, se plaignit Marcus Clark. Jusqu'ici, ça manque d'exotisme.

Il ralentit et désigna une petite maison grise contre laquelle s'appuyait un apprentis peint en vert.

— Ce doit être là.

Kovask consulta sa montre.

— S'il ne fait pas la journée continue, il ne saurait tarder.

Dans son portefeuille, il prit la photographie de Gregorio Sartino et l'examina. Marcus pencha la tête vers l'épreuve.

— Ils se rassemblent un peu, les deux frangins. Même forme de tête, mêmes yeux. Mais Gregorio semble avoir les cheveux noirs.

Peu après, le défilé des vélos et cyclomoteurs commença en un flux de plus en plus dense. Gregorio arriva dans le gros du peloton, juché sur un vieux clou. Il paraissait beaucoup moins épais que son frère,

mais avait la même taille.

Kovask et Clark le rejoignirent dans le jardinet où s'étiolaient quelques tomates.

— *Señor Sartino...*

Il se retourna, les laissa venir à lui, lourd, plein de méfiance dans ses yeux plissés.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Nous voudrions vous parler quelques instants. Il s'agit de votre frère.

L'autre se redressa, joua la comédie qu'il avait une bonne fois pour toutes mise au point pour les journalistes :

— Je n'ai pas de frère.

— Mais si, mais si, murmura doucement Marcus Clark. Un frère nommé Martin et qui pourrait bien vous rapporter une petite fortune.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Nous ne pouvons pas rester dehors, dit Kovask, conciliant. Il commence à pleuvoir.

— J'ai pas beaucoup de temps à perdre, moi... Dans deux heures, je retourne au boulot.

— Nous allons vous expliquer ça en quelques minutes, promit le Commander. Vous ne le regretterez pas.

CHAPITRE V

Dans toute la maison, il y avait une odeur. Elle prenait à la gorge en entrant, soufflait au visage son âcre chaleur lorsqu'on pénétrait dans la grande cuisine où toute la famille séjournait. Autour d'une longue table, deux enfants, une vieille femme qui faisait manger un vieillard dont les mains tremblaient. Une femme encore jeune se tourna vers eux, debout près d'un réchaud à gaz. Ses yeux interrogèrent son mari qui se contenta de hausser les épaules.

— C'est au sujet de Martin.

La vieille femme ricana et chuchota à l'oreille du vieillard qui darda sur les deux agents américains un regard noir.

— Venez par ici, dit l'homme.

— Manuela se change, intervint sa femme. Attendez un instant.

Elle passa dans la chambre voisine et ressortit quelques secondes plus tard, suivie d'une jeune fille brune assez jolie qui les regarda avec curiosité.

— On peut y aller, dit l'homme.

Dans la chambre, l'odeur stagnait également, plus vieille, plus rance en quelque sorte. Kovask essayait de l'identifier, n'y parvenait pas, et cela l'irritait, l'empêchait de se concentrer. Il réalisa soudain que Gregorio Sartino et Marcus Clark attendaient qu'il s'explique.

— Vous êtes brouillé avec votre frère ?

— À mort. Surtout après ce qu'il a fait.

Gregorio se redressa. Il n'avait, que son honnêteté relative pour seul luxe, et paraissait disposé à s'en parer outrageusement, mêlée d'une pointe d'indignation.

— Il faut que vous lui rendiez visite, continua Kovask sur un ton uni, très doux. Vous êtes sa seule famille. Il est seul, perdu, sans le moindre espoir.

Stupéfait, Gregorio le regardait, les yeux ronds. Il mit du temps à réagir.

— C'est le curé de la paroisse qui vous envoie ?

— Oubliez le passé, allez le voir au parloir de la prison. On vous accordera immédiatement l'autorisation. Vous aurez le beau rôle, celui qui pardonne l'a toujours.

— Pas si fou ! dit Gregorio. Ils sont capables de me faire payer les frais du procès, si j'ai l'air de le soutenir. Il faudra bien que quelqu'un

paie, non ? Et ça coûte.

— Qui vous a dit ça ?

— Des copains, à la brasserie.

Du même coup, Kovask identifié l'odeur. C'était celle de la bière en train de fermenter dans les cuves. Le brasseur en ramenait chaque jour quelques particules de plus, et l'odeur se confinait dans sa petite maison, se mêlait aux autres pour former un relent difficilement supportable. Il regarda autour de lui, découvrit les trois lits. Les quatre gosses devaient coucher là. Il n'en avait vu que trois, mais savait que le couple avait un grand fils.

— Voulez-vous une chaise ? demanda l'homme qui avait surpris son regard explorateur.

— Non. On peut s'asseoir sur les lits. Cigarette ?

Il accepta, la fuma maladroitement.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez, dit-il au bout d'un instant. Mon frère, c'est une crapule. Je n'ai pas du tout envie de le revoir. Il y a dix ans que nous sommes brouillés pour une question d'héritage. Il devait pas mal d'argent aux vieux, nos parents, quoi. Il est devenu furieux parce que c'est moi qui ai reçu leurs économies. Normal, non ? Puisqu'il leur devait du fric. Et puis, vous savez nous avons le même caractère un peu violent.

Tout de suite, il corrigea :

— Mais, moi, je suis bien incapable de faire du mal à une mouche. Je suis honnête et travailleur.

Les deux Américains échangèrent un regard lassé. Ils avaient peut-être mal visé. Le type se cantonnait dans sa demi-misère, presque fier que son frère criminel lui serve de repoussoir et lui donne une certaine gloriole.

— Marcus... Le fric, dit soudain Kovask qui en avait par-dessus la tête.

Le lieutenant obéit et sortit la liasse de sa poche. Les yeux inexpressifs de Gregorio Sartino parurent s'éclairer.

— Les journalistes vous ont doré la pilule, n'est-ce pas ? Des articles, des belles paroles, mais ils ne vous ont même pas payé les informations que vous leur donniez...

— Ça se fait ? demanda l'homme, frappé de stupeur.

— Bien sûr.

Il fallait trouver le ton, s'imprégner de toute cette vie sans relief pour trouver les paroles qui le toucheraient.

— Ils ne m'ont rien dit.

— Pas fous, grogna Marcus Clark.

— Ça méritait au moins dix à vingt mille pesos. Vous savez combien ça leur a rapporté, à eux tous ? Au moins deux cent mille

pesos. Les articles faisaient vendre les journaux, comprenez-vous ?

L'homme s'assit au bord du lit, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains.

— Pas possible ! Les salauds...

— Et vous leur avez tout dit... Vous avez compromis toutes vos chances.

— Mes chances ?

Marcus s'assit à côté de lui, cligna de l'œil et lui tapa sur l'épaule.

— Il y a peut-être moyen de rattraper ça, mais vous devez nous écouter avec attention.

En même temps, il agitait doucement la liasse de pesos, et cet air léger venait caresser la joue mal rasée de Gregorio. Son œil coulissa sur la gauche, se riva aux billets.

— Ceci n'est qu'une partie de la somme que nous vous remettons si vous réussissez. Mais, d'ores et déjà, celle-ci vous est acquise. N'est-ce pas ? demanda-t-il à Kovask.

Ce dernier approuva.

— Tu peux la lui donner.

— Tenez. Il y a dix mille pesos.

L'homme les prit d'un air hébété, les contempla pendant que Kovask parlait.

— Votre frère n'a avoué qu'un seul crime, et encore parce que les policiers l'ont quelque peu malmené. Depuis, il refuse de parler et les interrogatoires ont été un fiasco. Vous m'écoutez ?

Comme pris en flagrant délit, Gregorio sursauta.

— Oui, bien sûr... Un têtù, mon frère. Comme moi, d'ailleurs. Dans la famille, on est comme ça.

— Mais votre frère ignore une chose. Parmi ses victimes, on suppose qu'il y a un certain John Muller.

Il se tut, épiant les réactions.

— Oui, dit Gregorio, l'officier de marine américain... On a retrouvé un portefeuille vide sur lui... Mais il y avait des dollars dans le magot qu'il s'était constitué...

— Cet officier de marine transportait une fortune sur lui, mais votre frère ne l'a pas découverte. Très certainement. L'officier était descendu à terre pour échanger un gros paquet de dollars contre des pesos. Cela se fait, lorsqu'une escadre séjourne dans les eaux d'un pays étranger.

Marcus Clark sourit, admirant les possibilités d'invention de son ami. Kovask poursuivait :

— Une grosse somme. D'abord, l'argent nécessaire pour les achats de l'intendance ; et puis, celui remis par les membres des équipages désirant descendre à terre et faire un peu la foire. Les marins de notre

pays sont bien payés. Il y en avait pour près de cinquante mille dollars. Un million de pesos.

Gregorio se redressa.

— Un million de pesos ?

— Dans une serviette que portait cet officier. Mais il y avait un double fond que votre frère n'a pas découvert. Il n'a aperçu que des paperasses sans valeur et s'en est désintéressé.

L'homme admettait sans difficulté qu'un officier supérieur de la marine ait pu se charger d'une vulgaire besogne d'officier d'administration ou de commissaire de bord.

— Et il n'a pas découvert cette somme ?

Il partit d'un rire énorme, se claquant les cuisses, se pliant en deux.

— Quel imbécile ! Non, mais quel imbécile ! S'il avait trouvé le paquet, il ne serait pas en prison, maintenant. Il aurait certainement filé tout de suite. Un million de pesos !

Il se redressa, essuya ses yeux. Difficile de savoir s'il pleurait de rire ou de rage.

— Et alors, que voulez-vous ?

— Récupérer cet argent.

Gregorio se fit méfiant d'un seul coup.

— Pourquoi ne pas vous adresser à la police ?

— Martin n'avouera jamais le meurtre de cet officier, et encore moins l'endroit où il a caché le corps. Nous, nous voulons récupérer cet argent. De toute façon, votre frère sera condamné. Nous n'avons aucun intérêt à le charger encore de ce crime.

L'histoire ne paraissait guère convaincante, mais Kovask le souhaitait.

— Et vous voulez que j'aille le voir à sa prison pour lui annoncer ça ?

— Oui. Qu'il indique où se trouve la serviette, et nous nous arrangerons pour qu'il touche le tiers de la somme, comme il le voudra et où il voudra.

Gregorio se leva.

— Vous le prenez pour un imbécile ? Moi aussi, par la même occasion.

— Non. Vous toucherez cent mille pesos vous-même. Et dès que la serviette aura été découverte.

— Dites donc, votre serviette contient autre chose, non ? L'argent, vous vous en foutez...

Kovask évita de regarder Marcus Clark. Il hocha la tête, alluma une cigarette d'un air embarrassé.

— Des papiers importants concernant la marine de notre pays. Nous désirons les récupérer, c'est tout.

Gregorio écarquillait les yeux.

— Vous êtes des agents secrets ?

— Non, des fonctionnaires de la *Navy*. Est-ce que vous acceptez ? Votre rôle est très réduit. Vous allez voir votre frère et vous vous arrangez pour le mettre au courant.

— La visite sera surveillée.

— Vous trouverez bien un moyen de lui faire part de notre proposition. Puis, vous rentrez chez vous et, quelques jours plus tard, vous toucherez les cent mille pesos.

— Qu'est-ce qui me le prouve ?

Marcus Clark tendit les doigts vers la liasse que l'ouvrier brasseur tenait toujours dans la main.

— Dix pour cent d'avance, ce n'est pas si mal. Même si nous manquons de parole, vous aurez touché un joli paquet, pour une simple visite à votre frère.

— Il est bien capable de refuser de venir au parloir.

— Préparez un colis. Ça, il l'acceptera. Mettez un message quelque part. Les gardiens ne fouillent pas tout. Le mieux, c'est dans une boîte de conserves. Il y a bien des moyens.

— Et si je suis pris ?

— Tâchez de mettre toutes les chances de votre côté. Le jeu en vaut la peine, non ?

Gregorio passait la liasse d'une main à l'autre, hésitant, réfléchissant, comme le montraient les deux rides qui renfrogaient son front obtus.

— Deux cent mille pesos.

Kovask se leva.

— Vous y allez fort.

— Comment ? s'énerma l'autre. Trois cent mille pour ce salaud de Martin et une misère pour moi ?

— Cent cinquante, mais c'est notre dernier prix, dit le Commander.

— Quand faut-il que j'y aille ?

— Aujourd'hui même. Il n'y a pas un seul instant à perdre. Imaginez que la serviette soit dans l'eau, par exemple ? Les billets ne doivent pas y séjourner plus d'un mois.

Kovask n'en savait absolument rien, mais il fallait que Gregorio se hâte.

— Toute la famille va être rudement surprise. Il faut que je trouve une explication.

— Dites-en le moins possible pour aujourd'hui, lui conseilla Marcus Clark en lui tapotant toujours l'épaule. Vous aurez tout le temps d'y réfléchir par la suite.

— Vous aurez besoin d'un compte rendu ?

— Demain, à la sortie de votre brasserie.

— Non, ailleurs... Et puis, je n'ai pas le temps de préparer un message. Il faut que je réfléchisse, que je trouve le moyen de lui annoncer la nouvelle. Vous savez, il ne va pas marcher immédiatement... Il voudra étudier la question.

Soudain, il devint pâle.

— Il est fichu de s'évader, oui, pour aller récupérer le contenu de la serviette.

— On ne s'évade pas aussi facilement, dit Marcus Clark, conciliant.

Ce Gregorio était moins bouché qu'ils ne l'avaient cru. Il raisonnait même assez bien, risquait de comprendre dans quel engrenage les deux hommes le poussaient. Martin Sartino poserait assurément comme condition préalable son évasion. Et, seul, Gregorio pourrait lui faire parvenir le matériel nécessaire. Mais l'ouvrier brasseur ne se doutait pas encore du rôle qu'ils comptaient lui faire jouer.

— Je vais essayer ce soir comme ça, avec un colis sans message. Si ça ne gaze pas, je recommencerai dans quelques jours.

Ils durent approuver. À vouloir trop précipiter les événements, ils risquaient de le rendre soupçonneux.

— Entendu, *señor* Sartino, c'est une bonne idée, lui dit Kovask.

— Pour notre prochain rendez-vous, je préfère vous rencontrer ailleurs. Il y a un petit bar sur la route d'Avellaneda...

CHAPITRE VI

C'était le milieu de l'après-midi, et Martin Sartino, allongé à plat ventre sur sa couchette, examinait sa fresque d'un œil critique, notant mentalement les détails à améliorer. Sans s'en rendre compte, il se modifiait, passait de la simple matérialisation d'un rêve à une sorte de désir artistique assez flou. Quelques couleurs soulignaient son œuvre, du rouge venant de débris de briques, du gris facile à faire avec de la brique, du noir, quelques allumettes charbonneuses. Il ne savait où se procurer du bleu et du jaune.

Il y eut du bruit du côté de la porte, et il s'assit, n'ayant pas le droit d'être allongé dans la journée. Il était seul, Luigi effectuant ses travaux de maçonnerie.

— Sartino au parloir, dit le gardien en se collant contre la porte ouverte.

— Mon avocat ?

— Votre frère.

Ce mot paralysa Martin.

— Gregorio ?

— Je n'en sais rien.

— J'y vais pas.

Le gardien le regarda comme un phénomène.

— Vous refusez ?

— On est brouillés.

— Ça vous fera une sortie. Bonne occasion de vous réconcilier. Il vous enverra peut-être des colis et un peu d'argent.

Sartino était le seul à ne pas faire d'achats à la cantine, et, du même coup, la prébende prélevée par les gardiens sur ces transactions faisait défaut.

— Vous vous décidez ?

La curiosité le fit accepter. Il suivit le gardien, fut confié à un autre pour la traversée du quartier, à un troisième, enfin, qui le conduisit au parloir. Une pièce très longue que partageait en deux un grillage épais.

Assis sur une banquette, Gregorio le vit entrer, pensa qu'il avait vieilli. Il se leva lentement et vint se dandiner sous les yeux de son frère presque ahuri.

— Je t'ai porté un colis, mais il est à la fouille... Il y a de la bière

en bouteille.

— Ils la refuseront.

— Non alcoolisée.

— À cause du verre, ils la refuseront.

Gregorio fit la grimace. Il suivit le gardien des yeux, souffla rapidement :

— Dommage, elle contenait un message.

Son frère le regarda comme s'il venait de déclarer quelque chose d'énorme.

— Il y en a un autre dans l'ourlet du linge de toilette. Tu verras.

— Pourquoi ?

Le gardien revenait vers eux. Il ne s'intéressait que médiocrement à la conversation des deux hommes.

— Tout le monde va bien. Le père de ma femme déraile bien un peu, mais autrement... Écoute-moi, ajouta-t-il précipitamment et à voix basse. Tu as drôlement manqué ton coup. Dans la serviette de l'officier américain, il y avait une poche secrète avec un million de pesos... En dollars, évidemment. Qu'en dis-tu ?

La nouvelle ne le frappa que modérément. Il s'était attendu à autre chose.

— Tu as entendu ?

— Oui. Un million de pesos.

Puis, d'un seul coup, ses mains crochèrent le grillage et ses doigts épais se refermèrent sur le fil de fer. Gregorio soupira de soulagement : son frère avait enfin réalisé ce qu'il disait.

— Comment le sais-tu ?

— Peu importe... Si tu es disposé à marcher, on t'offre le tiers de cette somme.

— Que veux-tu que j'en foute, ici ?

Gregorio prit sur lui de faire une promesse qu'on ne lui avait pas demandée.

— Ça te servirait si, des fois, tu voulais aller prendre l'air dehors...

— Prendre l'air...

Le prisonnier se rendit compte alors que le gardien pouvait tout surprendre, et il suivit ses allées et venues d'un air inquiet.

— Il faut que tu indiques où se trouve la serviette.

Il ricana.

— Tu me prends pour un c... ? C'est la police qui t'envoie ?

Gregorio haussa les épaules.

— Non. Tu sais bien que je n'aurais pas marché...

— En y mettant le prix...

— Je t'en supplie, crois-moi. On peut gagner gros l'un et l'autre si

tu marches. Tu trouveras les explications dans la serviette... Mais fais attention. Détruis le papier ensuite.

Le gardien s'immobilisa à quelques pas, et ils durent changer de conversation. Mais Gregorio lisait dans les yeux de Martin que l'information produisait un choc considérable en lui.

— Je reviendrai, dit-il. Je t'enverrai d'autres colis. Tu me rendras ta réponse alors...

— Qui t'a dit ça ?

Gregorio préféra mentir, son frère devant se méfier de tout ce qui était officiel.

— C'est dans les bars de la Boca. Des marins américains ont parlé. Il y a des gars qui laissent traîner leurs oreilles dans tous les coins et qui ont relevé ces racontars. Ce John Muller avait un million de pesos sur lui. Il était chargé de les échanger pour les marins devant descendre à terre.

Martin serrait si fortement ses mâchoires qu'il entendit ses dents craquer. Quel imbécile il avait fait !... Une poche secrète. Il s'était contenté d'ouvrir la serviette sans l'examiner attentivement... Sinon, il n'aurait jamais été arrêté. Le même soir, il aurait quitté Buenos Aires sans laisser de traces.

— Et ces gars aux oreilles longues ? Ce sont eux qui t'ont contacté ?

Gregorio inclina la tête sans se compromettre.

— Et ils croient que je vais marcher ? Écoute, mon vieux... Seulement lorsque je serai dehors. Tu m'entends ?

Il répéta entre ses dents :

— Seulement quand je serai dehors.

Son frère s'écarta, à cause du regard soupçonneux du gardien, sourit en se forçant.

— Entendu, je reviendrai. J'espère que tout ira bien pour toi.

Il agita la main, se dirigea vers la porte. Le gardien dut secouer Martin pour lui faire lâcher le grillage.

— Allez, c'est fini... Il reviendra, mon vieux.

Martin le suivit, attendit avec impatience d'être confié au gardien de son quartier.

— J'ai un colis pour moi...

— Dans une heure. Le greffe doit être en train de l'examiner.

Assis sur sa couchette, il attendit, le regard fixé sur sa fresque. Un million de pesos ! De quoi acheter un domaine important. Pas en Argentine, bien sûr... Au Paraguay ou en Uruguay... Au Brésil, même, s'il le fallait, n'importe où, d'ailleurs. Avec des dollars, il serait le roi. Et cet imbécile de Gregorio qui s'imaginait qu'il allait avoir sa part du butin. Il avait dû s'encanailler avec quelques truands du port qui ne bougeraient pas le petit doigt pour le sortir de sa prison.

— Voilà le colis. Votre frère a également déposé deux cents pesos au greffe pour vos frais de cantine.

Généreux, avec ça, Gregorio ! Il fallait que l'affaire soit sérieuse. Il prit le colis ouvert, alla le déposer sur la couchette. Bien entendu, la bouteille de bière avait été confisquée, mais la serviette éponge se trouvait sous les boîtes. Il la prit, s'approcha du petit lavabo comme s'il voulait se laver. Il eut du mal à trouver le cylindre de papier dans l'ourlet. Du beau travail. Gregorio s'était escrimé, certainement, pour y parvenir.

Le message ne lui apprit pas grand-chose de plus sur le contenu de la serviette, mais lui apporta des détails sur le déroulement des opérations. Avant toute chose, il devait donner des gages et faire une description de la serviette lorsque son frère reviendrait. Facile, ça. Ensuite, il devrait décrire John Muller le plus minutieusement possible.

C'était tout. Selon ses réponses, on agirait.

Furieux, il haussa les épaules, grommela qu'il n'allait pas les attendre. Il relut le papier et le déchira ensuite soigneusement avant de le jeter dans les cabinets. Il revint s'asseoir sur la couchette, entama un paquet de biscuits. On le prenait pour un imbécile, en lui promettant seulement le tiers de la somme. En admettant qu'il puisse sortir de cette prison, il aurait le million de pesos pour lui tout seul.

Son regard s'éleva vers la fenêtre, et, pour la première fois en dix-sept jours, il se demanda comment il pourrait scier les barreaux, descendre dans la cour et franchir le mur d'enceinte. Luigi Suchi lui avait conseillé de filer sans attendre de pourrir dans un pénitencier du Nord, dans l'un de ces camps de travail de la jungle.

Luigi Suchi le trouva ainsi, un paquet de biscuits dans une main, le regard fixe.

— Eh bien ! mon cochon, on a eu de la visite, paraît ? C'est ce qu'on m'a dit.

Martin Sartino revint de très loin, d'un ranch blotti dans un nid de verdure, au sein d'un pays ensoleillé.

— Mon frère.

— Bigre !... Il a des remords ? Je vous croyais brouillés à mort...

— Moi aussi... Tiens, prends ; ils sont bons.

Il lui jeta le paquet de biscuits sur les genoux. L'Italien commença d'en manger tout en surveillant son compagnon. Il trouvait étrange ce renversement de situation.

— Il avait un motif, pour te rendre visite ?

Martin Sartino hésita. Il avait bien réfléchi. Pour rien au monde, il n'accepterait l'aide de Gregorio et de ses amis truands. Dans ce cas, seul Luigi pouvait l'aider à s'évader.

— Oui. Une question d'argent.

— Non ! Il veut te soutirer du fric, à toi qui n'as plus rien ?

— Exactement, grommela Martin, ne sachant pas très bien comment s'en tirer.

Luigi Suchi ne manquait pas de finesse psychologique. Il comprenait deux choses : le frère Martino avait apporté une nouvelle sensationnelle au prisonnier, et ce dernier songeait sérieusement à prendre congé de l'administration pénitentiaire.

— Du fric planqué, peut-être ?

— Quelque chose de ce genre.

— Et il savait que tu avais du fric quelque part ?

Martin sourit sans la moindre joie :

— Il l'a appris, et moi également, par la même occasion.

— Voyez-moi ça, dit Luigi. Je ne comprends pas tellement.

— Un truc que j'ai enterré quelque part sans me douter de sa valeur.

L'Italien sifflota.

— Et cette valeur est considérable, ajouta-t-il doucement.

Martin inclina la tête. Luigi commençait à s'intéresser sérieusement à cette grosse brute qui, jusqu'ici, lui faisait assez peur. Il vint s'asseoir à côté de lui, sortit deux cigarettes.

— Jusqu'à la soupe, on n'est pas surveillés. Les gaffes discutent dans les couloirs avant la relève.

Ils fumèrent en silence, puis l'Italien attaqua de nouveau :

— Tu as envie de filer ? Et tu as besoin de moi ?

— C'est à peu près ça.

— Dis donc, c'est dangereux pour moi. Dans quatre semaines, je suis libre. Complicité dans une évasion, ça peut me coûter cher. Plusieurs mois, un an, peut-être.

— J'y pense. Je te dédommagerai.

— Comment ?

— Quarante mille pesos.

Luigi Suchi parut approuver.

— Comment ?

— Je les enverrai à ta femme. Dès que je serai libre. C'est promis.

Se levant, Suchi fit quelques pas dans la cellule. Il préférerait s'en tenir là. Discuter plus longuement serait donner des soupçons au vieux.

— Admettons. Tu veux passer par là ?

Il désignait la fenêtre, et Martin fit signe que oui.

— Il faut une lime ou une scie à métaux. De la corde et un grappin. Difficile d'obtenir rapidement tout ça.

— Alors ?

L'Italien fit quelques pas, puis tendit l'oreille.

— C'est tranquille. Les gaffes sont tout au fond du couloir.

En même temps, il pointa son doigt vers le sol.

— Là-dessous, il y a un local désaffecté. On va y construire un réfectoire l'an prochain. Pour l'instant, il n'y a que des saloperies. Si tu pouvais creuser un trou, descendre, tu aurais gagné les trois quarts de ta liberté. Il y a une fenêtre murée qui donne sur un terrain vague. À cet endroit, pas de mur d'enceinte. C'est la façade de la prison qui en tient lieu. La fenêtre est clouée. Facile à faire sauter. Le mur de briques sera plus dur, mais avec un bon outil...

Sartino écoutait avidement, se voyait déjà en train d'abattre ce mur pour s'enfuir au travers d'un terrain vague envahi par les ronces et les boîtes de conserves.

— Il te faudra soulever quatre dalles..., à cause de ta corpulence.

Du talon, il frappa l'une d'elles, et elle résonna.

— Certainement un vide de dix centimètres en dessous. Puis, de la pierraille et du ciment. Le vide te permettra de refouler les déblais sous toute la surface de la cellule.

L'œil de Martin s'allumait joyeusement.

— Le dernier soir, tu troues le plâtre du plafond, puis tu sautes. Il te faudra encore une heure pour venir à bout de la fenêtre et du mur de briques.

— Et les outils ?

— Je tâcherai de me les procurer. Il faudrait une sorte de pic, de quoi refouler les déblais. Oui, je peux trouver tout ça... Seulement...

CHAPITRE VII

Le même soir, ils avaient rendez-vous avec Gregorio Sartino dans un bar de l'avenue d'Avellaneda, à la sortie nord de Quilmes. Arrivés à l'avance, ils surveillaient le petit établissement à distance, assis dans leur voiture.

— Il ne doit pas tarder, dit Marcus Clark. Sept heures. Tu crois que son frère a accepté de le voir ?

Kovask tirait doucement sur sa cigarette.

— Es-tu jamais allé en prison ?

— Même pas pour les besoins du service. Pourquoi ?

— Au bout de quarante-huit heures, même la visite de ton perceuteur te ferait bondir de joie. Aussi dur qu'il soit, Martin Sartino n'a pas dû refuser.

— Ce type en vélo, ce n'est pas lui ?

Tête baissée, Gregorio pédalait en force sur son vieux clou. Il s'arrêta à hauteur du bar, attendit que le flot de voitures s'écoule pour traverser.

Déjà, Marcus Clark entrouvrait la portière, et Kovask n'eut que le temps de le retenir.

— Un instant. Cette Mercedes noire vient de s'arrêter derrière lui, et personne n'en sort.

Le lieutenant tendit le cou, repéra la voiture en question, un modèle déjà ancien, type 180. On en voyait beaucoup dans la capitale argentine. Malheureusement, ils ne pouvaient distinguer l'intérieur.

— Sartino va s'impatienter, dit Marcus.

— Tu vas remonter l'avenue. Il y a un autre bar à cinq cents mètres. Téléphone à Gregorio. Dis-lui qu'il ne nous a pas été possible de venir et demande-lui le résultat de son entrevue avec son frère.

Prochain rendez-vous ?

— N'en parle pas. Qu'il t'indique la date de sa prochaine visite. D'ici là, nous aurons identifié les gars qui le filent.

Marcus descendit et se hâta vers l'autre bar. Tracassé, Kovask ne perdait pas de vue l'autre voiture. Il pouvait s'agir d'Argentins, police ou contre-espionnage. Dans ce cas, il ne voyait pas comment ils pourraient continuer de travailler, avec Gregorio Sartino aussi étroitement surveillé.

Dix minutes passèrent. Gregorio sortit du bar. Il paraissait

désappointé. Avant d'enfourcher son vélo, il alluma une cigarette, se gratta le crâne. Enfin, il se décida et pédala en direction de Quilmes et de son domicile. Quelques secondes plus tard, la Mercedes profitait d'un trou dans la circulation pour faire demi-tour et partir à la traîne du cycliste.

Marcus arriva, essoufflé par son sprint.

— Partis ?

— Oui, mais, à cette allure, ils ne vont pas nous semer. On va garder nos distances.

Ainsi placés, ils purent voir, lorsqu'ils approchèrent de la maison de Sartino, la Mercedes ralentir, un type descendre en voltige. L'homme se planqua presque tout de suite dans un recoin, tandis que Gregorio arrivait chez lui.

— À tout hasard, ils laissent un gars en planque. À nous de jouer, maintenant.

Marcus s'était retourné pour essayer d'examiner l'inconnu.

— Il a le type sud-américain.

Kovask grimaça.

— J'ai peur qu'il ne s'agisse de flics ou de gars du contre-espionnage. Dans ce cas, il faudra abandonner complètement tout contact avec Gregorio Sartino.

— Et alors ?

— Je n'en sais rien, répliqua Kovask, énervé.

La Mercedes avait accéléré son allure. Elle prit plusieurs fois à droite et se retrouva dans la direction de Buenos Aires. Kovask lui laissait le champ maximum pour éviter de se faire repérer.

— Un type seul, dit Marcus qui venait de profiter d'un éclairage violent de vitrine pour observer l'intérieur de la voiture suivie.

— Préférable, dit Kovask. Il ne peut pas toujours avoir l'œil sur le rétroviseur.

Pendant près d'un kilomètre, il éteignit ses veilleuses pour plus de prudence. Ils traversèrent Avellaneda, la rivière Riachuelo, remontèrent vers le parc de la Constitucion. La Mercedes choisit le boulevard Irigoyen parmi plusieurs itinéraires.

— On va arriver à la grande perspective..., l'avenue du 9 Juillet. Tu ne crois pas qu'il nous balade ?

Kovask secoua la tête.

— Non.

— C'est à la prison Moron qu'ils ont commencé leur filature ?

— Certainement. Ce qui prouverait qu'il s'agit d'officiels. Sinon, comment auraient-ils reconnu le frère de Martin ?

— Les photos de journaux, comme nous.

— S'il s'agit d'un service étranger, il faut supposer qu'un type est

constamment de planque à l'entrée de la prison. Alors que le greffe n'a qu'à donner un coup de fil à la police ou au contre-espionnage.

— Tu oublies que les heures de visite sont fixes et limitées, murmura Marcus Clark. Il suffit d'une surveillance pendant ces deux ou trois heures autorisées. Ce n'est pas trop dur.

— Et, depuis dix-sept jours, un type viendrait régulièrement examiner chaque visiteur ? Il y a des centaines de prisonniers dans cette prison. Imagine qu'un sur cinq reçoive des visites. Cela fait un joli paquet de monde à contrôler. Et je ne parle pas des avocats, policiers qui ont accès à la prison. Si un service étranger avait quelques informations sur l'affaire, il leur serait difficile d'obtenir d'autres précisions.

— Attends, continuait Marcus avec obstination. Imagine que ce réseau ait surveillé un temps, par pure routine, le domicile de Gregorio Sartino et les allées et venues de ce dernier. Puis, voyant qu'il se moquait bien de son frangin, qu'ils aient tout laissé tomber, tout en maintenant la surveillance des visiteurs de la prison du Moron. Et aujourd'hui, qui voient-ils arriver ? Notre Gregorio.

Kovask grogna. Devant lui, les stops de la Mercedes venaient d'éclater à un feu rouge, et il ralentit, s'arrangea pour que plusieurs voitures s'intercalent entre.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Le type a sauté de la voiture assez loin de la maison du brasseur. Il connaissait donc l'adresse. Et puis, tu ne crois pas que les flics y seraient allés plus carrément avec lui ?

— Les flics, oui, pas un service de contre-espionnage qui laisserait la longue corde.

Il démarra et faillit commettre une erreur en filant trop vite. La Mercedes venait de se glisser dans un intervalle de stationnement. Le réflexe de Marcus fut rapide.

— J'y vais.

Kovask freina à peine, le temps qu'il descende. Il ne trouva une place que beaucoup plus loin, remonta l'avenue au petit trot. Il repéra la Mercedes, vide, mais aucune trace de Marcus. Plutôt que de perdre du temps à chercher ailleurs, il préféra attendre à proximité, faisant semblant de s'intéresser à la vitrine d'une compagnie aérienne étrangère. Marcus ne réapparut que dix minutes plus tard.

— Il est entré dans un immeuble d'une rue voisine. J'ai cru à un coup fourré. Mais j'ai vu l'ascenseur qui montait jusqu'au quatrième. J'ai pris un deuxième ascenseur et suis arrivé à temps pour le voir entrer dans un appartement, le 22.

— Il ne t'a pas repéré ?

— Je ne crois pas. Il y a un nom sur cette porte de l'appartement 22 : Cyril Honnegan. Et le type invisible qui a ouvert à notre gars avait

un accent britannique prononcé. Pour moi, le gars à la Mercedes est allé rendre compte et ne va pas tarder à reparaitre. On pourrait peut-être le coincer. Je me planque à l'arrière de la Mercedes et tu suis.

Kovask secoua la tête.

— Non. Qu'en ferions-nous, ensuite ? Il faut d'abord nous renseigner sur ce Cyril Honnegan. Nous disposons d'atouts majeurs, maintenant.

— On va voir Arturo ?

— Exactement. Non sans lui téléphoner.

Ils le firent depuis une cabine publique. Le correspondant de l'O.N.I. était sur le point de sortir.

— Je suis invité à un cocktail très important. Venez, je peux encore disposer d'un quart d'heure.

Portant habit et jabot, il les attendait sur son palier.

— Dures soirée et nuit pour moi. Réception à l'ambassade d'Allemagne, après un cocktail offert par plusieurs importateurs des produits de ce pays. Ce qui explique ma tenue. De quoi s'agit-il ?

Kovask attendit qu'il eût refermé sa porte.

— Cyril Honnegan, connaissez ?

Arturo eut un haut-le-corps.

— Et comment ! Un de ces Anglais qui ont fait souche dans ce pays. Installée depuis près de cent ans, sa famille s'occupe d'exportation de viande en direction de la Grande-Bretagne. Porteno, oui, mais Anglais avant tout. Je crois qu'il a des relations avec le M.I. 11. Cela remonte à la dernière guerre. Vous n'ignorez pas que l'activité des agents allemands et anglais a été énorme et féroce dans ce pays. Honnegan doit avoir cinquante-cinq ans. Il a reçu bon nombre de décorations que ses exploits d'exportateur ne justifient pas tellement.

— Marié ?

Arturo se mit à rire :

— Non. Vieux garçon, et pour des raisons bien précises. Homosexuel. Mais avec beaucoup de discrétion et de *self control*. Malgré tout, c'est un type charmant et très connu dans la *high society* porteña. Très recherché à cause de son humour.

— Les Anglais, dit Kovask en allumant une cigarette. Mais, bien sûr. Ce sont les premiers intéressés, à cause des îles Falkland. Ils doivent avoir eu vent de quelque chose et aimeraient certainement mettre la main sur le cadavre de ce pauvre John Muller.

L'Argentin regarda sa montre d'un air ennuyé.

— Je suis désolé, mais il faut que je parte. Écoutez, je laisse l'appartement à votre disposition, mais j'ai déjà beaucoup de retard.

— Nous descendons avec vous.

Dans l'ascenseur, Arturo Blancas se frappa soudain le front.

— Mais, j'y pense. Il sera certainement à la réception de l'ambassade. Peut-être même au cocktail.

Il détailla rapidement ses deux compagnons.

— Évidemment, il faudrait vous changer si vous voulez assister à ces manifestations et faire sa connaissance.

— Il vit tout seul, avez-vous dit ? Des serveurs ?

— Un valet de chambre. Pourquoi ? Vous voulez rendre une visite indiscreète à son appartement ? Ne serait-ce pas confirmer ses soupçons ? Il ne doit pas savoir grand-chose.

— Il en sait peut-être trop, répondit doucement Kovask. Imaginez qu'il connaisse l'identité des comploteurs.

L'ascenseur venait de s'arrêter au rez-de-chaussée, et Arturo restait figé sur place.

— *Dios !* vous me donnez la chair de poule, et toute ma soirée va s'en trouver gâchée !

— Navré, répliqua sèchement Kovask. S'il a quelques noms, il ne lui manque plus que le rapport secret pour faire arrêter ces gens-là par le gouvernement actuel.

Marcus Clark finit par ouvrir la porte, et ils marchèrent lentement vers la sortie.

— Vous croyez en découvrir la preuve chez lui ? Mais alors, il serait trop tard. Londres serait avertie...

— Autant savoir à quoi nous en tenir avec lui, trancha Kovask. Nous allons visiter son appartement.

— Et le valet de chambre ?

— Tant pis. Cyril Honnegan se perdra en conjectures sur cette visite nocturne. Après tout, n'importe quel service peut en être l'auteur.

Arturo leur serra la main à l'entrée, se dirigea vers sa Jaguar d'un pas rapide. Marcus riait sous cape.

— Tu lui as flanqué une de ces frousses !

— Ce n'est pas mauvais. Il s'enlisait un peu trop dans son rôle de résident mondain. J'espère qu'il ne va pas commettre d'imprudences et alerter ses amis comploteurs.

— On va chez l'honorable Honnegan ?

— Pas tout de suite. D'abord, nous allons manger un morceau et nous attendrons neuf heures.

À tout hasard, ils allèrent jeter un coup d'œil à la Mercedes. Elle avait disparu.

— Bon, ça. La preuve qu'Honnegan ne s'entoure pas de gardes du corps. Mais nous téléphonerons avant.

Tout en dégustant un Dubonnet-vodka après avoir composé leur menu, ils réfléchissaient à la situation.

— À leur place, j'essaierais sans tarder de tirer les vers du nez de Gregorio Sartino.

— Ils attendront la deuxième visite. Après tout, un homme peut toujours se réconcilier avec son frère sans d'autres motifs que le vieux sentiment de famille.

Ils mangèrent de bon appétit.

— Une ville sympa, disait Marcus. On ne se croirait pas en Amérique du Sud. Tu as remarqué ? On ne voit ni Indiens ni Noirs. Par contre, pas mal d'Italiens, d'Anglais, d'Allemands. Il n'y a que les faubourgs qui sont encore plus sinistres, sous cette latitude, que ceux des grandes villes américaines.

À neuf heures, ils téléphonèrent au domicile de Cyril Honnegan dont le nom figurait évidemment dans l'annuaire. Personne ne décrocha à l'autre bout du fil.

— Le valet est peut-être au cinéma, ou alors, un comité de réception nous attend.

— Je vais y aller, dit Kovask. Tu m'attends ici. Dans un quart d'heure, tout au plus, je te demanderai au téléphone. C'est que tout ira bien, dans ce cas. Sinon...

— Nous prendrons les mesures qui s'imposent. Je peux toujours appeler les pompiers en leur signalant qu'il y a le feu chez l'honorable Britannique... C'est une bonne méthode pour rendre à quelqu'un sa liberté sans trop de grabuge.

CHAPITRE VIII

La grande aiguille se rapprochait du cinq à la pendule murale du restaurant, et Serge Kovask n'avait pas encore téléphoné. Il y aurait vingt minutes depuis son départ. Tout en surveillant l'heure, Marcus Clark louchait vers la standardiste de l'établissement installée dans une cage de verre.

Enfin, elle lui fit un signe accompagné d'un sourire, et il se précipita dans la cabine.

— Tout va bien, dit la voix du Commander. Un léger retard. La serrure est assez compliquée. Viens, mais jette un coup d'œil dans la rue.

Lorsqu'il gratta à la porte de l'appartement 22, Kovask lui ouvrit immédiatement. Une applique veillait dans le hall.

— J'ai trouvé cette lampe allumée. D'autres également. Il y a un régulateur d'intensité. Cyril Honnegan n'aime pas entrer dans un appartement sombre.

— Rien trouvé ?

— Si. Mais, auparavant, j'ai vérifié si ces lampes ne contenaient ni cellule photo-électrique ni signal. Tout est normal. Notre homme ne paraît pas se méfier *a priori*. Rien dans la rue ?

— Tout m'a paru tranquille.

Kovask l'entraîna jusqu'au bureau, une pièce spacieuse à la moquette épaisse, meublée de façon moderne et même d'avant-garde. Marcus tomba en arrêt devant le bureau en verre noirci.

— D'abord, j'ai trouvé des noms. J'ignore s'ils correspondent à ceux des hauts fonctionnaires appartenant secrètement à l'opposition, mais je les ai notés.

Il désigna une sorte de long bahut en acier.

— Un classeur. Les dossiers sont en clair. Plus commode, évidemment, mais imprudent. L'affaire John Muller comporte déjà une vingtaine de feuillets. J'ai relevé un nom, Francisco Corona. L'avons-nous entendu ou lu, ces temps derniers ?

Perplexe, Marcus Clark secoua la tête et feuilleta le dossier qui se composait presque uniquement de coupures de journaux, à l'exception de plusieurs feuillets portant chacun un nom, l'adresse et une sorte de fiche d'identité.

— Pour les autres, il y a la profession, mais pour celui-là... Vingt-

neuf ans. Il habite Olivos, qui est une ville résidentielle faisant partie du grand Buenos Aires.

Marcus Clark s'approcha du téléphone juché sur une console formée de deux énormes diabolos superposés. Il feuilleta l'annuaire et trouva Francisco Corona.

— C'est un avocat.

Le visage du Commander s'éclaira.

— Bien sûr. J'ai lu son nom dans les journaux. Il a été commis d'office pour la défense de Sartino. Arturo nous en avait parlé, mais sans le nommer. Il s'agit d'un fils de famille... Est-ce qu'il ferait partie de l'équipe d'Honnegan ? Par snobisme, sans doute, et goût pour tout ce qui est anglais.

— Pour une autre raison aussi, peut-être, insinua Marcus Clark. L'honorable Cyril n'a-t-il pas un faible pour les jeunes gens ?

— Possible. Il doit essayer de faire parler Sartino... Pas mal goupillé, ça. Peut-être lui conseille-t-il de dire où se trouve le corps de John Muller en lui promettant que le tribunal en tiendra compte. De plus, il est bien placé pour savoir que Martin Sartino ne désirait pas reprendre contact avec son frère. La visite de ce dernier a dû les intriguer... Honnegan a déjà établi une fiche pour lui.

— Un maniaque de la paperasserie. Un peu trop bien organisé, tu ne trouves pas ?

Kovask ne répondit pas. Il continuait d'éplucher d'autres dossiers, mais ne trouvait rien de particulièrement intéressant. Puis, il tomba sur une chemise marquée Falkland. Il passa plusieurs feuillets inintéressants comprenant des articles de journaux collés avant d'arriver aux fiches individuelles.

— Ça, ce sont les personnalités que le problème ne passionne pas tellement, et ici, celles qui s'y intéressent. Nous retrouvons les mêmes noms des hauts fonctionnaires de plusieurs ministères.

— Lorsque Arturo apprendra tout ça, il va en faire une jaunisse. Ça n'améliorera pas son teint.

Le Commander remit le dossier en place.

— Maintenant, il faut filer. Je ne crois pas qu'on puisse relever des traces de notre passage, mais sait-on jamais ? Vérifions quand même.

Avant de rejoindre leur voiture, ils allèrent prendre un verre dans un bar.

— Je dois téléphoner à Arturo ce soir-même. Qu'il alerte ses informateurs pour que, demain, nous ayons des tuyaux.

— Il ne rentrera pas avant minuit, une heure, et tu vas lui faire passer une nuit blanche.

— Jusqu'à présent, il n'a guère été ennuyé. Ce n'est pas si souvent que l'O.N.I. a fait appel à ses services.

À l'hôtel, Marcus le rejoignit dans sa chambre et, ensemble, ils

attendirent minuit en fumant et discutant. Une première fois, Kovask demanda le numéro de Blancas, mais personne ne répondait.

— Veuillez rappeler régulièrement ce numéro jusqu'à ce que vous obteniez la communication, demanda-t-il à la standardiste.

Un peu avant une heure, Arturo appela lui-même.

— J'ai abrégé, dit-il, tandis que Marcus, qui tenait l'écouteur, hochait comiquement la tête, mais j'avais tellement hâte de savoir !

— Attendez-vous au pire, rétorqua Kovask assez sèchement. J'ai relevé les noms de personnes vous intéressant.

— *Dios !* s'exclama Arturo. Je m'y attendais, mais, malgré tout, avec un petit espoir. Que me conseillez-vous ?

— Rien. Attendez. Pour l'instant, ils ne risquent rien. D'autre part, il y a aussi le nom de Corona. J'ai l'impression qu'il fait partie de l'équipe. À quel titre, c'est ce que je voudrais savoir.

— Que voulez-vous dire ?

Kovask haussa les épaules.

— Sentimental ou par idéal.

— Ah ! je comprends. Je mettrai demain quelqu'un sur cette affaire. Mais pour le reste...

— Non, maintenant.

L'autre gémit que ce n'était pas si facile, qu'il lui fallait ressortir, ne pouvant atteindre plusieurs de ses informateurs par téléphone. Kovask resta inflexible.

— C'est urgent. Mettez-vous-y dès ce soir.

— Vous êtes dur... Bon, je m'en occupe. Mais le reste, c'est catastrophique. Ces gens-là sont en danger, il faudrait...

— Rien du tout. Nous en reparlerons demain chez vous, à onze heures. Bonne nuit quand même.

— C'est vache, conclut Marcus Clark.

Le lendemain matin, Arturo Blancas avait la mine défaite d'un homme manquant de sommeil. Son teint mat virait au jaune, comme l'avait prédit Marcus.

— J'ai pas mal de renseignements sur ce jeune homme. D'abord, sa photographie. J'ai des amis dans la presse. Francisco Corona est très mondain. Au fait, il a vécu deux années en Angleterre, et sa famille est très liée avec celle d'Honnegan.

Le cliché, excellent, représentait un garçon au visage intelligent, portant des lunettes dissimulant à peine l'ironie du regard.

— Corona aime les belles filles, se hâta d'ajouter Blancas en tamponnant son front avec un mouchoir brodé. Mais il est très anglophile et ne le cache pas. Il appartient certainement au réseau Honnegan avec lequel on le voit assez souvent. Son métier d'avocat ne l'intéresse que moyennement. Il a des activités politiques, mais de

façon assez prudente. Je crois qu'il veut jouer un rôle dans la direction de ce pays, mais attend que son heure soit venue. Enfin, et cela, je m'en doutais, il est pour une indépendance totale de son pays vis-à-vis des U.S.A. Il paraît que c'est même le seul point sur lequel il est intraitable.

Kovask fumait en écoutant Arturo Blancas.

— Donc, il serait très intéressé par le contenu de la serviette de feu John Muller ?

— Cela l'aiderait au point de vue politique. Il fait un complexe cicéronien et doit se voir en train d'attaquer de façon virulente les agissements de certains hauts fonctionnaires.

— Bien, fit Kovask. La situation est claire. Nous devons d'une part retrouver le plus vite possible ce fameux dossier, et éviter que vos amis de l'opposition soient ennuyés. Et quand je dis ennuyés... Donc, il faut désamorcer la tombe que représente le duo Honnegan-Corona.

Le mouchoir dans sa main droite, Arturo Blancas le regarda avec effroi.

— Vous voulez les liquider ?

— Non, les rendre inoffensifs, les compromettre au point qu'on ne prendra plus jamais leurs informations au sérieux. Honnegan a un passé glorieux de résident derrière lui, mais il a vieilli. Pour se donner encore de l'importance, il a imaginé un complot où notre pays est compromis. C'est ce qu'on doit penser de lui.

Il sourit.

— Mon collègue et moi appartenons au service Action. Nous nous occuperons du dossier. Éventuellement, nous vous donnerons un coup de main, mais vous devez réfléchir au moyen de neutraliser le duo Honnegan-Corona.

Arturo hocha la tête, se tassa davantage dans son fauteuil. Il devait rêver d'aspirine et de lit bien moelleux.

— Si nous faisons appel à la C.I.A... Je connais très bien le résident général, et il ne refusera pas...

— Non. Interdit. L'O.N.I. n'y tient pas. C'est une histoire qui ne regarde que la Navy. De bout en bout. N'oubliez pas que l'important est l'aménagement du détroit de Magellan. La disparition momentanée du dossier n'est qu'un épisode. La C.I.A. ? Ils seraient capables de liquider physiquement les deux hommes et d'en faire des héros. Ce qu'il faut, c'est les abattre, les ruiner de réputation.

— Vous êtes cruel. Corona est un compatriote plein d'avenir. Il peut réussir en politique et...

— Il a suffisamment d'argent pour organiser différemment sa vie. Il ira passer quelque temps à Londres, chez les Anglais qu'il chérit tant, et oubliera le reste tout en se faisant oublier.

— Mais que voulez-vous que j' imagine contre eux ?

— Un scandale.

C'était plus que n'en pouvait supporter Arturo Blancas. Il se dressa, le visage fermé :

— Je refuse. Je vais en référer dans l'immédiat à Washington.

— Comme vous voudrez, dit Kovask sans quitter son fauteuil. Vous préférez que vos amis, les hauts fonctionnaires, vous savez, soient arrêtés, plus ou moins torturés ? Peut-être qu'ils citeront votre nom. Vous pourriez en prendre pour dix ans au moins.

— C'est du chantage ?

— Non, de la lucidité, et je comprends qu'après la mauvaise nuit que vous avez passée vous en manquiez totalement. Reposez-vous, et nous en reparlerons. Le plus rapidement possible, cependant. Il ne faut pas leur laisser trop de temps.

Il se leva, s'approcha d'Arturo qui venait de retomber pesamment dans son fauteuil.

— Allons, ne prenez pas ça au tragique. Vous vous êtes bien débrouillé jusqu'à présent, pourquoi ne pas continuer ? Tenez, je n'ai pas retrouvé le moindre papier vous concernant chez Cyril Honnegan. Pas une fiche, rien. C'est que vos activités ne sont pas connues. C'est très bien, ça. Un coup de maître.

Blancas sourit faiblement.

— Je me suis toujours comporté avec prudence... Mais ça risque de mal se terminer.

— Non, car vous trouverez la solution idéale pour tous. Nous allons vous laisser, maintenant.

Marcus attendit qu'ils soient seuls dans la 404 pour exprimer ses sentiments.

— Tu as été très dur. Il ne le méritait pas...

— Si. Il s'endormait, comme bien des résidents. Dès que quelque chose ne va pas, ils font appel à Washington, espèrent qu'une équipe d'agents spéciaux régleront leurs problèmes. Il aurait certainement préféré que nous liquidions les deux types.

— En parlant de scandale, tu pensais à un truc pas très propre concernant les mœurs de Cyril Honnegan ?

— Pas forcément.

— J'aime mieux ça. Oh ! je ne suis pas bégueule, et, dans mon court passé d'agent spécial, j'en ai vu de toutes !... Tu te souviens de Cadurcci ? Ce n'était pas très joli, et le pauvre type a passé des moments bien désagréables⁽¹⁾.

— Bah ! il est en Italie, maintenant, certainement marié, et il a oublié tout ça !

— Direction ?

— Quilmes. Nous allons essayer de voir Gregorio Sartino.

Marcus quitta la circulation des yeux une fraction de seconde pour le regarder.

— Tu oublies qu'il est surveillé.

— Son ange gardien doit rôder autour de l'usine. Je l'attendrai chez lui une fois que nous aurons constaté ça. Toi, tu veilleras au grain.

— Comme d'habitude, dit Marcus. J'ai bien fait, ce matin, de prendre mon automatique avant de sortir. Hier au soir, nous aurions eu bonne mine si l'appartement d'Honnegan avait été piégé. Mais, au fait, comment feras-tu pour ressortir ?

— J'attendrai que Sartino reparte au travail. J'espère qu'il m'invitera à déjeuner.

Son compagnon se mit à rire.

— Tu auras au moins de la bière. Sacré veinard, va !

Il leur fallut près d'une heure pour repérer le suiveur de Sartino, installé au volant d'une Fiat 850, assez loin de la brasserie où travaillait Gregorio. Marcus reconnut l'homme qui s'était rendu la veille au soir chez Cyril Honnegan.

— L'autre a été relevé. Tu crois qu'il n'a que deux types dans son équipe ?

CHAPITRE IX

D'habitude, le matin, une fois la visite de propreté terminée, les prisonniers étaient tranquilles jusqu'à l'heure du repas, et Martin Sartino travaillait à sa fresque. Au cours de la promenade dans la cour de la prison, il avait découvert une pierre de couleur jaunâtre, assez friable, et il s'efforçait d'en tirer une couleur assez vive pour faire ressortir celle de la terre au pied des arbres. Mais ça ne donnait qu'un résultat assez piteux.

L'ouverture de la porte le surprit, et le gardien entra avec un paquet ouvert.

— Voilà de la lecture... Oh ! ça manque plutôt de filles, là-dedans, mais ça va vous faire plaisir !

Il posa le paquet sur le lit, et, avec un tressaillement de joie, Sartino découvrit *Tierra*, un magazine qu'il achetait tous les mois. Il le prit, découvrit au-dessous la couverture d'une revue également consacrée à la campagne et qu'il ne connaissait pas : *Crias y Campos*. « Élevages et champs ».

— Eh bien ! amusez-vous bien !

Sans l'entendre, sans même remarquer qu'il sortait, Martin se laissa tomber sur sa couchette et feuilleta la revue. Il constata qu'elle était éditée au Paraguay, mais diffusée dans toute l'Amérique de langue espagnole.

Il chercha les petites annonces, s'excita de voir qu'elles étaient classées par pays. Il y avait des propriétés de toutes grandeurs à vendre au Paraguay, les prix indiqués en dollars, et il fit des calculs pour convertir les sommes en pesos. Il concentra son attention sur une chakra dans la région d'Asuncion. On y cultivait de la canne à sucre, du coton et du tabac. Cette exploitation était proposée pour huit cent mille pesos. Il sourit, fit ses comptes et constata qu'il lui resterait encore deux cent mille pesos d'avance.

Bien sûr, il parcourut les autres exemplaires, cinq en tout, de ces deux publications, mais à tout moment il revenait à cette annonce, la relisait à mi-voix, et se rendit compte qu'il commençait d'en connaître les principaux termes par cœur. Il se piqua au jeu et finit par la réciter intégralement sans commettre une erreur. D'abord, il avait été tenté de découper les quelques lignes pour les cacher dans ses vêtements, mais désormais c'était inutile. Tout était gravé dans sa tête, et il ne

l'oublierait pas de sitôt. Ne se souvenait-il pas de récitation apprise voici plus de trente ans ?

D'autres annonces paraissaient tout aussi dignes d'intérêt au Chili, au Pérou ou en Uruguay, mais celle-là lui avait causé un choc au cœur, et il se rendit compte que c'était à cause de la culture des cannes à sucre. Le mot le ravissait, et il imaginait une grande plantation avec une maison blanche à colonnades, quelques travailleurs noirs qui le saluaient en se rendant aux champs.

Lorsque Luigi Suchi revint dans la cellule, le bourgeron maculé de taches de plâtre, il crut tout d'abord que le vieux était saoul. Martin Sartino n'arrêtait pas de sourire béatement, se promenait dans l'étroit espace avec une excitation fiévreuse, pour se laisser ensuite tomber sur sa couchette et se mettre à rêver.

— Hé ! collègue, on a reçu de bonnes nouvelles ?

Puis, il découvrit les magazines agricoles et comprit tout de suite.

— Ça y est, tu es parti, hein ? À Mendoza ?

— Pas possible, Mendoza, si je m'évade. Peut-être au Paraguay.

— C'est un bon coin. Mais tu n'es pas près de t'évader, tu sais. Il faut des outils.

Il tapotait une cigarette sur le dos de sa main sans regarder son compagnon.

— Mais, bégaya Martin, tu m'as promis...

— Ouais, j'ai promis. Mais toi, tu restes méfiant. Tu ne dis rien. Bon, tu m'as promis quarante mille pesos. D'où les sortiras-tu ? Moi, tu sais, ton histoire de trésor caché..., j'y crois pas. Et puis, qui me dit que tu tiendras parole ?

— Dès que je serai dehors, je les enverrai à ta femme.

— Oh ! je ne doute pas de ta parole. Ici, dans cette cellule, tu es certainement sincère. Mais, une fois que tu auras retrouvé ta liberté et ton fric, tu es bien capable d'oublier. Alors, donnant-donnant. Ou tu parles, ou bien tu ne verras pas un outil.

Martin le regarda de telle façon, qu'il eut peur. Heureusement, un bruit de gamelles détendit l'atmosphère.

— À la soupe ! dit Luigi.

Ils s'approchèrent de la porte, attendirent silencieusement. Une fois servi, chacun revint s'asseoir sur sa couchette, face à face. Martin, comme d'habitude, avalait gloutonnement le contenu de sa gamelle, mordait dans le pain à pleines dents. Lorsqu'il eut vidé son quart émaillé, rempli de bière non alcoolisée, il alla nettoyer son couvert, revint s'asseoir. Il accepta la cigarette de Luigi.

— Que veux-tu savoir ? grommela-t-il.

— Ce trésor, quelle importance ?

— Cinq cent mille pesos.

— Hé ! joli ! Mais, dans ce cas, il me faudra cent mille pesos. Le cinquième. Correct, non ? Je vais prendre des risques, moi. Ils vont m'en coller pour au moins six mois.

— Bien, cent mille.

— Ce n'est pas tout. Il me faut d'autres détails.

— Non.

Luigi examina le bout incandescent de sa cigarette et souffla dessus.

— Alors, rien n'est fait.

— Je t'en ai déjà dit trop. Tu pourrais me dénoncer.

L'autre se dressa, furieux.

— Je ne suis pas un mouchard. Renseigne-toi sur moi, et tu verras.

— Que veux-tu savoir ?

— Où se trouve ta planque.

Martin se mit à rire sans rancune.

— C'est ça. Tu écriras à ta femme qu'elle aille fouiller là-bas, et je serai roulé. Tu me prends pour un imbécile ?

— Non. D'abord, ma femme n'oserait jamais aller chercher cet argent, et, à part elle, je n'ai personne à qui me fier. Mais ce serait une garantie. Que risques-tu ? Si le pognon n'est plus là-bas, c'est que ma femme l'aura pris, bien que ce soit impossible. Tu crois que je sacrifierais la vie de ma femme aussi légèrement ? Je te connais, tu serais capable de l'étrangler. Voilà comment je vois la chose. Tu t'évades. Ma femme est prévenue et t'attendra plusieurs soirs de suite à proximité de la cachette. Tu lui remettras les cent mille pesos, et ce sera terminé. Mais, j'y pense. Elle pourra même t'aider, t'apporter des vêtements, te fournir même une voiture, si tu y tiens.

Cette fois, l'argument porta. Martin calcula que personne ne connaissait l'impasse ni le hangar qu'il avait loué sous un faux nom et pour trois mois. La femme de l'Italien pourrait y entreposer des vêtements, de la nourriture. Il pourrait s'y cacher quelques jours, le temps que l'activité des policiers lancés à sa poursuite se calme.

L'ennui, c'était le cadavre de John Muller. Il se trouvait dans l'ancienne fosse de vidange, avec juste quelques planches et des bidons au-dessus. Impossible de ne pas déceler sa présence en pénétrant dans le local. La mort remontait à trois semaines.

— C'est possible, murmura-t-il, mais pas tout de suite. Lorsque je serai certain de réussir, je parlerai.

— Ouais. Lorsque je t'aurai fourni tout le matériel et que d'un seul coup de poing tu m'endormiras pour plusieurs heures ? Dommage. J'ai repéré un joli ciseau à froid qui te permettrait de dégager les dalles et de creuser là-dessous. Personne ne remarquera sa disparition. J'apporterai un peu de ciment pour rejointer les dalles, ensuite, avant la visite du matin. En deux jours, tu peux percer le plancher. Fort

comme tu es... Dans l'après-midi, tu peux travailler deux bonnes heures, et puis, le soir, une fois les lumières éteintes.

Chaque parole percutait la volonté têtue de Martin, y laissait un impact de plus en plus grand.

— Moi, ce que je veux, ce sont mes cent mille pesos. Que mes ennuis me profitent. Tu comprends ça, au moins ?

— Oui. Je vais te dire où l'argent se trouve. Mais, attention. J'ai descendu quatre types déjà, et je n'en suis pas à un meurtre près. Si tu me roules, tu ne t'en sortiras pas.

— Tu n'as rien à craindre. Ma femme ira déposer là-bas vivres et vêtements dès que je l'avertirai.

— Pas tout de suite. La veille seulement.

Compris. Alors ?

— C'est à la Boca, pas très loin de la Riachuelo.

Je connais.

— Une impasse sans nom, près de la rue Sierras. Au fond, un hangar avec, sur l'une des portes, une pancarte des huiles Veedol.

— Oui, mais la clé ?

Martin retint un sourire.

— Pourquoi aurait-elle besoin de la clé ? Il y a une chatière, dans le bas. Elle pourra faire passer n'importe quoi par là. Les vêtements et les vivres.

— Tu parles, les vêtements...

— Elle n'a qu'à choisir du tissu léger, le rouler. La chatière est assez grande pour ça.

Désappointé, Luigi jugea inutile d'insister. Il connaissait la cachette, et c'était déjà beaucoup. De son côté, Sartino n'était pas mécontent. Le loueur lui avait remis deux clés. L'une, se trouvait dans son taxi, saisi par la police. L'autre était dissimulée dans une encoche du mur, près du hangar, mais impossible à trouver quand on ne connaissait, pas la cachette.

— Bien, dit Luigi. Alors, je peux te donner ça.

Avec un regard pour la porte, il sortit de sa poche un ciseau à froid de taille moyenne.

— Tu m'as eu, grogna Martin.

— C'est un marché. Tout simplement.

Il le glissa sous le matelas de sa couchette.

— N'oublie pas de le planquer. À cause de la visite, il faudra trouver une planque sûre. Tu peux commencer de creuser dans l'après-midi. En te planquant sous ta couchette. Tu commences à dégager une dalle. C'est facile. Puis, tu creuses directement dessous. Les autres dalles seront pour plus tard. Il y a un vide sous les dalles. Tu pousseras les déblais à la main. Mais, pour éviter toute vérification, n'oublie pas

de te nettoyer soigneusement à intervalles réguliers. Tends l'oreille vers la porte. L'après-midi, lorsque tout est tranquille, on entend venir les gaffes. Ne te laisse pas surprendre.

Lorsqu'il fut seul, Martin se mit au travail, allongé sous sa couchette. Il dégagea facilement la première dalle, trouva un creux encore plus grand que celui annoncé par Luigi en dessous. Il s'attaqua au mortier assez friable, soulevant de gros morceaux qu'il faisait disparaître sous les autres dalles, toujours dans la même direction, à cause de celles qu'il serait obligé d'enlever pour avoir un passage suffisant.

Bien qu'acharné à son travail, il trouva la volonté de remettre la dalle en place et d'aller se laver les mains. Il s'essuyait, lorsque la porte de sa cellule s'ouvrit.

— Au parloir... Votre avocat.

Martin grogna. Cet imbécile avait failli le faire prendre sur le fait. Pour les rencontres avec son avocat, il y avait une petite pièce juste à côté du parloir, sans grillage.

Francisco Corona l'attendait, souriant et très élégant comme d'habitude.

— Mon cher ami... Asseyez-vous... Un petit cigare ? Ils sont excellents.

Il lui tendit également du feu. Tout de suite après, il le mit au courant des dernières nouvelles. Peu de chose. Le juge d'instruction ne l'interrogerait pas avant une semaine.

— Complément d'informations... Vous les embarrassez, et ils sont furieux. Je crois que c'est une mauvaise tactique... Le pire, voyez-vous, c'est cette histoire John Muller. Ils sont persuadés que vous l'avez tué, et l'ambassade américaine se montre très pressante. Ne désirez-vous pas changer de point de vue ?

— J'ai trouvé ce portefeuille sur les quais. Je l'ai déjà dit.

Francisco Corona tiqua, rapprocha sa chaise.

— Voyons. Moi-même, je ne vous crois pas... S'il y a entre vous et moi, votre défenseur, votre seul ami, maintenant, vous vous en rendez compte, s'il y a, dis-je, de la méfiance, comment voulez-vous que j'aie à cœur de vous défendre efficacement ? Écoutez... Il y a une solution. Si nous pouvions donner satisfaction aux Américains... Le juge vous ferait examiner par une commission médicale. Il y aurait peut-être un non-lieu... Quelque temps dans une maison de santé, et vous seriez libre... Mais, évidemment, il faudrait avouer que c'est vous l'assassin, indiquer où vous avez caché le cadavre. Vous me comprenez ?

— Alors, ils m'enverraient chez les dingues ? Merci bien, ricana Sartino.

Corona eut un effet de manchettes :

— Mais non. Une maison bien moderne où vous seriez comme un coq en pâte. Et la liberté au bout. Sinon, vous allez en prendre pour vingt ans ! s'exclama-t-il avec un désespoir très bien imité.

Mais son client resta de marbre.

— Voyons... Cet Américain est très important... Il était chargé d'une mission secrète... Les autorités de son pays accusent le nôtre de l'avoir fait disparaître... Si le gouvernement pouvait se justifier, il vous en tiendrait compte, je vous assure.

L'autre le regardait en coin, et le jeune avocat eut la nette impression qu'il se moquait de lui.

— Vous ne me croyez pas ? Mais il y a eu des affaires similaires. Vous serez surpris de ce qui se passera ensuite. On nommera un autre juge d'instruction qui aboutira au non-lieu... Et puis, vous n'êtes pas obligé d'avouer le crime... Simplement l'endroit où se trouve le cadavre... Après tout, vous pouvez savoir où il se trouve sans être responsable de sa mort.

À ce moment-là, Martin Sartino eut la nette impression que son défenseur en faisait trop, et un soupçon fulgura dans son crâne. Et s'il était lui aussi au courant du million de pesos caché dans la serviette en cuir noir ? En même temps, il se souvint des renseignements qu'on lui avait donnés sur Francisco Corona. Il appartenait à une vieille famille bourgeoise très riche. Ce n'était pas un million de pesos de plus qui pouvait le tenter. Alors, cette histoire d'Américains était peut-être vraie, mais il s'en fichait éperdument.

— J'ai trouvé le portefeuille sur les quais. C'est tout ce que je sais, et ne m'embêtez plus avec vos histoires.

Corona se leva brusquement.

— Très bien, *señor* Sartino.

Il insistait sur le *señor*, pour bien marquer qu'il n'y avait aucun rapport chaleureux entre eux.

— Puisque vous le prenez ainsi... Je ne vous garantis plus rien... Je me demande même si je vais pouvoir assumer encore votre défense... Votre manque de confiance, votre obstination à nier ce qui saute aux yeux de tout le monde... La presse elle-même affirme que vous avez tué ce malheureux capitaine de vaisseau... Mais vous vous croyez plus fort que tout le monde. Lorsque vous vous retrouverez dans un de ces bagnes de la jungle, dévoré par les insectes, abruti par la chaleur et les fièvres, démoralisé par le régime cruel et les gardiens, peut-être alors regretterez-vous ma proposition...

Il alla frapper à la porte, et le gardien vint ouvrir, raccompagna Sartino jusqu'à son quartier. Tout en marchant, les arguments de l'avocat lui revenaient... Après tout, s'il exigeait en plus le contenu de la serviette ? Quelques années d'asile devaient pouvoir se supporter. Ensuite, il serait libre d'user de son argent. Le Paraguay, c'était bien

beau, mais il préférait encore Mendoza.

Une fois dans sa cellule, il réussit à raisonner plus calmement, fit le point. Non, décidément, il ne pouvait pas leur faire confiance. Mieux valait continuer à creuser son trou. Il s'évaderait et se réfugierait au Paraguay.

CHAPITRE X

L'air renfrogné, Gregorio poussa la porte de sa maison et resta interdit. Assis dans un coin, Serge Kovask agita la main d'un air amical dans sa direction.

— Salut, je vous attendais !

— Que fichez-vous ici ?... Vous ne pouvez pas rester.

Tout le monde le regardait comme s'il devenait fou. Sa femme, ses gosses, les beaux-parents. Il avait envie de frapper quelqu'un, mais il dut rentrer sa colère, se dirigea vers la chambre.

— Venez là, nous serons plus tranquilles.

Avec lui, une odeur de bière venait d'entrer, s'ajoutant au vieux relent de la maison. Kovask se souvenait d'avoir, respiré la même dans certaines brasseries allemandes mal tenues. Gregorio referma la porte avec violence.

— Que me voulez-vous encore ?

— Vous avez l'air bien énervé, mon vieux. Quelque chose ne va pas ?

L'autre alla jeter un coup d'œil à travers le panneau transparent de la fenêtre.

— Je suis suivi... Depuis hier.

Il pivota sur ses talons, regarda Kovask comme s'il allait se jeter sur lui.

— Vous le saviez, et c'est pourquoi vous avez préféré me téléphoner hier au soir ?

— Exact. De même, je suis venu vous attendre ici, avant votre arrivée. Votre gars était dans une Fiat, du côté de la brasserie. Taille moyenne, genre danseur mondain ?

Gregorio soupira.

— C'est ça. Ce matin, ils étaient deux. L'autre est plus maigre, ressemble à un Nord-Africain. Écoutez, *señor*, je vais vous rendre votre argent, et nous en resterons là. Je n'ai pas touché à un peso, et la liasse est intacte.

Il la sortit de sa poche, la tendit à Kovask qui ne fit pas un geste pour la prendre.

— Vous comprenez, *señor*, cette affaire ne me plaît pas du tout. Je n'ai aucune envie de rendre une nouvelle visite à mon frère. D'ailleurs, je ne pense pas que ça serve à grand-chose. Il n'a pas confiance en

moi, et si vraiment il y a un million de pesos cachés quelque part, ce n'est pas à moi qu'il livrera son secret.

— Dites que vous avez peur, répliqua sèchement Kovask.

— Oui, c'est vrai, j'ai peur. Mais j'ai une famille. Si j'étais seul, peut-être... Mais...

— Vous avez une femme, des enfants et des beaux-parents à protéger. Si vous pouviez ajouter quelque grand-mère et tante, vous le feriez.

Gregorio lui adressa un regard haineux.

— Vous pouvez vous moquer, je ne marche plus.

— Même si nous doublions la somme ?

— Je n'ai pas envie d'aller rejoindre mon frère en prison. Complicité de meurtre, c'est grave.

Surpris, Kovask se demanda qui avait pu lui flanquer une telle frousse. En quelques heures, l'homme paraissait complètement retourné.

— C'est votre femme qui vous a raisonné ?

— Elle n'est même pas au courant. J'ai fait votre commission auprès de mon frère, nous sommes quittes.

— Vous pouvez garder l'argent.

Gregorio baissa les yeux vers les billets, parut hésiter, puis se décida.

— Non, *señor*. Inutile d'insister. Je vous demande de partir.

— Et de me faire repérer par ton suiveur ? Non, mais, dis donc, quel jeu es-tu en train de jouer ?

— Sortez, dit Gregorio entre ses dents. Sortez avant que je ne me fâche !

Encore un, pensa Kovask, qui misait sur sa force, crevait jouer les terreurs à la brasserie, mais n'avait jamais dû avoir véritablement l'occasion de vérifier ses possibilités.

— Inutile, mon vieux. Je reste ici jusqu'à ce que tu aies entraîné l'autre dans ton sillage. Compris ?

Sans plus rien écouter, Gregorio fonça tête baissée, lança en même temps son énorme poing en avant. Il ne rencontra que le vide, et Kovask jugea l'attaque ridicule. Il n'eut qu'à saisir le poignet sans même trop serrer, lancer sa jambe en avant, et, déséquilibré, Gregorio Sartino alla percuter rudement une solide table de chevet en bois massif. La porte de cette dernière s'ouvrit, et un flot de comics et de magazines illustrés s'en échappa.

Se relevant avec une agilité encore rapide, Gregorio fit face.

— Judo, hein ? Salopard...

— Vous savez, à la fin, entre le judo, le karaté, le close-combat, la boxe française, on ne sait plus très bien si le style garde toute sa

pureté, mais vous voyez que c'est efficace, et...

À nouveau, Gregorio fonçait, mais, au dernier moment, feintait, et, penché en avant, les mains étendues, décochait un coup de pied en visant la gorge du Commander. Ce dernier faillit être touché, mais, dans un réflexe instantané, avait porté ses mains en haut. Il n'eut qu'à tordre le pied qui s'offrait. L'Argentin entendit craquer quelque chose, eut peur pour sa cheville et pivota grotesquement sur l'autre pied, perdant ainsi l'équilibre, et tomba lourdement sur le dos. Le bruit retentit dans toute la maison, et, avant qu'il ait pu relever sa carcasse, la tête effarée de sa femme apparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Mais, que se passe-t-il ? Tu t'es fait mal ?

— J'ai glissé... Cette cochonnerie de descente de lit, dit Gregorio en se mettant debout, les mains sur ses reins.

— Ce n'est rien, *señora*... Justement, votre mari était en train de m'inviter à déjeuner, et je ne voulais pas accepter. Mais puisqu'il insiste si gentiment...

— Nous... Ce n'est pas un repas très... Enfin, vous ne devez pas avoir l'habitude de manger comme nous, répondit-elle, complètement désorientée.

— Je vous assure que ça sent très bon et que j'aurai plaisir à me mettre à table avec vous.

Maté, Gregorio marcha vers la porte, repoussa brusquement sa femme et alla s'asseoir. Kovask suivait, et la jeune fille lui offrit une chaise avec un sourire complice. Il y avait du ragoût de mouton avec des haricots noirs mêlés de maïs. À l'autre bout de la table, le grand-père s'agitait d'un air féroce, et sa femme le calmait avec des mots enfantins. Kovask surprit quelques bribes, comprit qu'elle le rassurait. Le vieillard craignait que sa ration ne soit réduite.

La jeune fille rencontra les yeux de Kovask, sourit et se tapota discrètement le front. Assis en tête de table, Gregorio se versait un verre de bière, le buvait d'un trait. Sa femme le servit copieusement. Kovask crut qu'il allait lui balancer son assiette au visage et se tint sur ses gardes.

Un peu avant la fin, il quitta brusquement son siège et se dirigea vers la porte.

— C'est déjà l'heure, mon vieux ?

Gregorio s'immobilisa longtemps avant de faire demi-tour pour revenir s'asseoir. Kovask achevait son repas, acceptait une banane qu'il pelait tranquillement.

Bientôt, les enfants s'en allèrent, puis la jeune fille, après un dernier sourire à Kovask. La grand-mère entraîna son mari dans une pièce voisine, tandis que la femme de Gregorio commençait sa vaisselle. Lui fumait, le regard fixe, les coudes sur la table.

Lorsqu'il fut l'heure de son départ pour la brasserie, il quitta la

pièce sans un mot. Kovask le vit traverser le jardinet en poussant son vélo. Sa femme ne l'aperçut que lorsqu'il commença de pédaler.

— Mais il est parti sans dire au revoir ?

— Ne vous inquiétez pas, *señora*. Vous devriez insister auprès de lui, ce soir, pour qu'il accepte ma proposition. Elle n'est pas malhonnête et vous permettrait de gagner un peu d'argent.

Elle tourna vers lui son visage triste aux yeux las :

— Je ne suis pas au courant. Gregorio ne me dit que ce qu'il veut.

La Fiat blanche passait devant la petite maison, conduite par le danseur mondain.

— Je vais m'en aller, maintenant, dit Kovask. À propos, votre mari a oublié ça.

Il déposa sur la table l'argent que, dans la bagarre, Gregorio avait oublié sur le parquet et qu'il avait ramassé. La femme regarda les billets avec crainte.

— Je ne sais pas si je dois...

— Si. Votre mari les a bien gagnés, et sans commettre de faute, je peux vous l'assurer.

Dehors, il aperçut la 404 à quelque distance.

— Bien mangé ? lui demanda Marcus, ironique.

— Rien ne va plus. Gregorio se dégonfle. Il a dépisté ses suiveurs et a peur. Il a essayé de me sauter dessus, mais il n'a pas réussi.

— Tu l'as cogné ?

— Non. Je ne voulais pas l'humilier. Tout ça ne me dit rien de bon. J'espère que ce crétin n'ira pas à la police, sinon nous serions obligés de l'annihiler, du moins durant quelque temps.

Ils roulaient un peu au hasard, se dirigeant malgré tout vers Buenos Aires.

— Instructions ? demanda Marcus.

— On pourrait demander au gars qui nous suit dans la Fiat 850 blanche. Il vient tout juste de nous rattraper et se tient à distance respectueuse.

— Repéré. Gregorio ?

— Certainement. Voilà pourquoi il était si mal à l'aise avec moi. Les gars ont dû le contacter plus tôt que je ne l'avais prévu.

— Preuve qu'ils brûlent sérieusement ?

Kovask réfléchissait rapidement. Gregorio avait peur. Les hommes d'Honnegan pouvaient s'être fait passer pour des policiers.

— Que fait-on ?

— On l'amuse. Nous allons traverser Buenos Aires et nous diriger vers l'ouest. Nous finirons bien par trouver une solution pour nous débarrasser de lui sans trop de risques.

— C'est-à-dire ?

— Simplement casser la filature et rentrer en ville.

— Il connaît nos visages. De plus, Gregorio sera toujours prêt à leur donner notre description physique. Ce salaud a dû s'arrêter une fois sorti de chez lui, et l'informer que nous étions dans le coin avec une 404.

En plein centre, ils furent pris dans un embouteillage. Au bout d'un quart d'heure, ils purent se dégager et filer vers l'ouest, dans l'avenue Bartolomé. Derrière eux, la petite voiture ne perdait pas un pouce de terrain.

— Une fois sur l'autoroute, on arrivera bien à le griller. C'est un peu ridicule, qu'il s'obstine ainsi. J'ai l'impression qu'Honnegan s'entoure d'une belle bande d'amateurs. C'est du service secret à la grand-papa, style *Intelligence Service*.

Sur l'autoroute, pourtant, il commença d'accélérer. La Fiat se cramponna, et le jeune lieutenant de vaisseau commença par sourire un peu jaune.

— Moteur dopé... Quant au nôtre, il est certainement à bout de souffle depuis pas mal de temps. Ces voitures de location !...

— Tu quittes l'autoroute à la prochaine bretelle. Nous allons essayer de regagner le centre.

Sans prévenir, Marcus s'engagea à cent quarante dans la route de sortie, et poussa des cris de victoire en voyant que la Fiat continuait tout droit en direction de l'ouest. Il était très fier de ses qualités de pilote.

Un entrelacs de routes leur permit de croire qu'ils s'étaient définitivement débarrassés du danseur mondain.

— Première des choses, on rend cette voiture et on va en louer une autre dans un autre garage. Tu ne crois pas que nous devrions également modifier notre aspect physique ?

Kovask haussa les épaules.

— À quoi bon ? Dans une heure, Honnegan connaîtra nos identités. Il lui suffit de s'adresser au loueur de voitures. Ce qu'il faudra faire, surtout, c'est quitter l'hôtel et aller nous inscrire dans un autre, sous une nouvelle identité.

Tout ça, à cause d'un crétin nommé Gregorio Sartino. Ils avaient eu tort de miser sur ce minable. Dans quelques heures, complètement grillés, il leur faudrait tout reprendre à zéro.

— Et nous ne pouvons même pas compter sur Arturo, râla Marcus Clark.

— Un seul espoir : qu'il se trouve un gardien peu scrupuleux acceptant de marcher avec nous pour de l'argent, dit le Commander. Sinon, il nous faudra prendre la prison d'assaut.

— Pourquoi pas ? Il suffit que nous connaissions la fenêtre de Martin Sartino. En une nuit, on peut arriver jusqu'à lui et le faire

évasion, non ? Cela s'est déjà fait.

— Oui, mais avec des moyens autres que ceux dont nous disposons pour cette mission.

Au loin, un cyclomotoriste roulait en tournant la tête en arrière. Ils se trouvaient dans une rue bordée d'immenses bâtiments, des abattoirs, très certainement.

— Il est rond, ou quoi ?

L'homme faisait de grands zigzags au milieu de la rue, jetait régulièrement sa main sur le côté.

— On dirait qu'il chasse un essaim d'abeilles, constata Marcus, toujours prêt à rire.

— Arrête, nom de Dieu !

Mais, déjà, le garçon avait du mal à conserver la direction de son véhicule.

— On a crevé ! fit-il, catastrophé.

— Le cyclo... Il jetait des clous... Des amateurs, hein, les hommes de l'Anglais ? Le service à grand-papa... Il faut plaquer tout au plus vite, car j'ai l'impression que ça va chauffer pour nous.

Chacun d'eux ouvrit sa portière, mais ils réalisèrent ensemble que c'était trop tard.

CHAPITRE XI

Tandis que le cyclomotoriste filait à bonne allure, la vieille Mercedes 180 venait d'apparaître au bout de la rue et s'immobilisait à une vingtaine de mètres. Deux Argentins, dont celui qui ressemblait à un Nord-Africain, en descendaient, mitrailleuse au poing. Kovask tourna la tête, vit apparaître la petite Fiat blanche, arrêta le geste de Marcus qui sortait son automatique.

— Tu veux nous faire massacrer ?

L'homme qui ressemblait à un Nord-Africain leur fit signe d'approcher.

— Bras en l'air ! cria-t-il.

— Bon sang, il ne passe jamais personne dans cette rue, fit Marcus entre ses dents, en levant ses mains à hauteur de ses épaules. Dis, j'y pense, le danseur mondain a certainement un émetteur dans sa bagnole.

— Tu as trouvé ça tout seul ? grogna Kovask.

— On tente quelque chose ?

— Tu as déjà sous-estimé l'équipe d'Honnegan. Inutile d'aggraver ton cas en risquant de recevoir une rafale dans le corps.

Derrière eux, la Fiat suivait, longeant prudemment le trottoir de gauche pour éviter les nombreux clous tripodes qui parsemaient le sol sous leurs pieds. Eux-mêmes devaient faire attention tandis qu'ils allaient au-devant de leurs adversaires.

— Fouille-les, Bautiste, dit l'homme au faciès d'Arabe.

Avec beaucoup d'expérience, Bautiste les palpa sous toutes les coutures, trouva l'automatique de Marcus et l'empocha. Pendant ce temps, la Fiat s'immobilisait derrière eux, et celui qui paraissait le chef interpella le danseur mondain :

— Tout va bien, Jorge ?

— Parfait. Dès le début, j'ai pu contacter le patron qui a envoyé Pedro avec son cyclo. Il les a pris en charge à San Justo, les suivait sur la rocade parallèle à l'autoroute. Dès qu'il a compris qu'ils revenaient vers le centre, il a coupé avant eux et s'est retrouvé en tête.

Le chef de l'équipe – ils apprirent ensuite qu'il se nommait Gino et était d'origine italienne – les fit monter à l'arrière de la Mercedes. Bautiste s'installa à l'avant, mais tourné vers eux, la mitrailleuse pointée.

— Tu t'occupes de la 404, dit Gino à Jorge. Fais réparer les pneus, et puis tu la rapportes au loueur en disant que les Américains ont été obligés de quitter le pays précipitamment.

Marcus et Serge échangèrent un regard éloquent. Leur sort paraissait avoir été réglé rapidement. La Mercedes démarra, mais n'alla pas très loin, moins d'un kilomètre. Elle s'engouffra dans un entrepôt frigorifique, traversa une cour immense où des employés en blouse blanche tachée de sang allaient et venaient. Bautiste agita sa mitraillette de façon significative. La voiture s'arrêta devant un portail de fer, et Gino descendit pour ouvrir, une nouvelle fois pour refermer. Ils se trouvaient dans une autre cour beaucoup plus petite, entourée de ruines de bâtiments. Un incendie avait dû les détruire depuis plusieurs années, et les installations avaient été reconstruites dans la première partie qu'ils venaient de traverser.

— Descendez ! Attention ! dit Gino. Au moindre geste, nous vous descendons. Marchez vers cette petite porte de bois, là-bas. Au pied du château d'eau.

Ce dernier consistait en une cuve cylindrique, installée tout en haut d'une maçonnerie en briques et béton d'une dizaine de mètres de haut. La seule installation qui n'avait pas brûlé.

— Ouvrez la porte.

Une fenêtre haut placée et munie de barreaux éclairait une pièce unique, très haute de plafond. Les deux Américains durent se ranger contre le mur.

— Va téléphoner au patron pour savoir s'il persiste dans ses intentions.

Était-ce un bluff immense, ou bien la simple réalité ? Kovask réfléchissait. Honnegan n'avait rien à attendre d'eux. Il connaissait l'existence du fameux dossier secret sur le détroit de Magellan. Deux agents américains ne pouvaient que le gêner. Il n'y avait aucune raison pour qu'il les garde en vie, ou même prisonniers.

Gino alluma deux cigarettes l'une après l'autre et les leur jeta.

— Désolé pour vous, les gars, mais ici s'achève certainement votre carrière, si le patron n'a pas changé d'avis. Nous n'avons pas besoin de gêneurs dans cette affaire déjà pas mal compliquée.

— On ne comprend pas, essaya de dire Marcus.

Mais l'autre le regarda avec un tel sourire, qu'il préféra tirer sur sa cigarette sans aller jusqu'au bout de sa phrase.

— Vous êtes ici pour John Muller, Martin Sartino et un certain rapport secret. D'accord ?

— Oui, fit Kovask. Mais nous en savons peut-être plus que vous.

— Pas tellement, dit Gino avec un sourire qui découvrait des dents très blanches. Pour que vous ayez eu besoin de Gregorio Sartino... Remarquez, ce n'était pas une mauvaise idée, que de l'envoyer

raconter à son frère que la serviette en cuir contient un million de pesos.

Kovask porta la main à sa bouche pour en retirer sa cigarette.

— Il vous a tout raconté ?

— Trop heureux de le faire, il tremblait de frousse.

— Vous vous êtes fait passer pour des flics ?

— Exactement. Vous avez commis une erreur, avec ce type. C'est une cloche. Il n'a pas la volonté de fer de son frère.

L'entrée de Bautiste interrompit la conversation. L'homme inclina la tête et vérifia le fonctionnement de sa mitraillette.

— Rien n'est changé, dit Gino, le visage grave. Croyez que ça ne me fait pas un plaisir immense.

— Pensez-vous parvenir à un meilleur résultat, au sujet de Martin Sartino, en utilisant un type comme Francisco Corona ? À la place de votre patron, l'honorable Cyril Honnegan, je me méfieraï de ce jeune ambitieux aux dents longues.

Gino avait durci son expression, mais le canon de sa mitraillette s'était incliné d'un centimètre ou deux, preuve que le coup avait porté.

— Répétez ?

— Vous m'avez bien compris.

— Les deux noms, seulement.

— Francisco Corona et Cyril Honnegan. Ce dernier est votre chef et habite dans le centre, à côté de la rue Florida, un immeuble de luxe.

— Quatrième étage, appartement 22, ajouta Marcus Clark qui n'osait encore trop croire à un sursis.

L'Italien hocha la tête.

— Vous aviez raison. Vous en savez plus que nous ne le pensions. Et que reprochez-vous à Francisco Corona ?

— De ne pas travailler uniquement pour le M.I. 11, mais d'avoir des attaches avec le mouvement justicialiste.

Il disait cela en connaissance de cause, le justicialisme étant le mouvement, groupant plusieurs tendances, des trotskistes et des maurassiens, des catholiques intégristes et des francs-maçons, créé par Éva Peron, femme du général Peron, ancien dictateur de l'Argentine, actuellement en exil dans la péninsule ibérique.

— Vous vous fichez de nous ? grogna Gino.

— Ce garçon, lors de son séjour, a fait deux ou trois voyages en Espagne pour rencontrer l'entourage de Peron. Vous pouvez vérifier rapidement. S'il met la main sur le dossier, l'honorable Honnegan ne le reverra jamais.

— Surveille-les, dit Gino à Bautiste, il faut que je téléphone au patron. Je suis sûr qu'il bluffe au sujet de l'avocat, mais le fait qu'il connaisse son nom et celui du patron change un peu la situation.

— Le patron n'est plus chez lui. Il a dû aller à son bureau, et mieux vaut ne pas l'appeler là-bas.

— Je vais lui demander un rendez-vous. D'ici une heure, je serai certainement fixé.

— Et eux ?

— Tu trouveras des menottes dans la voiture. Tu les attaches à cet anneau, là-bas. Mais je vais te donner un coup de main, ils sont capables de tenter leur chance.

— N'oubliez pas de dire à Honnegan qu'il est marqué, et que notre disparition entraînerait obligatoirement la sienne. Dites-lui que je lui propose une sorte de trêve pour les prochains jours. L'affaire étant loupée pour lui, il n'a qu'à se retirer de la partie.

Bautiste en eut les bras coupés.

— Non, mais, tu l'entends ? Qui c'est, le prisonnier ?

— Laisse. N'oubliez pas, mon vieux, qu'Honnegan détient d'autres cartes. Si vous êtes au courant de bien des choses, vous voyez ce que je veux dire.

— Vous faites allusion aux hauts fonctionnaires compromis avec l'opposition ? fit Kovask en souriant. Ils auront tout le temps de prouver leur innocence. Rien n'a été laissé au hasard, et il y a plus d'une semaine que nous opérons dans ce pays.

Cette accumulation de bluff et de vérités embrouillait un peu l'esprit de Gino, ainsi que le souhaitait Kovask. L'Italien recula, une fois qu'ils furent attachés à un anneau scellé par les menottes, examina le Commander d'un air songeur.

— Tout ça ne va pas faire plaisir à Honnegan, j'en ai peur. Mais si vous m'avez menti, vous le paierez cher...

— Parce que j'aurais inventé les noms de votre patron et de l'avocat ? Sur ce dernier, nous avons d'ailleurs tout un dossier.

Bautiste demanda s'il devait rester sur place, mais Gino préféra l'entraîner dehors. La clé tourna dans la serrure, et les deux agents américains furent seuls.

— Piégés comme des débutants, fit Marcus en soupirant. Je regrette d'avoir mis en doute l'efficacité de cet Anglais. Dis donc, tu penses qu'ils vont croire à cette accumulation de bluff ?

— Je n'en sais rien, mais la gangrène commence ainsi dans un réseau, aussi solide qu'il soit. Corona n'arrivera jamais à se laver entièrement des soupçons qui pèseront sur lui.

— Surtout si, par malheur, il est allé se promener en Espagne, ricana Marcus Clark.

N'empêche, nous avons failli y passer. Drôlement expéditif, l'honorable Cyril !

— Il n'imaginait pas que nous l'avions repéré. Dans quelques instants, ça va être l'affolement, chez eux.

— Tu crois qu'il va venir jusqu'ici ?

Kovask examinait les menottes. Rien à faire de ce côté-là, ni côté anneau. Ils devraient attendre une meilleure occasion. Leur attente dura plus d'une heure et, à deux reprises, Bautiste entrouvrit la porte pour les regarder.

— Toute l'équipe est en somme assez sympathique, dit Marcus en frottant son poignet avec son doigt sous le bracelet d'acier. Dommage qu'ils soient prêts à nous bousiller sans sourciller. Cyril Honnegan s'est entouré de tueurs mondains.

Le visage de Gino leur parut de marbre lorsqu'il entra enfin dans le château d'eau. Bautiste le suivait, la mitraillette à la hanche.

— Quelle preuve pouvez-vous apporter sur la soi-disant trahison de maître Francisco Corona ?

Jubilant intérieurement, Kovask avait la preuve que ses paroles avaient inquiété Honnegan.

— Un rapport de Washington précisant certains détails, notamment, les dates de ses voyages en Espagne, la personnalité politique du justicialiste qu'il rencontre régulièrement ici, à Buenos Aires, répondit sans sourciller le Commander.

— Où est ce rapport ?

Kovask observa un silence prudent. Gino devait s'y attendre, car il poursuivit sans attendre :

— Le patron propose de vous relâcher contre ce rapport et la désignation de votre correspondant local. Ainsi, les chances seront égales des deux côtés et la recherche du cadavre de John Muller pourra être reprise sur d'autres bases.

Les épaules de Kovask se haussèrent.

— Vous savez bien que c'est impossible. La première condition est acceptable, mais non la seconde. Je serais libéré, mais condamné par mes amis. Où est l'avantage, pour moi ?

— Une seule condition satisfaite, et l'un de vous deux sera libéré. L'autre immédiatement abattu.

De toute façon, Honnegan ne tiendrait pas parole. Son souci numéro un allait devenir, bien avant la récupération du dossier Magellan, l'élimination de tous ceux qui l'avaient aussi nettement repéré.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez ? fit Kovask.

— Votre situation ne vous permet guère de discuter. Ou vous acceptez, ou vous mourez.

— Dans ce cas, je ne satisfais à aucune de vos conditions, et Corona pourra continuer à vous trahir en toute quiétude.

Se frottant le menton, Gino paraissait embarrassé. Derrière lui, Bautiste s'ennuyait visiblement, et se curait le nez sans la moindre

discrétion.

— Le *señor* Honnegan pense que vous bluffez au sujet de maître Corona. Jusqu'ici, rien ne laisse supposer qu'il ait pu se lier avec un mouvement que les grands bourgeois détestent. Or, il appartient à une vieille famille conservatrice très riche.

— N'est-il pas étonné que Corona n'ait pas réussi plus tôt avec Martin Sartino ? De quoi s'agissait-il ? De le convaincre d'indiquer où se trouve le corps de John Muller et sa serviette, contre une liberté plus ou moins rapide. Peut-être un non-lieu. Sartino est un être simple qu'un homme de loi peut entortiller à son aise.

Bautiste paraissait approuver en hochant la tête, tandis que Gino lui-même donnait l'impression d'être ébranlé.

— Pourquoi ne pas l'utiliser, alors, puisque ses idées sont si proches des vôtres ? déclara soudain Gino d'un air triomphant.

D'un air méprisant, Kovask lui répondit :

— Un type aussi ambitieux et dépourvu de scrupules ? Non, merci. Il n'en a jamais été question. Peut-être aurions-nous tiré les marrons du feu, au cas peu improbable où il aurait voulu s'emparer du rapport, mais sans lui offrir de contrepartie. Écoutez, il faut qu'Honnegan vienne ici ou que nous le rencontrions. Il ne sait pas où il met les pieds, dans cette histoire. Pour lui, ce sera catastrophique. Et également pour l'Angleterre. Nos deux pays sont étroitement liés. On le sacrifiera, et vous avec, à cette amitié. Nous sommes, mon collègue et moi, une dernière chance. Avec nous, la discussion et la conciliation sont possibles. Lorsque nous aurons disparu et que toute une équipe de la C.I.A. prendra l'affaire en main, ce sera différent.

Il avait joué jusqu'au bout. Tout dépendait de Gino, maintenant.

CHAPITRE XII

Martin Sartino, aidé de Luigi Suchi, avait travaillé une bonne partie de la nuit. Les deux hommes avaient dégagé quatre dalles pour creuser plus facilement sans se gêner. À l'aide du manche à balai, au bout duquel Luigi avait attaché une planchette, ils repoussaient les déblais sous toute la surface de la travée, entre les poutres de bois dur sur lesquelles reposaient les dalles.

Vers deux heures du matin, ils remirent les dalles en place, s'allongèrent sur leur couchette en attendant que la ronde soit passée. Luigi finit par s'endormir de fatigue et ne s'éveilla qu'une heure plus tard. Martin travaillait seul.

— La ronde est passée ?

— Depuis trois quarts d'heure. Laisse-moi faire. C'est moi qui m'évade, et demain, tu dois aller travailler.

— Je peux te donner encore un coup de main.

Le trou avait une bonne proportion. Plus d'un mètre de diamètre au départ, soit la surface de quatre dalles, il formait un entonnoir dont Martin Sartino creusait le fond avec précaution pour éviter tout bruit. À côté de lui, l'Italien ramassait les morceaux de mortier les plus gros et les faisait disparaître à l'aide de sa raclette. De temps en temps, l'ancien chauffeur de taxi arrêtait son travail pour vider la poussière à l'aide de son quart.

— Demain, je te conseille de ne pas travailler, dit Luigi qui était allé boire au lavabo.

— Pourquoi ?

— Tu n'aurais jamais le temps de remettre les quatre dalles en place, et ils pourraient te surprendre. La nuit prochaine, nous n'aurons que deux heures de travail environ pour percer totalement. Autant arrêter tout de suite. Il faut que je jointe les dalles avec du ciment, puis qu'on nettoie le sol et qu'on fasse un brin de toilette.

Pour ne pas salir leurs vêtements, les deux hommes travaillaient en slip. Martin Sartino continua de creuser avec obstination.

— Écoute-moi, supplia Luigi.

— Encore un peu, répondit l'autre.

Soudain, son ciseau à froid claqua contre quelque chose de métallique, et le bruit parut résonner dans toute la vieille prison.

— *Putà !... Vite, couchons-nous !... Pas le temps de remettre les*

dalles en place.

En une seconde, ils se trouvaient sous leur couverture, et, les yeux fermés, haletants, attendaient la catastrophe. Au bout de cinq minutes, voyant que rien ne se produisait, Luigi se laissa glisser à terre.

— Tu as touché du fer... Je suis habitué, tu sais...

Il s'accroupit et enfouit sa main dans les déblais non encore enlevés et jura à voix basse.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Martin.

— Une poutre en fer, très large.

— Pas possible !

Sartino le bouscula et plongea sa main, tâta à son tour.

— Alors, tu la sens ?

— Oui. Tu crois qu'elle est large ?

— Non, mais il doit y en avoir... plusieurs rapprochées. C'est un rail de chemin de fer.

Dans la vague lueur qui venait de l'extérieur, Martin essaya de distinguer le visage du maçon.

— Et puis ?

— Le plafond a dû s'écrouler il y a quelques années, et on l'a consolidé avec des morceaux de rails. J'en ai vu un tas dans la pièce du bas, mais je ne pensais pas...

— Tu ne pensais pas qu'ils puissent être dans le plafond, dit Martin d'une voix rauque qui effraya Luigi. Tu m'as laissé creuser, et maintenant, je ne pourrai jamais passer entre deux rails. C'est bien ça, hein ? Je ne pourrai pas passer ?

— Je le crains, murmura Luigi... Mais attends, je vais creuser à droite pour savoir si l'autre est rapproché.

Il commença à frapper de petits coups avec l'outil.

— Il y a peut-être cinquante centimètres. Ce serait suffisant. Tu passerais.

Mais, au bout d'un quart d'heure, il frappa l'autre rail, sans trop de bruit cependant.

— Je l'ai, dit-il avec difficulté.

— Combien ?

Il hésita avant de l'avouer.

— Tu ne peux pas passer.

Martin se releva, et il crut qu'il allait l'assommer. L'assassin resta immobile, puis se jeta sur sa couchette.

— Je suis désolé, dit Luigi. Je ne pensais pas... Mais ne t'inquiète pas... Nous essaierons par la fenêtre... Dès demain matin, je volerai une lime... Et puis, une corde... Je sais où trouver tout ça.

— Une corde ! ricana Martin. Pourquoi pas une échelle ?

— J'en ai repéré plusieurs tronçons que nous attacherons

ensemble. Et puis, du fil de fer de béton armé... Du bien gros, avec lequel on pourra faire un grappin... Ne désespère pas. Je te sortirai de là, tu verras.

— Il lui sembla que Martin respirait beaucoup moins fort, qu'il se calmait.

— Je vais remettre les dalles en place, les jointoyer et tout nettoyer. Tu devrais te laver... Moi ensuite. Nous dormirons quatre heures et, demain, tout ira bien. Avec une lime, ce sera facile. Même pas deux heures de travail. Il faut du savon pour atténuer le bruit.

Tout en parlant, Luigi travaillait dur, repoussait les dalles à leur place. Il prépara un peu de ciment, fit les joints avec son index, les recouvrit de poussière avant de balayer sous la couchette. Pendant ce temps, Martin avait fait sa toilette. Lorsqu'il se jeta sur sa paille, Luigi estima qu'il l'avait échappé belle et il s'endormit brusquement.

Lorsqu'il s'éveilla, à l'aube, Martin examinait sa fresque d'un air triste.

— Bien dormi, Martin ?

L'autre lui jeta un coup d'œil en coin.

— Non.

— Bon, c'est un coup dur, entendu, dit Luigi en se dressant. Mais il ne faut pas te décourager. Par la fenêtre, tout ira bien. Dès midi, j'amène la lime et le fil de fer du grappin ; ce soir, la corde. Peut-être pas toute, mais une bonne partie. Au lieu de t'évader cette nuit, tu attendras la prochaine, c'est tout.

— Tu as écrit à ta femme ?

— Hier. Elle viendra aujourd'hui, et je lui indiquerai ce qu'elle doit faire. N'aie aucune crainte.

On leur servit le café, puis Luigi s'en alla au travail, et Martin resta seul à ruminer. Étendu sur sa couchette, le visage tourné vers la fenêtre carrée, il calculait les endroits où il lui faudrait limer. Tout d'abord, il avait pensé qu'ils étaient au nombre de quatre, mais, après une longue réflexion, il se rendit compte qu'il lui faudrait scier les barreaux en huit endroits. Il s'agissait de barreaux carrés très épais. Impossible d'agir seul. Luigi devrait monter la garde auprès de la porte pour surveiller le couloir. Lui, monté sur l'escabeau posé sur la couchette, atteindrait tout juste la bonne hauteur pour travailler.

La matinée lui parut désespérément longue et il ne trouva aucun goût pour embellir sa fresque. Il se plantait devant, indécis, ne sachant quel détail nouveau y apporter, et puis son regard remontait vers la fenêtre. Peut-être qu'en sciant en quatre endroits vers le haut..., il suffirait de se pendre par les mains pour tordre les barreaux vers le bas. Oui, mais si, ce soir-là, il ne pouvait s'évader ? N'importe quoi suffirait à le retarder d'une nuit. Le lendemain, les gardiens découvriraient les barreaux tordus. Tandis qu'en réservant jusqu'au

bout le huitième et dernier coup de lime, il ménageait l'avenir. Avec du pain noirci, on devait pouvoir maquiller les traces d'outil.

Il ne put même pas s'intéresser aux revues agricoles et les feuilleta sans les voir. Les barreaux constituaient l'obstacle le plus sérieux, mais il lui faudrait ensuite descendre dans la cour, décrocher la corde et utiliser le grappin sur le mur d'enceinte. Il tinterait sur le ciment, alerterait peut-être les gardiens.

Plus que jamais, il regrettait l'ancienne solution, et jetait des regards nostalgiques aux quatre dalles sous lesquelles s'ouvrait le trou sans issue.

Midi ramena Luigi qui, dès son entrée dans la cellule, cligna de l'œil et se dirigea vers le lavabo.

— Je n'ai jamais autant turbiné de ma vie, dit-il avec indignation. Aucun syndicat n'admettrait ça. Et s'il y a encore du mouton, je refuse d'aller au boulot.

Mais il n'arrêtait pas de cligner de l'œil, et, lorsqu'ils eurent reçu leur repas, des saucisses et des pois chiches, il s'installa sur sa couchette et sortit de sa poche une belle lime.

— Qu'est-ce que j'avais dit ?

— On ne s'en apercevra pas ?

— Peut-être plus que pour le ciseau à froid. Mais ce n'est pas tout.

Il souleva son bourgeron, et Martin Sartino découvrit avec joie une corde épaisse qui ceinturait sa taille sur plusieurs rangs.

— Pas loin de dix mètres. C'est plus que largement suffisant. J'ai les mesures dans l'œil.

— Le mur ?

— Il te les faudra bien, de ce côté-ci de la prison. Mais pour l'extérieur, c'est moins haut. La terre est remontée, au cours des siècles, le long de la maçonnerie.

— Le grappin ?

— Ce soir. Je ne pouvais pas m'encombrer davantage.

Martin n'en mangeait pas, regardait la fenêtre avec d'autres yeux.

— Tu me promets de ne pas faire l'idiot, cet après-midi ?

— Entendu.

— Autre chose : si jamais on t'interroge ? La lime, la corde, le grappin ?

Martin réfléchit, tout en portant une cuillerée de pois chiches à sa bouche.

— Combien, de la fenêtre au sol ?

— Quatre mètres environ. Cinq maximum.

— J'ai pu sauter sans corde. Pour le mur, elle m'attendait, placée là par des amis, comme la lime envoyée dans le paquet de journaux ou le colis de mon frère.

— Mais s'ils les trouvent ici, avant ton évasion ? Nous sommes à la merci d'une fouille. Ça arrive.

— J'ai tout trouvé aux douches.

Luigi fit la grimace.

— Pas brillant. J'espère que tu arriveras à t'en sortir. Parce que je risque gros, moi. Peut-être un an. Alors, tu penses...

À nouveau, l'après-midi se traîna. Martin avait pensé que Gregorio lui rendrait visite, mais personne ne le demanda au parloir. Il dormit un peu, prenant des forces pour la nuit. Lorsqu'il songea à la visite quotidienne, il s'affola un peu, dut déjoïntoyer une dalle pour cacher la corde et la lime. Mais, ce soir-là, il n'y eut pas de visite.

Après l'extinction des lumières, tandis que Luigi collait son oreille à la porte, il se mit au travail.

— Tu places ta lime et tu entoures le tout, les barreaux compris, de la couverture, lui avait expliqué l'Italien. Ainsi, on n'entendra rien. Et, de temps en temps, tu graisses avec du savon.

Une fois que l'outil avait mordu, le travail allait tout seul. Mais c'était long, et, lorsque le premier barreau céda, Luigi sommeillait, debout contre la porte.

— Hé ! souffla Martin, ça y est !

Il sursauta.

— À l'autre. Tu fais gaffe ?

— Bien sûr. Mais ne compte pas tout faire cette nuit. On ne peut se priver de sommeil indéfiniment. Toi, dans la journée, tu peux récupérer, mais moi, je suis mort de fatigue.

Martin continua, même lorsque l'Italien, complètement épuisé, se coucha. Une obstination farouche alimentait ses forces, et, lorsqu'il redescendit de son perchoir, l'aube éclairait la cellule. Il maquilla son travail, se coucha et s'endormit.

Secoué par Luigi il s'éveilla difficilement.

— Tu as travaillé jusqu'à quelle heure ?

— Je ne sais pas. Il faisait jour.

Le regard de Luigi tomba sur ses mains.

— Surtout, ne les montre pas. Avec ces ampoules..., ils se douteraient tout de suite de quelque chose.

En buvant le café, il lui demanda combien de barreaux avaient été limés.

— Cinq.

— Extraordinaire. Mais tu ne peux pas envisager de filer cette nuit ?

— Non. La prochaine.

Luigi leva la tête vers la fenêtre. On ne distinguait rien.

— La limaille ?

— Dans la cuvette.

— Tu n'en as pas laissé tomber à l'extérieur ? Les murs sont blancs, et ça ferait une traînée. Si j'ai l'occasion de sortir, je jetterai un coup d'œil. Parfois, je vais chercher de l'eau en passant sous la fenêtre. Tu n'as besoin de rien ?

Martin secoua la tête. Il dormit une bonne partie de la matinée, bien que ce soit interdit par le règlement, mais certains gardiens se montraient coulants, d'autres non.

On vint le chercher pour la promenade quotidienne qu'il effectua en compagnie de trois autres prisonniers, dans une cour minuscule entourée de bâtiments rébarbatifs. Il ne parlait jamais aux autres, faisait les cent pas en les comptant. Au début, il avait hâte de retourner en cellule à cause de sa fresque, mais, ce jour-là, il apprécia l'air tiède et le ciel bleu.

À midi, Luigi lui parut nerveux.

— Quelque chose ne va pas ? Il n'y a pas de traces de limaille sur le mur ?

— Non... Rien de grave.

Martin mangeait avec appétit, tout en adressant de petits coups d'œil satisfaits aux barreaux de fer. Luigi suivait ses yeux et restait sombre.

— Ta femme va venir ce soir ?

— Certainement.

— Tu te souviens de tout ?

— Parfaitement.

Martin mâcha quelques bouchées avant de demander :

— Il me faut ton adresse.

— Pourquoi faire ?

— On ne sait jamais. Donnant, donnant.

— Bon. Écoute bien.

Martin Sartino nota la rue et le numéro. L'Italien habitait San Justo, et il connaissait bien le coin.

— J'y suis souvent allé porter des immigrants avec leurs bagages. Ils s'empilaient dans mon taxi pour payer moins cher. Tu habites une maison privée ?

— Que j'ai construite moi-même, mais elle n'est pas terminée. Je suis en train d'ajouter une pièce de plus pour la mama, et aussi un garage.

— Lorsque je serai dans un autre pays, le Paraguay, peut-être, je t'enverrai une carte postale. Tu sauras que je suis arrivé sain et sauf là-bas.

— J'y compte, blagua Luigi.

Mais son regard n'exprimait aucun amusement.

— Tu attends de la visite, toi ? Ton frère ?

— Il avait promis de revenir, mais je l'attends encore.

— Tu ne lui as rien dit ?... Rien qui lui permette d'aller au hangar ?

Le chauffeur de taxi le regarda comme s'il avait dit une incongruité.

— Tu es fou ?

— Non. Il serait dommage d'avoir fait tout ce que nous avons fait pour rien. C'est tout ce que je voulais dire.

CHAPITRE XIII

Tout d'abord, il ne s'était rien passé. Gino avait brusquement quitté le château d'eau, suivi de Bautiste. Mais aucun bruit de voiture n'avait succédé à cette sortie soudaine.

Marcus Clark soupira :

— Il va encore téléphoner, et je doute que Cyril Honnegan se laisse convaincre facilement.

Kovask haussa les épaules.

— C'est notre dernière chance. Si Gino décide de nous amener là-bas, je tente le tout pour le tout. Ils vont certainement nous laisser les menottes, mais nous ramener les mains derrière le dos. Bautiste sera obligé de s'approcher de nous tandis que Gino surveillera l'opération. Il faut s'arranger pour que Bautiste nous couvre ou pour que Gino s'approche plus qu'il ne le voudrait.

— Bien, dit Marcus. Mais ils ont des mitraillettes, et ces machins-là partent facilement.

À ce moment-là, la porte s'ouvrit et Bautiste entra, se posta sur la droite, jambes écartées et mitraillette dirigée vers eux. Gino referma. Son visage s'était creusé davantage, comme si une nouvelle difficulté venait de surgir.

— Nous allons vous amener devant le patron. Il veut discuter avec vous. Tout semble s'arranger au mieux pour vous. Mais Bautiste va vous attacher les mains derrière le dos avec les menottes.

— La confiance règne, ironisa Marcus.

Bautiste s'approcha, et Gino, auquel il avait confié sa mitraillette, fit quelques pas vers eux. Malgré tout, il se tenait à quatre mètres, et le plan de Kovask s'en trouvait contrarié. Marcus réalisa immédiatement.

— Dites, les gars, c'est bien joli, mais moi, je n'ai rien bu ni mangé depuis ce matin. Encore, pour le repas, ça peut aller, mais pour la boisson, j'ai une drôle de soif. Et depuis que nous sommes là, j'entends de l'eau couler quelque part.

— Le trop-plein, expliqua Gino en tendant la main gauche. Il s'écoule là, derrière.

— Trop-plein ou pas, c'est un véritable supplice. Vous pourriez pas me laisser boire un coup ? À l'intérieur d'un château d'eau, ce doit être facile, non ?

— Il y a un robinet par là, dit Bautiste en désignant une zone d'ombre. Il y a peut-être un verre à proximité. Il me semble qu'on en a laissé.

Mais, prudent, il s'était reculé et attendait. Il se retourna pour voir où en était son chef, et les deux Américains glissèrent vers lui de quelques centimètres, détendant leurs bras retenus par les menottes. Il y eut un bruit d'eau, puis la masse d'ombre rejeta Gino qui portait un verre plein.

— Formidable ! dit Marcus. J'en ai l'eau à la bouche, si j'ose dire.

En même temps, il s'avança dans un mouvement tout à fait naturel, et Kovask suivit. Gino passa le verre à Bautiste et resta immobile deux secondes, le temps que son homme l'approche des lèvres de Marcus Clark. Marcus but d'un trait, fit claquer sa langue. Bautiste se retourna pour rendre le verre, et Gino commit la faute de se rapprocher un peu trop des deux prisonniers. Le pied de Kovask partit à une vitesse fulgurante, tandis qu'il se projetait en avant pour gagner quelques centimètres. La pointe du soulier atteignit Gino à la gorge, fit craquer le larynx du malheureux. Ses yeux s'exorbitèrent, et il tomba raide. Pendant des semaines, Kovask avait fait des démonstrations de ce coup terrible à des marines du camp Lejeune. Sa rapidité et sa force de frappe sidéraient tous les instructeurs. En même temps, Marcus Clark avait happé de sa main libre le poignet de Bautiste. Le verre s'était échappé de ses doigts pour aller se briser sur le ciment du sol. Une torsion, et l'homme se trouvait plaqué le bras tordu, contre Marcus.

Kovask vint rapidement à son secours, car l'homme, habitué du Catch, entreprenait une vrille pour se dégager. Il lui fit un étranglement à la gorge.

— Fouille-le pour les clés.

Mais c'est en Vain que Marcus lui fit les poches.

— Rien à faire, elles doivent se trouver dans celles de Gino.

— Manchette !

Marcus frappa sèchement à la base de l'oreille, et Bautiste s'écroula pour le compte.

— Nous voilà frais. Gino est hors d'atteinte.

— La ceinture de Bautiste.

— Inutile, il porte des bretelles.

— N'importe quoi. Ses lacets.

Marcus les défit en vitesse, les lui passa. De beaux lacets d'Argentin coquet. Plus d'un mètres à eux deux. Il les attacha ensemble, fit un nœud coulant et le lança en direction du pied de Gino.

— Trop court.

Écoute !

Un bruit lointain ronronnait. Ils tendirent l'oreille, surprirent un autre bruit.

— Un type arrive avec une voiture. Seul, et il est en train de refermer le portail de communication avec la grande cour.

— Cette fois, ça va mal aller, annonça calmement Marcus.

Kovask défit sa ceinture, l'utilisa comme nœud coulant au bout de ses lacets et visa la mitrailleuse. Il réussit à la troisième tentative, alors que la voiture s'approchait du château d'eau.

— Je reconnais le moteur dopé de la Fiat 850. C'est le dénommé Jorge qui rapplique.

Kovask tirait la mitrailleuse vers eux.

— Prends-la. Tu le descends dès qu'il ouvre la porte. Mais attention. Attends qu'il soit entré. Ébloui par la lumière extérieure, il ne distinguera pas grand-chose, tout d'abord.

— On va essayer.

Pendant qu'il vérifiait l'armement de la Thomson, Kovask visa à nouveau le pied de Gino et réussit à l'accrocher. Il vérifia la solidité des lacets, commença de tirer avec prudence. Gino n'était pas très lourd, mais soixante kilos au bout d'un lien aussi mince représentaient, un poids considérable.

— Il vient de couper le moteur. Il arrive.

— Gino aussi, mais ce sera juste.

Sans se préoccuper de l'homme dont ils entendaient les pas se rapprocher, Kovask amenait doucement le cadavre de l'Italien. Lorsqu'il eut enfin entre ses mains le bout de sa ceinture, il soupira de soulagement et tira plus fort.

La porte s'ouvrit largement, et la silhouette du danseur mondain s'encadra dans le rectangle de lumière.

— Gino ?

Une courte rafale. Marcus savait contrôler le tir de ces engins du diable, et Jorge piqua du nez.

— Maintenant, il faut se hâter, dit Kovask, car on a dû entendre le crépitement à bonne distance.

Mais les poches de Gino ne contenaient aucune clé. Il les retourna l'une après l'autre, étalant leur contenu et jurant avec rage. Marcus, à genoux à côté de lui, vérifiait chaque objet.

— Le canif, là... Je crois qu'avec la lame, nous y arriverons, dit-il... J'ai appris ça au dernier stage... Il y a bien trois ans, malgré tout.

— Les clés sont certainement dans la Mercedes, dit Kovask en surveillant ses efforts du coin de l'œil.

— Rien à faire... La lame est trop large... Il faudrait une épingle à cheveux ou un fil de fer. Rien de tel dans ses poches ?

— Rien.

Kovask ouvrait les portefeuilles ; empochait les papiers d'identité. Arturo Blancas se débrouillerait avec ça pour identifier tous les

membres du réseau. D'ailleurs, Kovask avait une autre hypothèse sur le comportement d'Honnegan et espérait bien la vérifier rapidement.

— Rien.

— Ne reste plus qu'à dégager l'anneau avec la lame du canif. Un scellement dans de la brique, ça peut venir vite.

— À condition que ceux qui ont pu entendre les coups de feu ne donnent pas l'alerte.

Ils durent reculer pour examiner l'anneau. Marcus fit la grimace et l'attaqua.

— En principe, il n'était pas fait pour retenir un homme prisonnier, mais un chien de garde, très certainement. Tu ne trouves pas que ça sent comme dans un chenil ?

— Possible.

Mitraillette en main, Kovask, accroupi, surveillait la petite cour et le portail. Si jamais quelqu'un avait alerté la police, ils risquaient de passer un sale quart d'heure.

— Le salaud n'a pas ménagé le ciment. Du vrai béton. La lame du canif va y rester, oui.

Au bout de cinq minutes, Kovask commença de se rassurer. Tout paraissait calme. Il consulta sa montre : près de cinq heures du soir. Depuis plus de trois heures, ils étaient les prisonniers des hommes d'Honnegan. Se retournant, il jaugea le travail exécuté par Marcus. Le jeune lieutenant avait dégagé l'axe de l'anneau.

— Tu crois qu'il est long ?

— Une dizaine de centimètres, mais ça vient. Le malheur, c'est qu'il y a au moins deux pattes de scellement au bout.

Cela dura encore un quart d'heure et enfin l'anneau fut dégagé. Frères siamois liés par les mains droites, ils sortirent. Au passage, Kovask fouilla le corps de Jorge, préleva ses papiers et un automatique, Marcus retrouva le sien dans la boîte à gants de la Mercedes, en même temps que les clés des menottes.

— Si on prenait la Fiat ? Elle est plus nerveuse. On l'abandonnera en ville.

— Je vais ouvrir le portail, examiner les lieux.

À ce moment-là, une sirène hulula à quelques mètres, et ils se regardèrent avec inquiétude.

— Non, la fin du travail, plutôt, décida Kovask. Filons avant d'être coincés dans le flot des ouvriers.

Ils traversèrent la cour en trombe et filèrent en direction du centre.

— J'ai la dent, dit Marcus.

— Chez Arturo, pas avant. Il faut qu'on profite des circonstances. Il va lancer ses hommes sur la piste d'Honnegan.

— C'est la mise à mort ?

— Ce petit cachottier a certainement des secrets à nous révéler.

Par chance, Blancas était chez lui. Kovask le mit rapidement au courant de la situation, et l'Argentin réagit avec une rapidité inattendue. Il téléphona à un certain Fazillo, lui donna les coordonnées d'Honnegan.

— J'ai faim, dit alors Marcus.

— Venez avec moi à la cuisine.

Tout en confectionnant d'énormes sandwiches, il écouta en détail le récit des derniers événements.

— Alors, Gregorio Sartino, c'est cuit ?

— Totalement.

Kovask mordit dans un sandwich à la viande froide, tandis que Blancas débouchait une bouteille de bordeaux. Il paraissait ravi de ce pique-nique improvisé, qui mettait de la fantaisie dans son existence réglée une fois pour toutes.

— L'avocat ?

— Si on pouvait le faire travailler pour nous..., au besoin par la contrainte. En le menaçant de faire des révélations à la presse. Une fois Honnegan intercepté, nous aurons affaire à un type assez déconcerté. Pourquoi ne pas en profiter ?

La bouche pleine, Arturo Blancas réfléchissait. L'idée paraissait le séduire.

— Pourquoi pas, après tout ?

— Ce Fazillo que vous avez appelé, il est efficace ?

— Terriblement. C'est ma meilleure équipe. Ils n'ont jamais rien loupé.

Il avala un verre de bordeaux.

— Comment trouvez-vous le vin ?

— Épatant ! clama Marcus Clark en attaquant gaillardement un pain long où Arturo avait enfoncé une saucisse pimentée.

Arturo voulut ensuite ouvrir absolument une bouteille de Champagne et leur offrit des cigares.

— Vous avez l'air d'avoir votre petite idée sur Honnegan, dit-il soudain à Kovask, alors avec des coupes en main.

— Oui. Un représentant du M.I. 11 ne nous aurait pas immédiatement condamnés à mort. Il y a eu des litiges beaucoup plus graves encore entre nos deux pays, les U.S.A. et la Grande-Bretagne, et les agents spéciaux s'en sont tirés avec la vie sauve. Parfois, il arrive un accident, mais jamais de sang-froid.

Arturo, assez euphorique, semblait approuver de la tête.

— Il y a une idée à creuser, reconnut-il. Cela me rappelle certains bruits qui avaient couru à une époque, mais que je n'ai pas jugé bon de vérifier alors.

— Honnegan serait un agent double, que je n'en serais pas étonné. Il est même possible que son travail d'agent anglais serve de couverture à une activité plus importante. Vous souvenez-vous exactement de ce dont ces bruits parlaient ?

— Un complot castriste a été découvert voici quatre ans. Le nom d'Honnegan avait été évoqué une fois ou deux, mais comme, par la suite, il n'en a plus jamais été question... Honnegan est un type très habile, machiavélique. Il fut un temps où ses affaires d'exportation ne marchaient pas très bien. Puis, comme par hasard, ses difficultés ont disparu les unes après les autres.

— Intéressant, ajouta Kovask. Pourriez-vous obtenir un complément d'informations à ce sujet ?

— Depuis votre visite à son appartement, j'ai toute une équipe sur la piste, et d'ici vingt-quatre heures j'aurai un rapport complet sur toutes les activités d'Honnegan.

Le téléphone sonna. Blancas décrocha, changea de couleur.

— Fazillo m'informe qu'Honnegan a disparu depuis près d'une heure. Il a quitté son bureau bien avant que vous arriviez chez moi. De façon précipitée, a déclaré un de ses employés.

CHAPITRE XIV

Le soir, lorsque Luigi Suchi revint du travail, Martin Sartino comprit que quelque chose n'allait pas. Le maçon alla au lavabo, se lava les mains en silence, s'examina dans le minuscule miroir accroché dans un coin.

— Tu as vu ta femme ? Elle est d'accord ?

— Non. Elle n'est pas venue.

Le visage de Martin se glaça, devint si inquiétant, que Luigi se tint prêt à appeler au secours, tout en se demandant s'il arriverait à crier, avec cette angoisse qui lui serrait la gorge.

— Pas venue ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en sais rien. Absolument rien. Il y a quelque chose qui a dû l'empêcher... Tu sais, le moindre retard, et le greffe ne la laisse plus entrer, puisque les visites sont limitées de une à trois. Je pense que demain elle pourra venir, sinon, j'écirai de nouveau. Imagine qu'un gosse soit tombé malade. Ce sont des choses qui arrivent.

Mais il sentait bien que rien ne pourrait convaincre Martin et que ce dernier s'emplissait de méfiance. Il s'efforça de sourire.

— Il ne faut pas t'inquiéter. Rien n'est perdu. Même si elle ne vient que demain, elle aura tout l'après-midi pour se procurer des vêtements et quelques provisions... Dis donc, il vaudrait mieux qu'on prenne tes mesures. Tour de taille et de poitrine... Tu ne vois pas, qu'elle apporte des vêtements trop étroits ?

— Et si elle ne vient pas demain ?

— Si. Elle sait bien que je l'attends. Tu verras que tout se passera bien.

— Je l'espère pour toi. Si jamais tu essaies de me rouler, tu t'en repentiras.

Ce qui provoqua l'indignation du maçon.

— Que vas-tu imaginer là ? C'est ainsi que tu me remercies pour tous les risques que je prends pour toi ? Tu m'as promis cent mille pesos. Mais je ne suis pas sûr de les toucher. Après tout, je n'ai pas de raison de te faire confiance. Je risque de rester un an en prison pour t'avoir aidé à t'évader. Mais ça, tu t'en fous.

— Bon, ça va. Je retire ce que j'ai dit, mais je souhaite que ta femme te rende visite demain.

— Elle viendra.

Après l'extinction des lumières, Martin Martino se mit au travail, et, avant minuit, il avait scié deux autres barreaux. Il redescendit de son perchoir, et Luigi ouvrit un œil.

— Fini ?

— Il n'en reste qu'un. Demain soir, ce sera vite fait. Je pourrai filer avant minuit.

Luigi redressa sa tête, s'accouda.

— J'ai réfléchi. Il faudra que tu me ligotes après m'avoir assommé. Je m'en tirerai mieux. De même pour la corde, j'ai réfléchi. Il faudra faire disparaître ta couverture et la mienne, comme si c'était avec elles que tu avais fabriqué une corde. Ainsi, ils ne pourront pas me reprocher grand-chose, tu comprends ? De plus, comment accuser un type qui n'a plus que deux semaines à passer en tôle ?

— Deux semaines ?

— Oui, je vais obtenir une remise de peine pour bonne conduite. J'en ai fichu un coup dans mon boulot, et le rapport du surveillant est excellent. Peut-être que je m'en tirerai avec le sursis.

Le lendemain matin, Martin, resté seul, passa de longs moments à regarder sa fresque. Il regrettait de ne pouvoir la photographier, ou au moins de la relever sur une feuille. Plus tard, il essaierait de la reproduire de mémoire.

La porte de sa cellule s'ouvrit, et le gardien de jour apparut.

— Votre avocat vous attend au parloir.

Martin ne s'y attendait pas, et il haussa les épaules.

— Je n'ai pas envie de le Voir. C'est un imbécile.

— Allons, allons, Martino, ne faites pas votre mauvaise tête ! Personne ne refuse de voir son avocat. Vous seriez le premier. Il vous filera des cigarettes.

L'ancien chauffeur de taxi se leva, pour ne pas attirer l'attention sur lui. Un refus obstiné aurait pu avoir des conséquences fâcheuses pour ses projets.

— Bien sûr, ce n'est pas un crack, mais, des fois, ces jeunes-là arrivent à se débrouiller. Tout ça dépend de leurs appuis politiques et des relations de leur famille... La justice, vous savez...

Dans la petite pièce réservée à ce genre d'entrevue, Francisco Corona tournait en rond. Très nerveux, il sursauta lorsque la porte s'ouvrit dans son dos.

Les deux mains en avant, il se précipita vers son client.

— Ah ! mon cher ami !... Tenez, asseyez-vous... Cigarette ?

— Merci.

Martin tira sur l'américaine qu'il venait de prendre dans l'étui en or de l'avocat.

— Écoutez-moi, mon cher ami... J'ai des propositions nouvelles à

vous faire. Vous vous souvenez de notre dernière entrevue ?

— Parfaitement... Le gouvernement s'intéresse à moi et veut m'envoyer dans un asile de fous.

Les lèvres de Corona se pincèrent une brève seconde, et il dut faire un effort, lui qui, depuis des années, avait oublié de rire, pour s'esclaffer.

— Très drôle, ainsi résumé !... Mais j'ai mieux, beaucoup mieux, et, cette fois, vous ne pouvez pas refuser. Écoutez-moi bien...

Il rapprocha la chaise, et Martin Sartino renifla une odeur qu'il connaissait bien, pour l'avoir respirée au contact de ses victimes lorsqu'elles comprenaient qu'il allait les tuer. Francisco Corona empestait la peur, malgré son after-shave parfumé à la lavande, ses vêtements impeccables et son bain quotidien. Il transpirait, du front surtout, dont le beau modelé d'homme intelligent se couvrait de fines gouttelettes.

— Mon cher ami, chuchota-t-il, on vous offre cent mille pesos, plus la liberté, si vous acceptez d'indiquer où se trouve le corps de John Muller... Et puis, non... Ce n'est pas tout à fait ça. Cent mille pesos et la liberté si vous nous rapportez la serviette en cuir de cet officier de marine.

— Nous ?

— Enfin, à un envoyé du gouvernement.

— La liberté ?

Corona se pencha vers lui, profondément dégoûté par cette face lourde aux yeux vides.

— Évidemment, on ne peut pas vous libérer officiellement, après ce que vous avez fait. On parle de vous dans les journaux et les magazines, et l'opinion publique ne comprendrait plus. Nous vous proposons de vous faire évader.

La façon dont Martin Sartino le regarda l'inquiéta, et il jeta un coup d'œil rapide à la porte.

— Vous me feriez évader, vous ? Elle est bien bonne ! Je n'ai jamais entendu parler d'un avocat qui aide ses clients à filer.

— La raison d'État, balbutia Corona, sans trop espérer que cette brute comprendrait.

D'ailleurs, il n'y avait rien à comprendre. Francisco Corona avait peur, très peur. Dans la nuit, un coup de fil d'Honnegan avait bouleversé sa vie, toutes ses idées reçues et, en quelque sorte, son innocence politique. Le ton de son ami anglais était radicalement changé, et l'honorable Cyril menaçait en termes difficilement acceptables.

— Si vous ne réussissez pas dans les vingt-quatre heures, c'en est fini, non seulement de votre avenir politique, professionnel et mondain, mais encore de votre avenir tout court. Je n'ai pas besoin de

corps morts dans mon équipe.

En vain, Corona avait essayé de placer un mot, de protester.

— Une équipe de tueurs est prête, avait poursuivi le terrible Honnegan, à votre disposition, si vous décidez de faire quelque chose pour rendre sa liberté à Martin Sartino, prête à vous liquider si vous ne réussissez pas. Inutile de chercher la protection de la police. Dans ce cas, je dévoilerais au grand jour vos activités occultes, ce qui ne m'empêcherait pas de vous condamner également à mort. Vous n'échapperiez pas à mes équipes, et vous le savez bien. Notre travail n'est pas de la rigolade.

— Mais, écoutez-moi... Pourquoi cette virulence ?

— Je suis traqué... Par les Américains. J'ai besoin de ce rapport Magellan pour abattre mes ennemis. Vous comprenez ça, j'espère. Proposez à Sartino de le faire évader, et promettez-lui cent mille pesos que vous fournirez de votre poche, pour l'instant.

— Je ne peux te faire évader, c'est contraire à tous les principes... Si jamais je suis arrêté, les juges seront très durs contre moi, vous pouvez le croire.

— Préférez-vous mourir ? Soyez donc réaliste, mon vieux. D'ailleurs, je n'ai pas de temps à perdre en ce moment. L'équipe sera à votre disposition dès demain. Voyez Sartino. Nous avons besoin de sa complicité.

— Mais comment le convaincre ?

— Et vous vous dites avocat ! ironisa Honnegan... Un bel imbécile, oui, que j'ai eu le tort de trop ménager.

Corona n'avait pu s'empêcher de riposter :

— Trop ménager de façon équivoque. Vous êtes furieux parce que je n'ai jamais voulu comprendre vos avances.

— Tais-toi, petit imbécile, et ne mélange pas tout ! Tu es prévenu. Demain, tu files à la prison, le plus tôt possible. Puis, tu rentres à ton bureau pour attendre mon coup de fil. Et tâche d'avoir une réponse précise. Il faut que tout soit terminé le plus rapidement possible.

Lorsqu'il repensait à cette conversation téléphonique, Corona était à la fois hérissé et terriblement angoissé. En ce moment, dans cette petite pièce lugubre de la prison de Moron, il avait à la fois envie de secouer cette brute de Sartino et de se jeter à ses pieds poulie supplier d'accepter.

— Cent mille pesos... On vous fait évader... Demain, en allant chez le juge d'instruction.

— Je dois pas y aller.

— Si. Vous affirmerez que vous avez des déclarations nouvelles et très importantes à faire. En cours de route, on vous fera évader. Tout est prêt, il suffit de votre accord.

— Et après ?

— On vous donne des vêtements civils, une nouvelle identité. On pourra même modifier légèrement votre apparence physique. Une moustache, par exemple, une teinture de vos cheveux. Vous irez récupérer la serviette, et ensuite, on vous fait passer en Uruguay.

— Faut que je réfléchisse.

Corona commença de se tordre les mains, surprit le regard ironique de l'homme et se leva brusquement pour faire quelques pas dans la pièce.

— Il me faut votre réponse maintenant.

— Demain matin.

L'ancien chauffeur de taxi ne répondait pas au hasard pour gagner du temps. Il avait son idée et trouvait que sa situation se présentait sous un jour meilleur.

— Écoutez, dit Corona, il y a urgence. Si vous refusez, plus rien ne sera possible ensuite.

Le gouvernement va sauter, sinon ?

Après cette réflexion, Corona examina son client avec un autre œil. L'homme était moins abruti qu'il ne l'avait cru, et montrait qu'il n'était pas dupe de son histoire.

— Dans quarante-huit heures, il sera trop tard, et vous en subirez les conséquences, dit-il sèchement.

— Vous aussi, certainement.

L'avocat sursauta, voulut parler, mais Martin continuait, sans se soucier de lui :

— Demain matin seulement. Revenez. Je dirai que je veux faire des révélations, et, dans l'après-midi...

Tout en se demandant si Honnegan accepterait ce délai, Corona comprit qu'il ne pourrait obtenir mieux de l'homme.

— Très bien. À demain matin, mais j'espère que nous n'aurons à le regretter ni l'un ni l'autre.

Quelques minutes plus tard, Martin Sartino se retrouvait, joyeux, dans sa cellule. Tout allait pour le mieux du monde. Il y avait une grosse combine politique dans tout ça, mais il s'en moquait. Rien n'était changé à son programme. Il s'évaderait par ses propres moyens, récupérerait la serviette. Elle devait contenir, outre l'argent, des papiers importants. Une fois en possession de ces documents, il demanderait à Corona de l'aider à passer la frontière. Deux garanties valaient mieux qu'une, mais, pour rien au monde il n'aurait accepté que ce type-là l'aide à s'enfuir. Pas si bête. Il aurait échappé à la prison pour en connaître une autre, peut-être plus inquiétante, où on lui aurait fait avouer, par la force, au besoin, la cachette du cadavre.

Luigi le retrouva ainsi en pleine jubilation, et s'en étonna quelque peu.

— Tout va bien ?

— Parfait. C'est pour cette nuit.

Ils achevaient leur repas, lorsqu'on vint chercher Luigi. Sa femme, arrivée tout au début de l'heure des visites, l'attendait déjà au parloir.

— À ce soir, dit-il, avec un clin d'œil à Martin.

Ce dernier passa un après-midi excellent. Au cours de la promenade, il ressentit pour la première fois depuis longtemps de la pitié pour ses compagnons qui resteraient enfermés, alors que lui, riche et libre, s'en irait vivre à la campagne.

La nuit promettait d'être belle. Pas de lune, un temps doux et sec.

— Tout sera en place ce soir, dit Luigi, lorsqu'il revint, avant la soupe du soir. Ma femme a très bien compris. Elle achètera des vêtements légers, en tergal, pour les faire passer par la chatière.

Malgré tout, il était nerveux, et Martin Sartino s'en rendit compte.

— Ne te fais pas de souci, tout ira bien... Je n'oublierai pas les cent mille pesos.

Il était bien décidé à les remettre à la femme de Luigi. Le petit Italien s'était bien défendu, et, sans lui, il aurait dû accepter la proposition douteuse de maître Francisco Corona.

En riant à l'avance, il pensait à la tête que ferait l'avocat lorsqu'il apprendrait son évasion.

CHAPITRE XV

Le lendemain matin, Arturo Blancas appela Kovask à leur nouvel hôtel. Marcus entrouvrit la porte de séparation, vit son ami en train de parler au téléphone. Il s'assit sur le bord du lit, décrocha l'écouteur.

— Honnegan a fait plusieurs voyages à l'étranger, via Mexico. Or, vous savez que, pour se rendre à La Havane, c'est encore le meilleur moyen. Curieux, non ?

— Pas de traces de lui ?

— Non. Aucune. Fazillo et son équipe sont sur les dents, mais il faut leur laisser quelques heures. Autre chose. Francisco Corona...

— L'avocat ?

Oui. Je le fais filer. Voici deux matins coup sur coup qu'il se rend à la prison de Moron. Et, ce matin, d'après mon homme, il avait l'air particulièrement tracassé.

Kovask fit signe en direction de ses cigarettes. Marcus lui en glissa une entre les lèvres, fit fonctionner le briquet.

— Ce serait signe qu'il travaille dur Martin Sartino pour l'obliger à révéler où se trouve le cadavre de John Muller. J'ai essayé d'avoir des informations côté enquête. Le juge d'instruction n'est pas très bavard, mais, encore hier au soir, il n'y avait rien de nouveau.

— Et pour notre affaire d'hier après-midi ?

— Rien de neuf. L'endroit est certainement abandonné, et seuls Honnegan et ses hommes s'y rendaient. Le survivant, celui que vous avez assommé...

— Bautiste ?

— Il a dû faire le nécessaire pour qu'on ne trouve rien avant longtemps. Le pauvre gars doit d'ailleurs être bien désarçonné, après la disparition d'Honnegan. Je suis certain que notre Anglais n'a pas commis l'erreur de mélanger ses deux réseaux. L'un travaillait réellement pour la Grande-Bretagne, et l'autre on ne sait encore pour qui.

— Nous passerons vous voir en fin de matinée, dit Kovask en raccrochant.

Il se dirigea vers la salle de bains, l'air préoccupé.

— On m... oie terriblement, constata Marcus. On aurait pu croire que quelques progrès avaient été réalisés hier après-midi, mais Honnegan file entre nos doigts, et Sartino est toujours en prison avec

son secret.

— Pendant ce temps, l'avocat ne cesse de l'asticoter, ajouta Kovask en s'examinant dans la glace. Peut-être qu'il nous faudra tenter quelque chose contre cette prison. Mais, si nous échouons, ce sera la catastrophe.

— Pourvu qu'Arturo veille au grain de ce côté-là ! Nous ne pouvons passer nos journées et nos nuits là-bas.

Kovask se rase, prit une douche, puis laissa la place à Marcus. Il allait commander le petit déjeuner, lorsque le téléphone sonna. Blancas haletait à l'autre bout du fil :

— Corona vient de rentrer précipitamment chez lui, complètement bouleversé. L'homme qui le file m'affirme qu'il lui paraissait ivre. Au volant de sa Triumph, il a commis plusieurs erreurs graves. Devant chez lui, il titubait sur le trottoir. Tu ne crois pas qu'il a picolé en prison. Il a dû se passer un truc terrible.

— À quoi pensez-vous ?

— Martin Sartino est peut-être gravement malade ou a tenté de se suicider. Sait-on jamais ?

— Nous arrivons.

Il alla presser Marcus Clark.

— On s'en va.

— Laisse-moi le temps de me sécher et de m'habiller.

Pendant ce temps, Kovask commanda un taxi. Ils n'avaient pas encore songé à louer une autre voiture. Il bouscula Marcus, qui acheva de nouer sa cravate dans l'ascenseur et ses lacets dans le taxi qui attendait devant le hall.

La tête d'Arturo affichait la grande catastrophe lorsqu'il les introduisit chez lui.

— Je viens de vous appeler, mais vous veniez de partir. C'est la tuile, la fin de tout. Martin Sartino vient de s'évader. Enfin, cette nuit, mais on ne l'a su que ce matin. J'ai quelques détails, mais pas tous. Les journaux du soir en parleront certainement. Il est passé par la fenêtre de sa cellule après avoir limé huit barreaux. De là, il a sauté dans la cour. Depuis ce bâtiment, il lui suffisait de franchir le mur.

Il reprit haleine.

— Il faut croire qu'il avait corde et grappin à sa disposition, car il a réussi. Pas une trace, rien du tout.

— Voilà pourquoi Corona était si catastrophé en rentrant de la prison ! Il venait d'apprendre, épiloga Kovask.

— Normalement, le prisonnier aurait dû être détenu, au centre. Les difficultés auraient été bien plus grandes pour lui. Mais il n'y avait pas de place, et on l'a collé dans le quartier des petites condamnations. Le directeur va se faire sonner les cloches.

— Quoi encore ?

— Peu de chose. Il était avec un autre gars dans sa cellule. Il l'a assommé et ficelé, mais on se demande si ce type ne l'a pas aidé.

— Le nom ?

— Je l'aurai plus tard. C'est un condamné léger qui doit sortir bientôt. Vous croyez qu'il aurait commis une erreur aussi bête ?

Kovask tournait en rond autour du bureau, les yeux fixés sur la moquette.

— Une seule chance, Corona.

— J'attends des nouvelles.

Ils les attendirent près d'une heure, et Kovask bouillait. Marcus, philosophe, laissait passer l'orage, tandis qu'Arturo essayait d'excuser ses hommes, mais se trouvait à bout d'arguments. Finalement, le téléphone sonna.

Corona était sorti de chez lui une heure plus tôt. Au lieu de prendre sa voiture, il avait marché à pied avant de sauter brusquement dans un taxi qui attendait dans une rue voisine.

— Coup classique, dit Kovask, on appelle un taxi devant un numéro et on fait semblant de se balader. Juste comme on passe devant, on monte et on laisse le suiveur en carafe.

Mais l'homme d'Arturo suivait en voiture. Par contre, un petit malin qui filait également l'avocat avait été pris de court et n'avait pu être dans la course.

— Honnegan, commenta brièvement Arturo.

— Où est l'avocat ?

— Dans un hôtel du centre où il doit se planquer.

— On y va tout de suite, dit Kovask. Nous devons en avoir le cœur net. Mais téléphonez avant. Il a dû prendre un faux nom.

Arturo s'en tira très bien, expliqua qu'il était chauffeur de taxi et qu'il venait de laisser un client devant l'hôtel. Il ajouta la description de maître Corona, conclut :

— J'ai les bagages du *señor*.

— *Señor* Marano. Il est en effet descendu chez nous sans bagages.

— J'active, dit Arturo.

Il les dota d'une valise qui leur permettrait de monter dans les chambres. Ils filèrent, furent devant l'hôtel dix minutes plus tard.

— *Señor* Marano ? demanda Marcus, qui portait la valise.

— Chambre 17, dit la réceptionniste.

L'hôtel, petit mais très luxueux, n'avait que quatre étages, et la chambre 17 se trouvait au troisième.

— Qui est-ce ? demanda une voix étouffée lorsque Kovask eut frappé deux fois.

— Des serviettes propres, monsieur. Le valet d'étage.

La porte s'ouvrit. Marcus, qui se tenait prêt, bondit et désarma la

main fine de l'avocat qui venait de sortir un petit revolver de dame de sa poche. Par chance, il avait oublié d'ôter le cran d'arrêt. Kovask referma la porte, tandis que son ami devait calmer l'Argentin d'une bourrade énergique.

— Laissez-moi... Honnegan se trompe... Je suis prêt à faire ce qu'il voudra, mais ce n'est pas ma faute si Sartino s'est évadé cette nuit. Il m'avait demandé vingt-quatre heures pour réfléchir... Votre chef était d'accord pour attendre... Il me l'a dit hier au téléphone... Je vais mettre tout en œuvre pour le retrouver. Je le promets... J'ai des amis... Sartino ne peut pas aller bien loin... Des amis dans la police qui m'avertiront dès qu'ils l'auront repéré.

Kovask le fixait dans les yeux, et Corona ne pouvait supporter ce regard d'un bleu délavé.

— Ensuite ?

— Je ne pouvais deviner qu'il s'évaderait par ses propres moyens. Je lui avais promis cent mille pesos, et aussi de le faire évader tandis qu'on le conduirait chez le juge d'instruction, mais il avait dû préparer sa fuite depuis longtemps.

Le sourire de Kovask l'inquiéta encore plus.

— Écoutez... Vous ne pouvez pas... Il faut me laisser une chance.

— Nous ne sommes pas envoyés par Honnegan. Nous le recherchons, même. Vous comprenez ?

Marcus le sentit faiblir dans ses bras, et il le conduisit jusqu'à l'unique fauteuil de la chambre, dans lequel le malheureux avocat s'effondra.

— Nous sommes des agents américains. *O.N.I.* Nous traquons Honnegan. Vous avez eu tort de lui faire confiance, Corona.

Ce dernier ôta ses lunettes d'une main tremblante, les essuya avec son mouchoir.

— Votre goût pour la Grande-Bretagne et tout ce qui est anglais a failli vous mener loin, et peut-être même qu'il est trop tard. Quelles étaient vos relations exactes avec Honnegan ?

Corona se raidit.

— Je ne comprends pas...

— Si. N'essayez pas de nous raconter des histoires. Aucun lien sentimental, n'est-ce pas ?

L'autre devint cramoisi.

— Je vous en prie... Je ne suis pas aussi dépravé... Mais je ne comprends pas. Oui, je travaillais pour l'Angleterre, mais ce n'est quand même pas un crime. Ici, il y a beaucoup de gens anglophiles et...

— Doucement, mon vieux. Honnegan n'était pas qu'un agent anglais, et vous vous en doutez depuis hier.

Baissant la tête, Corona resta silencieux.

— Il y a de fortes chances pour que notre homme soit le dirigeant d'un réseau castriste.

— Mais comment aurait-il pu duper tout le monde?... Et puis, accepter de travailler pour Cuba ?

— Oh ! je crois comprendre. Depuis longtemps, son activité avait bien décliné, et Londres devait le délaisser, l'estimant sclérosé et trop mondain pour s'adresser ailleurs. Honnegan n'a pas pu le digérer, ni se rendre à l'évidence. Il a accepté certaines offres. N'était-il pas au bord de la faillite, voici quelques années ?

— Il m'a raconté qu'il avait trouvé des capitaux à l'étranger, mais je ne pensais pas...

— Jusque-là, c'était assez amusant de travailler avec lui. Je parie même que vous vous vantiez, auprès de vos belles amies, de faire partie d'un réseau d'espionnage, sans penser que la chose dissimulait une vérité redoutable.

Corona étreignit ses mains sans la moindre pudeur.

— C'est épouvantable ! Je suis perdu à tous les points de vue. Même si j'échappe à ses tueurs, le scandale sera trop grand pour que je puisse me remettre en selle...

— Tenez, prenez une cigarette, et dites-moi quel scandale... Vous avez une chance d'en réchapper. Nous aider à capturer Honnegan et à retrouver Sartino. Si je comprends bien, vous deviez revoir ce dernier après son évasion ?

— Il devait me remettre la serviette contre un passage clandestin de la frontière, mais maintenant qu'il a agi seul...

— Non. Il aura besoin de vous. Et Honnegan aussi. Vous allez rentrer sagement chez vous.

L'autre se leva d'un bond, mais Marcus fut tout de suite auprès de lui.

— Du calme !

— Plutôt que de rentrer chez moi, je préfère me jeter par la fenêtre. Vous ne connaissez pas Honnegan. Il sera impitoyable.

— Ne soyez pas ridicule, dit Kovask.

Il lui tendit du feu, attira une chaise pour s'asseoir à côté de lui.

— Nous serons là pour vous protéger nuit et jour. Nous avons fait nos preuves, puisque, hier, nous avons liquidé Gino, Jorge, et assommé Bautiste. Vous les connaissez ?

Oui. Depuis peu, mais je les ai rencontrés deux fois.

— Réfléchissez. Si Honnegan vous liquidait, ce serait révéler aux autorités qu'il y a un mystère Sartino et que la disparition de John Muller y est pour quelque chose. Honnegan ne souhaite pas que ce soit la police qui en tire les bénéfices. Je sais que, lorsque le rapport serait entre ses mains, il l'utiliserait politiquement, mais il veut prouver à ses chefs, Cuba ou Pékin, je n'en sais rien, qu'il est l'homme de la

situation.

Il haussa les épaules.

— En fait, le rapport lui échapperait vite, car il intéresserait militairement ces deux puissances, qui ne songeraient pas à le gaspiller pour une tentative de putsch vouée à un échec probable. Honnegan est un drôle de type, un peu trop prétentieux certainement, qui veut constamment prouver son habileté et sa force. Il joue un peu trop individuellement, et ce sera sa perte.

— Vous voulez que je rentre chez moi ? Pas tout de suite ?

— Si. Mon ami Marcus vous y rejoindra clandestinement. Il y a bien moyen de s'introduire chez vous en cachette ?

— Oui. À Olivos, j'occupe un petit immeuble de luxe. Huit appartements en tout. En empruntant l'escalier de service...

Marcus fit la moue.

— Le monte-charge, alors, qui vient du sous-sol. Je peux l'appeler depuis chez moi, ce qui bloque tous les autres appels tant que je ne l'ai pas renvoyé.

— Excellent, dit Kovask. Mon ami Clark va aller là-bas, et vous le rejoindrez d'ici une heure.

— Mais Honnegan ? J'ai faussé compagnie à son homme de main.

— Vous trouverez bien une explication, le rassura le Commander. Un avocat, que diable, c'est fait pour avoir de l'imagination !

CHAPITRE XVI

Lorsque Kovask arriva chez Arturo Blancas, ce dernier s'étonna qu'il fût seul.

— Nous avons réussi à convaincre Corona, et mon ami l'a accompagné chez lui. Il pénétrera en douce dans son appartement et le protégera tout en surveillant ses coups de téléphone et ses visites. Mais que votre homme reste en place pour les filatures extérieures.

Plaçant une Philip Morris dans son fume-cigarette avec des gestes délicats, Arturo posa quelques questions sur l'avocat, apprit que Cyril Honnegan l'avait menacé.

— Encore un aimable jeune homme qui a cru que le renseignement, c'était de la rigolade, conclut-il avec une superbe inconscience qui fit sourire Serge Kovask.

— Du nouveau sur l'évasion de Martin Sartino ?

— Oui. Le compagnon de Martin, un maçon italien nommé Luigi Suchi, est actuellement interrogé par la police. Il prétend s'être opposé à l'évasion de l'ancien chauffeur de taxi, craignant les retombées. L'autre l'a assommé, ligoté et bâillonné. Vers le matin, il s'est réveillé, a réussi à se débarrasser de son bâillon et a appelé. Le gardien est accouru et a vu les barreaux sciés. On n'a retrouvé ni corde ni échelle. Martin Sartino a fait disparaître toutes traces. Par contre, on pense qu'il a utilisé sa couverture en la découpant.

— Son compagnon ne s'est rendu compte de rien ?

Arturo tirait sur sa cigarette avec une volupté évidente.

— Rien. Il travaille dur dans la journée, comme maçon, à la réfection de certaines cellules. Le soir, il est tellement claqué qu'il s'endort sur-le-champ. Martin a pu agir en toute tranquillité. De plus, dans la journée, il semble que la surveillance se relâche. Il pouvait préparer son évasion en toute tranquillité.

— Mais la lime ?

— La police va interroger son frère.

Un silence lourd suivit, et Kovask fit quelques pas dans le bureau, tandis qu'Arturo le suivait des yeux.

— Ennuyeux, si elle remonte jusqu'à nous... Mais Gregorio parlera plutôt de ces faux policiers, Gino et son compagnon. De ce côté-là, peu de risques.

— De toute façon, ils sauront que Martin s'intéressait au contenu

de la serviette noire, et nous allons avoir le contre-espionnage sur le dos.

Il consulta sa montre.

— Voulez-vous déjeuner avec moi ? Le temps passe et il est près de deux heures.

Le téléphone sonna. Après avoir décroché, il fit signe à Kovask qui prit le combiné.

— Le juge d'instruction convoque notre ami Francisco, déclara Marcus. Pour trois heures.

— Reste dans l'appartement. Rien de nouveau ?

— Non. Honnegan ne doit téléphoner que dans l'après-midi, mais il est possible qu'il ait appris l'évasion de Martin.

Arturo disparut quelques minutes, revint avec une grosse femme portant un tablier blanc.

— Dressez-nous la petite table ici, Angelina. Vous nous servirez tout en même temps et pourrez rentrer chez vous ensuite.

Elle apporta une foule de hors-d'œuvre de toute nature, et les deux hommes commencèrent à manger.

— Curieux, que Honnegan n'ait pas réagi après la tentative de fuite de l'avocat.

— Il va peut-être écraser le coup. Il a besoin de Corona. Martin Sartino a déjà découvert qu'il avait été roulé, et que la serviette ne contenait que des paperasses et pas un seul dollar. Il se souviendra alors de la proposition de son avocat : cent mille pesos, plus le passage de la frontière. Il va certainement lui téléphoner dans la journée. Le contact sera renoué.

Soudain, il s'arrêta de manger.

— Que feriez-vous, à la place de Cyril Honnegan, pour avoir la certitude que Corona n'essaiera pas de le rouler ? N'oubliez pas que j'ai semé le doute dans son esprit au sujet de son avocat.

— *Dios !* s'exclama Arturo en sursautant. Il peut, soit court-circuiter son téléphone – mais ça sera plutôt difficile, dans le coin où habite Corona... –, soit envoyer un gars.

— Il nous faut aller là-bas.

— Et le téléphone ?

— Marcus ne répondra pas, puisque Corona est absent. Le type envoyé par Honnegan va s'introduire dans l'appartement, et ça risque de faire du vilain.

*

* *

Francisco Corona venait de s'en aller précipitamment chez le juge

d'instruction, et Marcus Clark en profitait pour visiter plus en détail l'appartement de l'avocat. Ce dernier n'avait encore ni cabinet en ville ni secrétaire.

Martin Sartino étant sa première affaire importante.

La vaste entrée servait également de salle d'attente. Plusieurs portes s'y ouvraient, dont celle du bureau, celle de la petite salle à manger qui communiquait également avec la cuisine. Cette pièce était desservie par l'escalier de service et le monte-charge que Marcus avait utilisé depuis le sous-sol pour pénétrer clandestinement dans l'appartement. Une femme de ménage s'occupait de l'appartement trois demi-journées par semaine. Les repas venaient souvent d'un restaurant proche, lorsque Corona voulait rester chez lui. Sinon, il mangeait, très souvent, en ville ou chez ses parents.

Après le bureau, il fouilla la chambre, puis la petite salle à manger, la salle de bains, et enfin la cuisine. Il n'avait rien trouvé d'intéressant, et il entrouvrit le réfrigérateur, Corona ayant oublié de l'inviter à déjeuner. Le jeune avocat était trop angoissé pour avoir faim, mais l'estomac de Marcus Clark criait famine. Il trouva une boîte de pâté et entreprit de l'ouvrir pour se confectionner un sandwich ou deux. Quelques bouteilles de bière, de coca et de jus de fruit attendaient également dans l'appareil à froid. Il opta pour la bière, remplit un verre qu'il commença de vider lorsqu'un bruit l'alerta.

Il se tourna vers le placard du monte-charge. Une double porte qui permettait de recevoir ou d'expédier des objets importants, y compris des meubles. Le monte-charge se composait uniquement d'une plate-forme coulissant dans un conduit carré. Le moteur électrique se trouvait sous une trappe, à bord même de cette plate-forme, et, lorsqu'il avait emprunté ce moyen pour arriver jusque-là, il s'était fait la réflexion qu'en bricolant les fils on pouvait provoquer le fonctionnement de l'appareil.

En hâte, il planqua la bouteille de bière et le verre dans le frigo, y jeta également son sandwich à regret, et passa dans la salle à manger.

Cette dernière, rarement utilisée, ne comportait qu'une table, quelques sièges et un grand placard. Il faillit commettre l'erreur de s'y cacher, préféra filer dans le hall où un vaste vestiaire lui parut plus intéressant.

Moins d'une minute plus tard, un bruit lui parvint de la salle à manger. Par le trou de la serrure, il vit passer une ombre. L'inconnu fouillait tout l'appartement.

Que pouvait-il chercher ? Corona ne gardait rien d'important chez lui, Marcus en était absolument certain. Alors ? Il sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque au fur et à mesure que son raisonnement se consolidait.

Honnegan avait délégué un de ses hommes pour surveiller l'avocat.

Et l'homme cherchait une planque pour surprendre Corona qui aurait une belle surprise lorsqu'il entrerait chez lui. En un éclair, il comprenait les raisons de cette intrusion. Martin Sartino n'avait d'autre issue que de contacter l'avocat qui pouvait lui payer les papiers de la serviette en cuir, lui procurer les moyens de passer la frontière. Il jura en silence. Ni Kovask ni lui n'avaient prévu cette éventualité.

L'homme repassa une nouvelle fois dans le hall, s'immobilisa hors du champ de vision qu'offrait le trou de la serrure. Marcus retint son souffle et se tint prêt à lui sauter au collet si l'autre s'avisait de se réfugier dans le vestiaire.

Un bruit de chaise et un soupir. Il s'installait dans le hall pour attendre. Ce qui condamnait Marcus à l'immobilité absolue et à une respiration contrôlée. Il se méfiait de ce dernier point, avait appris que, dans le silence d'une maison, un souffle régulier peut traverser une cloison. Il adoptait une position décontractée au maximum, ne respirait et n'expirait qu'avec de grandes précautions.

L'homme d'Honnegan ne prenait pas de telles précautions et s'agitait assez. Un nerveux, et Marcus se méfiait de ce genre de personnage, capable de tirer sans avertissement ou de se livrer à des actes incontrôlés.

Il calcula que Corona était parti depuis une heure et qu'il ne pouvait guère tarder maintenant. Quelle position adopter ? Intervenir ? Attendre ? La chaleur insoutenable du placard, jointe à sa perplexité, le faisaient transpirer. Il aurait aimé déboutonner son col, tirer sur sa cravate, mais des gestes aussi anodins pouvaient le trahir, et il supporta son mal avec patience, sans se douter que Kovask et Arturo Blancas venaient d'arriver en vue du petit immeuble de luxe et l'examinaient avec soin.

— L'homme d'Honnegan qui le surveille depuis hier a dû filer sur ses traces, ainsi que le vôtre. Nous pouvons donc agir librement.

De sa poche, il sortit une sorte de stylo très fin comportant des encoches.

— Avec ça, j'ouvre n'importe quelle serrure. Mais il y a plusieurs hypothèses : Marcus a été découvert et maîtrisé ; Marcus a maîtrisé l'inconnu ; Marcus s'est planqué, et l'inconnu ne soupçonne pas sa présence. Je vais donc passer par l'escalier de service.

— Je reste ici, moi ?

Il paraissait le regretter, ce brave Arturo. Pour une fois que sa vie de résident prenait du relief, il aurait bien aimé participer à l'aventure.

— Surveillez la rue. Si Corona arrive, n'intervenez pas, à cause de celui qui sera attaché à ses pas. Il y a gros à parier que ce second larron d'Honnegan ne s'attardera pas, puisqu'un compère le remplace

à l'intérieur.

Sans difficulté, il trouva l'escalier de service, grimpa jusqu'au troisième étage en silence, sourit en constatant une fois de plus que les serrures les plus compliquées étaient posées sur les entrées principales, et que les sorties de service se contentaient d'un matériel beaucoup plus simple.

Tout de suite, il découvrit les deux portes largement ouvertes du monte-charge. Corona l'aurait certainement renvoyé. L'homme d'Honnegan se trouvait effectivement dans la place. Il glissa vers la salle à manger, s'immobilisa.

L'autre porte donnait dans le hall, et il apercevait le bout d'un soulier noir, très bien ciré, qui luisait impeccablement. D'après sa position, il en conclut que l'homme était assis. Marcus ? Assommé ou planqué.

Lentement, glissant plus qu'il ne marchait, il se rapprocha de la porte en suivant la cloison. L'homme raclait sa gorge et faisait bouger sa chaise.

Lorsqu'il fut en place, il prit une pièce de monnaie dans sa poche et l'envoya contre la baie de la salle à manger. Elle tinta contre le verre, retomba avec un bruit sec. La réaction de l'homme fut instantané. Il pénétra dans la pièce revolver au poing, reçut un terrible coup à la tempe et s'écroula. Kovask le désarma, le fouilla et se redressa :

— Marcus ?

Clark sortit de son vestiaire avec soulagement.

— Je m'en doutais un peu. Nos pensées ont suivi le même cheminement, mais, pour moi, ça a failli mal tourner... Tu crois que tu as bien fait ? Si Honnegan téléphone ?

— J'ai une explication pour Corona. Il ne va certainement pas tarder.

Lorsque l'avocat revint, accablé par les insinuations du juge d'instruction qui l'accusait presque d'avoir fourni une lime à Martin Sartino, il découvrit deux autres visiteurs dans son appartement, sursauta parce que l'un d'eux était attaché sur une chaise et affichait un visage hargneux.

— Honnegan vous envoyait un ange gardien. Nous avons dû l'intercepter...

— Mais il va m'appeler..., s'inquiéter.

— Oui. Vous répondrez que, vivant sur les nerfs depuis la veille, vous l'avez tué, qu'il vous a bêtement surpris et que vous avez tiré sur lui avant qu'il puisse s'expliquer. Faites l'imbécile. En principe, vous ignorez que c'est lui qui vous l'a envoyé.

L'autre s'effondra sur une chaise en secouant la tête.

— Je n'en peux plus... Le juge me soupçonne d'avoir fourni à mon client le matériel nécessaire à son évasion... Non, je préfère tout

avouer et être condamné.

— Allons, mon vieux, du nerf!... Honnegan liquidé, tout recommencera merveilleusement pour vous. La vie est belle et les filles sont jolies, le rassura Marcus qui était allé récupérer son sandwich et sa bière dans le réfrigérateur. Un mauvais moment à passer, mais tout ira bien ensuite.

— Je vous présente Enrico Dino, dit Kovask. Il refuse d'admettre qu'il travaille pour Honnegan, mais il finira bien par tout nous avouer. Sinon, on le liquide.

L'autre haussa les épaules en guise de réponse.

— Nous voudrions également savoir où se planque l'honorable Cyril, ajouta Marcus, mais il fait sa mauvaise tête.

Francisco se dirigea vers la cuisine, suivi par Marcus. Il ouvrit une bouteille de coca et la but sans souffler.

— Ce juge est stupide. Il paraît que le codétenu de Martin Sartino, Luigi Suchi, ne peut avoir procuré ce dont il a eu besoin pour s'évader. Il est à quelques jours de sa libération et ne peut avoir ainsi bêtement gâché sa chance. Il ne s'agit pas d'un voyou, mais d'un honnête maçon qui aime trop la bagarre lorsqu'il a bu un coup. Entre lui et moi, le juge pourrait quand même faire des distinctions.

Le téléphone sonna, et Francisco laissa échapper la bouteille qui se fracassa sur le carrelage.

— Allez répondre, mon vieux, dit Marcus en lui tapotant le dos. Moi, je vais ramasser tout ça. Ne vous inquiétez pas.

CHAPITRE XVII

— Qui est à l'appareil ?

— Honnegan. Passez-moi Enrico Dino, qui doit se trouver chez vous depuis un moment. Vous avez dû faire connaissance, ricana-t-il.

Francisco Corona avala sa salive, regarda Kovask d'un air désespéré. Ce dernier, l'écouteur aux oreilles, lui fit signe d'y aller.

— Alors, ça vient ?

— Écoutez, Cyril... Lorsque je suis entré et que je l'ai vu devant moi dans le hall, l'air menaçant, j'ai tiré.

— Que me racontez-vous ? s'exclama Honnegan. Est-ce que vous vous moquez de moi ?

— Non... C'est la malheureuse vérité... Depuis hier, je suis affolé, et j'ai toujours une arme dans ma poche... J'ai cru qu'il venait me liquider, et je suis passé à l'attaque.

À l'autre bout du fil, le souffle d'Honnegan se faisait court, tandis qu'il devait réfléchir.

— Vous songez aux conséquences de vos actes ?

— Oui... Je vais aller me constituer prisonnier. J'en, ai assez, maintenant, et, une fois arrêté, je me sentirai beaucoup mieux.

Comme elle correspondait à un sentiment profond, cette déclaration fut vibrante de sincérité, et Honnegan la prit pour telle.

— Non... Francisco... Du cran. Je promets de vous aider. Le corps de Dino va disparaître à jamais, et vous ne serez pas inquiété. Patientez encore un peu. Je suis certain que Martin Sartino va essayer d'entrer en contact avec vous dès que la nuit sera tombée.

— Il l'aurait déjà fait... Il a dû constater que la serviette ne contient que des papiers sans valeur pour lui.

— Vous ne pensez pas qu'il va se balader en plein jour alors que tous les policiers de Buenos Aires sont sur les dents ? Imaginez tout ce qu'il devra faire pour seulement se procurer votre adresse, venir à Olivos sans se faire repérer. Restez calme, Roulez le cadavre d'Enrico Dino dans un coin.

— Quand m'en débarrasserez-vous ?

— Le plus tôt possible. Cette nuit, certainement.

— Bien, dit Francisco Corona, qui recouvrait quelque courage et le prenait d'assez haut, j'attends.

Il raccrocha, sortit son mouchoir et s'essuya la nuque.

— Je crois que le ton était juste, remarqua-t-il avec quelque vanité. Le fait est que je claquais de peur.

Kovask retourna vers Enrico Dino, toujours attaché dans le bureau de l'avocat.

— Dommage que tu n'aies pas entendu ton patron. Tu as compris ce qu'on a fait ? On lui a laissé croire que tu étais mort. Ça ne compte pas, pour lui. Tu n'es plus qu'une charogne dont on va se débarrasser à la sauvette.

L'homme était devenu très pâle, mais il serrait les dents, et deux petites boules de muscles apparaissaient sur ses joues. Le Commander alluma une cigarette, s'assit à califourchon sur une chaise en face de lui.

— Tu t'en fous ?

— Le jour où j'ai décidé de lutter pour la liberté, je savais que la mort m'attendrait au bout.

— Fanatique, hein ?

— Oui, si c'est ne pas se trahir soi-même.

— Tu es sûr d'être dans la bonne voie ? Castriste ?

Un sourire amusé détendit les lèvres blanches de Dino.

— Voilà. Ça ne vous gêne pas, au moins ?

— Pour toi, si. Honnegan n'est pas un gars à la hauteur. Toi et tes copains, si vous êtes sincères, méritiez mieux. Lui, c'est une lope doublée d'un prétentieux. Je veux sa peau, et je l'aurai. Celle de tes amis et même la tienne, non. Je ne suis pas ici pour aider le gouvernement à lutter contre ses différentes oppositions, officielles ou non.

L'autre eut un rire moqueur.

— Je croyais que la C.I.A. voyait rouge lorsqu'elle se trouvait en face d'un castriste, que ses membres étaient conditionnés de telle façon qu'ils tiraient d'abord et discutaient ensuite.

— C'est certainement un peu ça, dit Kovask en quittant sa chaise. Mais je n'appartiens pas à la C.I.A., voilà toute la différence. Je ne suis pas un de leurs supermen.

Il laissa Enrico Dino sous la surveillance de Corona, entraîna Marcus à l'écart.

— Arturo attend dans la rue. Nous allons avoir besoin de lui.

— Pour convaincre Dino ?

— Non. Il se taira, même sous la torture. Nous allons l'attacher solidement, le bâillonner et le planquer quelque part. Toi, tu restes ici. Moi, je rejoins Arturo.

— Mais si Martin Sartino vient ou téléphone ?

— Corona lui dira de venir. S'il pouvait venir, d'ailleurs, ce serait encore mieux.

Marcus le regarda comme s'il venait de dire une ânerie.

— Nous en sommes tous persuadés. Que veux-tu dire ?

— Je suis décidé à avoir Honnegan le plus vite possible. Avant qu'il n'intercepte Martin. Tu comprendras mieux tout à l'heure. Nous allons envoyer l'ami Corona faire un tour, de façon à nous débarrasser de tout ange gardien. Toi, tu restes ici. De toute façon, tu resteras ici à attendre Martin Sartino ou un coup de fil de lui. S'il téléphone, tâche d'imiter la voix précieuse de Corona. Son accent anglais, c'est pas compliqué.

La moue désenchantée de Marcus était un modèle du genre.

— À bientôt.

Corona sortit de chez lui au volant de sa voiture de sport, et, par la fenêtre, ils aperçurent une Volkswagen, puis une Simca 1000 se lancer dans son sillage. Kovask en profita pour rejoindre Arturo Blancas qui commençait à trouver le temps long.

— Ouf ! j'ai cru que vous étiez tous morts, et j'ai failli téléphoner.

En quelques mots, le Commander le mit au courant de la situation.

— Maintenant, filons chez vous, nous n'avons pas de temps à perdre d'ici la nuit.

La curiosité alluma les yeux déjà étincelants de l'Argentin.

— Un plan ?

— Pour Honnegan, oui. Il faut nous en débarrasser au plus vite. Vous allez mobiliser toutes vos troupes, les répartir en quelques points de la capitale, ce qui permettra une intervention rapide d'un groupe, tandis que les autres rappliqueront. Ne lésinez pas sur les moyens radio.

— Nous avons des T.V. de grande portée.

— Très bien. Mais ce n'est pas tout. J'ai décidé de me jeter dans la gueule du loup en compagnie de Corona. Je vais me faire passer pour Martin Sartino.

— *Dios !*

— Une perruque grise, des vêtements usagés, des traînées de barbe sur les joues, ça doit marcher.

— La couleur de vos yeux...

— La nuit ? Il me faudra également une serviette noire et quelques feuillets dactylographiés.

Peu à peu, Arturo s'enflammait pour le projet.

— Je dois avoir une étude en vingt feuillets sur le détroit de Magellan. Des renseignements topographiques, géologiques et humains que la Navy m'avait demandés. Je ne sais pas si on l'a utilisée pour le fameux rapport, mais il doit faire illusion un temps.

— Parfait. Il me faudra des lunettes noires. Martin Sartino est bien capable d'en porter pour passer inaperçu. Cela réglera le problème de

la couleur de mes yeux.

Ils arrivèrent chez Arturo Blancas, et ce dernier se précipita au téléphone.

— Il me faudra bien deux heures pour avoir tous mes hommes sur le qui-vive.

— Ce sera parfait.

Pendant que le résident se démenait, il fouilla dans le dossier Sartino et examina longuement les gros plans de l'assassin.

— Je vais acheter une perruque.

— N'oubliez pas les vieux habits.

— Je connais un fripier dans la Boca.

Pendant son absence, Kovask prit une feuille blanche et projeta les lignes générales de son plan. Il l'expliqua longuement à Blancas.

— Ce point, c'est Olivos. Il est encadré par quatre autres aux limites de la capitale. Dès que je sors avec Corona, votre homme, déjà sur place, et vous, dans une autre voiture, me suivez. Double sécurité. En même temps, vous alertez vos hommes sur la direction que nous empruntons pour nous rendre au rendez-vous de Cyril Honnegan.

— Vous pensez qu'il vous dira de venir, qu'il ne se dérangera pas ?

— Non. Il doit savoir que la maison de l'avocat est sous surveillance. Que votre homme se laisse griller volontairement. Cela ne l'empêchera pas de nous rejoindre au rendez-vous... Mais il faut se méfier. Ce premier endroit n'est pas forcément le bon, et, soit un homme, soit un message d'Honnegan peut nous orienter ailleurs. C'est pourquoi vos équipes devront progresser avec lenteur.

— Comment saurai-je que l'endroit est le bon ?

— Je descendrai de voiture au terminus. Tout simplement.

Arturo sursauta :

— *Que !* Vous allez faire confiance à ce petit avocat de rien du tout ?

— Il le faudra bien. Voyez-vous une autre solution ? Je suis certain que Corona marchera. Il aura peur, très peur, mais il marchera. Combien de temps vous faudra-t-il pour avoir vos équipes en main, une fois que je descendrai de voiture ?

— Entre un quart d'heure et une demi-heure. Choisissez une heure creuse. Huit heures trente, par exemple. On roulera plus facilement dans les rues de la ville.

— Ce sera dur. Vous embarquerez quelques hommes dans votre bagnole, sinon on n'y arrivera jamais. Je ne pense pas que le repaire d'Honnegan soit en plein centre. Par les routes de périphérie, la circulation doit s'effectuer plus rapidement. Honnegan doit avoir plusieurs hommes avec lui, impossible de savoir le nombre, Enrico Dino est muet comme une tombe, et il ne faut pas compter sur moi pour le faire parler de force.

Il prit la perruque, la colla sur son crâne et sourit. Il lui fallut de la patience pour arriver à lui donner une apparence normale. Il bleuit ses joues au crayon gouache, enfila ensuite les fringues achetées par Arturo.

Ce dernier l'examina avec minutie, corrigeant certains détails.

— Il vous faudrait un chapeau. Il me semble que le personnage serait plus complet.

Il revint avec un vieux chapeau de toile qu'il utilisait jadis pour aller pêcher en mer.

— C'est le pantalon qui ne va pas. Il faut trouver quelque chose qui vous donne un peu de bedaine. Votre torse est trop athlétique. Martin Sartino est imbibé de bière et de nourriture épaisse.

Il revint avec un oreiller, le vida en partie de son duvet plastique, le lui tendit :

— Essayez en remontant vers le haut. Il faut que ça fasse une ligne courbe du haut de la poitrine jusqu'en dessous du nombril... Oui, comme ça, c'est bon.

Leurs montres n'indiquaient pas tout à fait sept heures.

— Inutile que je me présente trop tôt au domicile de l'avocat, dit Kovask. Honnegan serait immédiatement prévenu, et nous devrions nous présenter à son rendez-vous à une heure où les embouteillages foisonnent.

— Le plus simple serait qu'il vienne chez Corona.

— N'y comptez pas. C'est un vieux renard qui se méfiera jusqu'au bout. Dites, et : la serviette en cuir noir ?

— J'en ai une.

Il glissa son projet de vingt feuillets dans une chemise, puis dans une serviette en cuir qui comportait une petite serrure.

— Nous aurions pu fixer une cartouche de magnésium s'allumant lorsqu'on ouvre la serviette, mais nous n'avons plus le temps, dit Kovask. Honnegan est bien capable de la faire ouvrir par un autre.

Arturo hocha la tête d'un air inquiet.

— Vous pensez parvenir jusqu'à lui ? Honnegan se souviendra peut-être que Martin Sartino mesure dix bons centimètres de moins que vous.

— Tout d'abord, il ne pensera qu'à la serviette... Je pense à une chose. Les hommes de Cyril Honnegan nous fouilleront très certainement. Surtout Corona, qui a avoué avoir tiré sur Dino.

— La serviette ?

— Pourquoi pas ?

Il y glissa son automatique, et Arturo découvrit alors ses mains.

— Je regrette, mais elles sont trop impeccables. Bronzées, certes, mais sans durillons. Mieux vaudrait qu'elles paraissent sales.

Avec de la mine de crayon raclée, de la cendre de cigarette et de la bière brune, il réussit à leur donner une apparence plus grossière.

— Inutile qu'on me voie en votre compagnie. Donnez-moi les clés de votre voiture, je vous y attendrai.

Quelques minutes plus tard, ils roulaient en direction d'Olivos, et Arturo avouait que toute l'aventure le passionnait. En route, il contacta toutes ses équipes sans la moindre difficulté.

— Vous me laisserez à un bon kilomètre... J'espère qu'aucun policier ne s'intéressera à ma silhouette, dans ce quartier résidentiel.

Il parcourut rapidement cette dernière étape à pied, une fois qu'Arturo l'eut déposé. Lorsqu'il approcha de l'immeuble, il adopta une attitude encore plus furtive. Pas de concierge à l'entrée, mais un dispositif qui permettait de parler avec chaque locataire.

— Ici, l'appartement de maître Corona. Qui êtes-vous ?

— Martin Sartino, dit-il d'une voix étouffée.

Un peu plus loin, dans sa Volkswagen, l'homme d'Honnegan devait écarquiller les yeux.

— Comment ? s'exclama la voix de Corona. Je vous ouvre.

La porte du hall pivota silencieusement, et Kovask se dirigea vers l'escalier, négligeant l'ascenseur. Il estimait que Martin Sartino se serait comporté ainsi.

Pendant quelques secondes, Corona et Marcus doutèrent, puis le lieutenant sourit, referma la porte derrière lui.

— Extraordinaire, si je m'en rapporte aux photographies de presse.

Francisco Corona, lui, avait peur de comprendre et s'affolait déjà.

— Vous pouvez faire illusion dans l'ombre, mais...

— Honnegan ne connaît pas Sartino. Vous l'avez rencontré souvent, vous, c'est pourquoi vous doutez. Maintenant, mon vieux, écoutez-moi bien. Nous allons tenter un coup fumant. Au fait, pas de nouvelles du vrai Martin Sartino ?

— Aucune, répondit Marcus.

CHAPITRE XVIII

Le silence durait. Corona, affalé dans un fauteuil, un coude appuyé, cachait son visage dans sa main. Marcus allait et venait dans les pièces, mordant dans un fruit, fumant une cigarette ou examinant pour la énième fois le contenu du réfrigérateur.

Kovask attendait, le regard souvent fixé sur le téléphone.

— Non, dit soudain Francisco Corona. Je refuse. Nous serons immédiatement abattus. Honnegan ne me le pardonnera jamais et...

— Il a toujours besoin de vous, tant que Martin Sartino ne s'est pas manifesté. Vous direz que je vous ai contraint sous la menace, si quelque chose ne marche pas.

— Rien ne marchera... Et puis, qui me prouvera qu'Honnegan est un agent double et qu'il travaille pour La Havane ? N'êtes-vous pas en train de m'intoxiquer ?

Un soupir de Kovask suivit.

— Vous n'avez que des suppositions et...

Le Commander se tourna vers lui avec une telle rapidité qu'il leva les bras pour se protéger.

— Ne faites pas l'enfant, en plus. Vous-même commencez à douter. Si Honnegan était un simple agent anglais, aurait-il eu besoin de vous menacer, vous qui préférez l'Angleterre à votre propre pays ? Vous appartenez à cette bourgeoisie qui se méfie de sa patrie et préfère investir en Europe que chez elle.

Il se tut. Presque aussitôt, le téléphone sonna et il ne bougea pas. La sonnerie insista et Corona se décolla de son fauteuil, s'approcha et décrocha.

— Oui... Ah ! vous savez ? Il vient d'arriver. J'attendais vos instructions... Cent mille pesos et un passage clandestin au Paraguay... Oui, il a la serviette...

Dans l'écouteur, Kovask entendait la voix hachée d'Honnegan, en proie à une grande excitation.

— Vous avez vérifié le contenu ?

— Le rapport est intact. La serviette n'a pas souffert.

— Il vous a retrouvé facilement ?

— Sur l'annuaire.

Honnegan se mit à rire.

— Il a dû avoir une drôle de déception en découvrant qu'elle ne

contenait pas un seul dollar.

— Oui, dit Corona, il me paraît très sombre.

— Bien. Vous allez me l'amener.

— Vous ne venez pas ?

— Non... Ne vous inquiétez pas pour le reste... Enrico Dino. Nous vous en débarrasserons plus tard. Vous n'avez rien remarqué de suspect ? Devant chez vous ?

En hâte, Kovask griffonna quelque chose sur un papier, le lui mit sous les yeux.

— Si, une Volkswagen.

— Je sais, il s'agit d'un de mes hommes qui surveille votre domicile. Pas autre chose ? Pourtant, vous êtes épié. Il vous faudra opérer avec ruse. Connaissiez-vous le garage *Mirador*, dans le centre ? Bon... Vous dévalez la pente de l'avenue Belgrano, et vous ressortez par l'avenue du Pérou. Ils n'oseront pas suivre, et vous les sèmerez.

— Où dois-je aller ?

— Avellaneda. Arrêtez-vous tout de suite après le pont Pompeya. À droite, il y a un bar ouvert toute la nuit, le *Nautico*. Je vous donnerai d'autres instructions là-bas. Faites vite.

Corona raccrocha. Il se redressa, passa la main sur son visage.

— Allons-y, il faut en finir.

Kovask donna ses instructions à Marcus.

— Dès que nous sommes partis, tu demandes à Arturo d'aller au bar *Nautico*, près du pont Pompeya, à Avellaneda. Nous devons recevoir d'autres directives là-bas. Que son homme perde notre trace au garage *Mirador*.

— Tu ne crains pas de coup fourré ?

— Il faut le risquer. Trop de précautions attireraient l'attention. Le bar en question sera certainement surveillé.

Dix minutes après leur départ, Corona traversait à une allure folle le sous-sol du garage *Mirador*. Les gardiens, installés dans leur cage vitrée, se levaient avec effarement, mais n'avaient pas le temps d'intervenir qu'ils se retrouvaient avenue du Pérou, fonçant vers le sud en direction d'Avellaneda.

— Ralentissez, maintenant, dit Kovask, que mes amis aient le temps d'arriver au bar avant nous. Vous y pénétrerez seul. Moi, je reste dans la voiture. Inutile que j'attire l'attention.

Corona n'eut que le temps de vider un verre d'eau minérale, lorsque le barman lui demanda s'il était don Francisco. Depuis la Triumph, Kovask le surveillait. Il revint rapidement, s'installa au volant.

— *Gran Compania de Frigoríficos Porteños*. Ce n'est pas très loin. Nous devons entrer par une porte latérale.

— À pied ?

— Certainement.

Ils arrivèrent dans une ruelle sombre, et Corona coupa son moteur. Un court instant, il faillit flancher. Les mains crispées à son volant, il fixait au loin.

— Du courage, dit Kovask. Ça s'est bien goupillé, et toute une équipe est sur nos talons.

La porte venait de s'ouvrir, et deux silhouettes apparaissaient. Kovask mit pied à terre, marcha en se voûtant légèrement pour donner à sa silhouette une forme plus trapue. Corona suivait.

— Un instant, dit l'un des deux inconnus. On doit vous fouiller.

Ce fut fait avec soin et une grande expérience, mais ils négligèrent la serviette.

— Venez !

Encadrés, ils marchèrent vers un grand bâtiment. Une porte, puis une autre en bois épais, étanche.

— C'est une chambre de frigo. Vous la traversez et, tout au bout, il y en a une autre à laquelle vous frapperez.

Kovask n'aimait guère ça, mais ils ne pouvaient plus reculer, maintenant. Ils pénétrèrent dans une sorte d'allée où pendaient des carcasses de bœufs, furent saisis par le froid.

— Dépêchez-vous, dit l'homme, si vous ne voulez pas prendre froid.

Il referma derrière lui. Corona allait parler, mais Kovask lui fit signe d'être prudent. Ils marchèrent rapidement le long des moitiés de bœufs givrées qui luisaient sous l'éclairage intense. Par endroits, ils glissèrent sur des plaques de verglas. Corona, surtout, qui paraissait faible sur ses jambes.

— Nous ne serons plus en état de nous défendre, lorsque nous arriverons au bout, murmura-t-il.

Kovask le pensait également. Il se surprit à grelotter et dut faire un violent effort sur lui-même pour ne pas céder au froid.

— Si jamais la porte est fermée, là-bas, au bout...

— Taisez-vous, nom de Dieu !...

— Honnegan est trop malin... Il a tout prévu, même un piège. Peut-être un moyen de s'emparer de la serviette sans contrepartie.

Le long couloir n'en finissait pas, et, tout au bout, la porte de sortie leur apparaissait si petite !

Corona commença de tituber et alla cogner contre une carcasse de bœuf dure comme du béton. Kovask dut le soutenir par le bras.

— Allons, du nerf !... Si, par hasard, ils nous surveillent...

Il cherchait autour de lui une caméra de télévision ou un viseur optique. Corona se collait contre lui, claquant des dents. Difficile

d'évaluer la température, mais certainement pas loin de moins vingt. Peut-être plus.

— Je vous jure que je ne pourrai jamais atteindre cette porte, là-bas. Elle s'éloigne...

Honnegan s'amusait-il à baisser la température pour les rendre complètement inoffensifs ? Kovask se demandait avec appréhension s'il aurait la force d'ouvrir la serviette pour y saisir son automatique. Peut-être, mais alors, au ralenti, et ses adversaires auraient le temps de tirer dix fois.

— Nous sommes perdus, bredouilla Corona. Ils vont se rendre compte que vous n'êtes pas Martin Martino et...

— Taisez-vous ! Essayez de courir, maintenant.

— Le souffle me manque.

Kovask se détacha, le visage mauvais, essayant de se mettre dans la peau d'un Martin Martino exaspéré par les événements.

— Si ça continue, cria-t-il d'une voix rauque, je détruis les papiers qui sont dans la serviette... Je n'aime pas ces trucs-là, moi, et j'aurais dû attendre chez l'avocat... Bien eu tort d'accepter de ressortir avec lui.

Il jeta un regard en arrière, vit Corona qui se traînait d'une carcasse à l'autre, les mains pleines d'une glace rougeâtre.

— Vous entendez, vous autres ?

Ouvrant sa serviette en marchant, il en sortit le dossier et l'agita au-dessus de sa tête. La porte se rapprochait, mais encore disposait-elle d'un système intérieur d'ouverture ?

Il courut les derniers mètres, vint se jeter contre la porte, les poumons sur le point d'éclater. L'air très rare ne les alimentait que chichement.

— Ouvrez, *sangre de Dios* ! Ouvrez !

Des poings, il tambourina, tandis que Corona, dans un dernier effort, venait s'écrouler à ses pieds.

— Si vous ne faites pas vite, l'avocat va crever, et vous n'aurez pas de papiers.

Il crut entendre du bruit, s'écarta. La porte s'ouvrit enfin, et une bouffée d'air qui lui parut brûlant, alors qu'il devait simplement avoir une température de quelques degrés au-dessus de zéro, lui arriva en plein visage.

Quatre types formaient une sorte de couloir au-delà de la porte. Se retournant, il saisit Corona par le col de sa veste et le tira derrière lui.

— Bande de salauds !... Vous espériez nous laisser crever, hein ? Et récupérer les papiers ensuite ?

Il agita la serviette et le dossier. Un des gars essaya de le lui arracher, mais il le repoussa d'une bourrade.

— Doucement !... Ça ne mènerait à rien. J'ai pris mes précautions. Pas fou, le Sartino ! J'ai tout de suite compris à qui j'avais affaire.

C'est alors qu'il repéra la silhouette dans un bureau vitré et l'identifia tout de suite. Grand, mince, les cheveux gris rejetés en arrière, ce qui lui donnait une tête d'artiste. Tout en s'approchant, il nota les traits anguleux, les yeux durs, mais aussi la bouche molle qui rendait équivoque l'expression du visage.

Sous la lumière crue, il se demanda combien de temps il pourrait faire illusion, passer pour Martin Sartino. Il lâcha Corona, que l'air chaud ranimait et qui essayait de se relever. Mais il continua d'avancer vers Honnegan. Passant le dossier dans la main gauche, il tenait toujours la poignée de la serviette ouverte dans la droite.

— Le voilà, votre fichu dossier, mais une partie seulement ! En manque la moitié. Une fois au Paraguay, je vous indiquerai la cachette de l'autre paquet de feuilles.

Honnegan réagit avec vigueur, sortit sur la porte du bureau.

— La moitié ? Et tu crois que je vais attendre que tu sois là-bas pour la récupérer ?

Plongeant la main dans la poche de sa veste, il en tira un automatique. Kovask s'immobilisa.

— Je suis tombé dans le piège, grogna-t-il, l'air mauvais.

— Tu n'es qu'un imbécile.

Kovask se redressa, se frappa la poitrine d'un geste théâtral.

— Là-bas, ils ne m'ont rien fait avouer. Vous croyez que je vais vous dire où se trouve le reste ?

— Oui, dit Honnegan, tu le diras, même si je dois te flanquer un kilo de poivre dans chaque œil. Tu te souviens, hein, de ton arrestation ? Sans la poudre de poivre, tu n'aurais jamais avoué le meurtre de ce client dont je ne me souviens plus le nom...

Reculant d'un pas, Kovask laissa retomber ses bras. Les quatre hommes armés les entouraient, maintenant, et il lui était difficile d'agir. Il devait gagner du temps, récupérer un peu de ses forces que le froid avait engourdies. Du coin de l'œil, il voyait Corona reprendre des couleurs et se tenir plus d'aplomb.

— Écoutez, Cyril... Il était entendu...

— Toi, l'avocaillon, la ferme ! répliqua Honnegan. Tu as déjà gâché pas mal de choses, et je te prie de te tenir tranquille.

Alors, il se passa un fait inattendu. Corona continua d'avancer vers Honnegan.

— Vous m'avez trompé, Cyril, de façon odieuse. J'ai cru travailler pour l'Angleterre, et maintenant, je suis certain que vous êtes un agent castriste.

— Reste sur place, ou je tire.

— Vous me preniez pour un parfait imbécile, un jeune homme

insignifiant. Au début, même, vous aviez pensé que mes airs sophistiqués sous-entendaient un caractère efféminé, et vous avez pensé vous amuser avec moi... Vous vous êtes trompé, Cyril.

Il continuait d'avancer, et soudain, il bondit sur Honnegan. Un coup de feu claqua, le blessa, mais il maîtrisait l'homme. En même temps, Kovask sortait son automatique, abattait l'homme qui lui parut le plus dangereux.

— Les mains en l'air, vous autres, et attention...

Un second reçut une balle en plein front, et les deux autres levèrent les bras. Tout en surveillant du coin de l'œil la lutte féroce des deux anciens complices, il passa derrière eux, en assomma un. L'autre voulut réagir et reçut un double coup de crosse.

Honnegan se débattait avec science, mais la fougue et la haine de Corona l'emportaient. Il lui tenait la tête par les oreilles et la cognait sur le ciment du sol avec une sorte de folie meurtrière. Honnegan cessa de résister.

— Arrêtez, dit Kovask. Il a son compte.

Mais il dut ceinturer l'avocat pour lui faire lâcher prise.

CHAPITRE XIX

Il y eut des appels, puis Arturo Blancas, suivi de trois hommes armés jusqu'aux dents, pénétrèrent dans le vaste hall de la compagnie et découvrirent les hommes étendus à terre et Honnegan sans connaissance.

— *Dios !* vous n'aviez pas besoin de nous.

— C'est Corona qui a tout permis, dit Kovask. Sans lui, je me demande comment, nous nous en serions sortis.

Arturo se pencha sur Honnegan, lui tâta le poulx, lui souleva une paupière.

— Pas brillant. Une fracture du crâne, peut-être, ajouta-t-il en désignant le filet de sang qui s'échappait d'une oreille. Et les autres ?

— Deux liquidés, les autres assommés. Vous nous avez trouvés sans difficulté ?

— Oui. Il nous a d'abord fallu attendre le regroupement, puis liquider les deux gars de la petite porte latérale, tout cela sans bruit, et nous avons perdu du temps.

— Nous avons failli rester dans le tunnel frigorifique, là, derrière cette porte. Je crois que c'est ce qui a rendu Corona aussi combatif... La réaction.

Corona, le front appuyé à une vitre du bureau, ne répondit pas, ne parut pas entendre.

— Il récupérera. Le bilan est quand même intéressant. Qu'en pensez-vous, Arturo ?

— Pas mal. Fracture du crâne pour Honnegan... Nous ne pouvons quand même pas l'envoyer dans un hôpital... Je ne savais pas qu'il avait des intérêts dans cette firme. Je connais une clinique privée où il sera très bien soigné...

Puis, il pénétra dans le bureau vitré, se planta devant un coffre-fort imposant.

— Je suppose que nous découvrirons des archives intéressantes, là-dedans. On doit pouvoir en venir à bout avant la fin de la nuit.

— Tout cela ne résout pas le problème Martin Sartino, dit le Commander en le rejoignant. Demain matin, j'irai faire une petite visite à la femme de ce Luigi Suchi. Renseignez-vous sur lui, son adresse, son milieu familial. Je téléphonerai sur le matin.

— Si je comprends bien, c'est à moi de déblayer le terrain, fit

Arturo, amusé. Mais j'accepte volontiers, surtout pour récupérer quelques documents importants. Ceux qui vont être heureux, ce sont les hauts fonctionnaires de l'opposition. Je ne pense pas qu'Honnegan ait transmis leurs noms à Londres. Plutôt à Cuba, et dans l'attente d'une occasion favorable pour les utiliser.

Il se pencha vers Kovask.

— Je veux bien m'occuper de tout ça, mais débarrassez-moi de Corona. Ramenez-le chez lui... À propos, inutile de vous en faire pour le gars à la Volkswagen. Nous l'avons intercepté dans la ruelle voisine.

Kovask s'approcha de Corona, lui mit la main sur l'épaule.

— Nous pouvons rentrer. Allons tranquillement attendre chez vous que Martin Sartino téléphone ou se présente.

Il arracha sa perruque, frotta ses joues.

— Je ne peux pas rentrer à mon hôtel dans cet état-là, vous le comprenez. Si vous voulez bien m'offrir l'hospitalité...

Corona se décida à sourire.

— Vous êtes bien chic... J'aurais dû me contenter de le maîtriser, pas me livrer à cette fureur primitive...

— Ça vous a fait du bien, au contraire. Vous voilà débarrassé à la fois d'un ami encombrant et de toute une ambiance. Après tout, il n'y a pas que ce qui est anglais qui a de la valeur. Les autres pays ont bien du charme, à commencer par le vôtre.

Il l'entraîna, mais Corona se retourna.

— Je ne l'ai pas...

— Non, il vivra. Mais il était temps.

Dans la Triumph, il avait insisté pour que le garçon conduise et se calme les nerfs. Il alluma une cigarette, s'étira. Corona lui jeta un coup d'œil surpris.

— Votre mission n'est pas terminée, puisque Martin Sartino ne s'est pas encore manifesté.

— Ça ne saurait tarder. À moins d'avoir d'autres complicités extérieures, et encore-Aucune ne peut comme vous lui procurer de l'argent et un passage au Paraguay.

Marcus Clark les attendait devant la télévision, un verre de scotch à la main, un cigare dans l'autre.

— *Hello !...* Dites, Francisco, vous vous êtes roulé dans quoi ?

Leurs vêtements avaient souffert, et principalement le complet sombre de l'avocat.

— Vous courez la nuit à la recherche de l'aventure et...

— Sartino ? demanda Kovask.

— Rien. Pas un coup de fil, pas un coup de sonnette. La paix chez soi. Oh ! Francisco, je m'excuse pour les mules, mais je ne pouvais décemment rester chaussé.

Francisco sourit, disparut du côté de la salle de bains.

— Sympathique, notre avocat, dit Marcus. Mais le silence de Martin Sartino m'inquiète.

Pour lui, pas d'autre issue que de faire appel à Corona qui lui avait proposé argent et sécurité. Pourvu que cet imbécile n'ait pas détruit le contenu de la serviette dans un accès de rage, en constatant qu'elle ne contenait pas d'argent !

Tout en regardant l'écran de télévision, Kovask souriait. Pourtant, le programme n'avait rien de folichon.

— Honnegan ?

— Fracture du crâne. Francisco s'est déchaîné au moment où nous étions presque fichus.

— Il est merveilleux, déclara Marcus, la main sur le cœur.

— Enrico Dino ?

— Toujours dans la penderie. Qu'en fait-on ?

— Va le chercher.

Marcus le ramena en le traînant, l'homme étant ligoté étroitement.

— Coupe ces cordes.

Avec un soulagement visible, Dino se releva et se frotta les poignets.

— Tu peux partir, dit Kovask. Mais tu devras te choisir un autre guide politique. Et, je t'en prie, réfléchis bien avant.

Il les regarda, complètement ahuri. Marcus dut le pousser vers la sortie.

— Amnistie totale, alors ?

— Aucun intérêt, répliqua Kovask. Avant qu'il essaie de contacter ses anciens copains, il passera de l'eau sous les ponts. Je vais dormir sur ce canapé-là. Toi, tu montes la garde.

Ils se relayèrent au cours de la nuit, mais Martin Sartino ne se manifesta pas.

— Ma femme de ménage doit venir aujourd'hui, ainsi que mère, expliqua Francisco. Elle passe régulièrement pour voir si tout est en ordre...

— Et s'il n'y a pas de soutien-gorge dans les casseroles. On sait ce que c'est, déclara Marcus.

— Nous reviendrons ce soir, ajouta Kovask. Mais nous téléphonerons aussi au sujet de Sartino.

Plus que jamais, Arturo Blancas avait la tête d'un insatiable fêtard. Kovask récupéra ses vêtements, s'enquit de l'adresse de Luigi Suchi, ex-codétenu de Martin Sartino.

— Il habite San Justo, expliqua Blancas, mais en dehors de l'agglomération, dans un lotissement bon marché où il construit sa maison à ses moments perdus. Un quartier d'Italiens. Si vous y allez,

choisissez une heure creuse, car les gens de là-bas sont solidaires. Je ne sais pas le nom la rue, mais ce doit être ici, ajouta-t-il d'une voix blanche, en piquant son crayon sur une rue.

Marcus l'examina d'un œil compatissant.

— Croyez-moi, Arturo, vous devriez essayer, de temps en temps, de vous coucher plus tôt deux soirs de suite.

L'autre eut un rire jaune, les raccompagna jusqu'à la porte.

— C'est un moment creux pour aller là-bas, dit Kovask en lui serrant la main. Au fait, Honnegan ?

— État grave, mais il s'en sortira. Des papiers passionnants, dans le coffre, sur le fonctionnement des deux réseaux. Au fait, et le gars capturé chez l'avocat ?

Marcus agita ses bras.

— On lui a rendu sa liberté.

— C'est aussi bien, constata Blancas. Nous en ferons autant pour les survivants du réseau. Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs.

— Dites, demanda Marcus, ce Suchi, il a des gosses ?

— Une flopée.

Dans l'escalier, Kovask repensa à cette question, interrogea son compagnon.

— J'ai mon idée.

Ils débarquèrent dans San Justo, les bras encombrés de paquets. Marcus avait, en plus, un énorme phoque à bascule. Leur arrivée dans le quartier italien ne passa pas inaperçue, et, lorsqu'ils frappèrent chez Luigi Suchi, une petite femme brune aux grands yeux enfantins en resta interdite.

— Pour *los bambinos*, déclara Marcus. Je suis un ami de votre mari. Nous nous sommes connus à Moron... On travaillait ensemble.

Trois petits gamins se précipitèrent joyeusement sur les paquets et le phoque à bascule, tandis que, submergée, la jeune femme ne savait que dire ou répondre.

— Ennuyeux, ce qui lui arrive, hein ? Mais vous pouvez compter sur moi. Je vous aiderai. Entre Luigi et moi, c'est à la vie à la mort. Même s'il doit en prendre pour trois ans...

La jeune femme poussa un cri déchirant, et Kovask fit signe à Marcus d'y aller plus doucement.

— Mais ne vous en faites pas... Ce salaud de Sartino ne savait pas qu'en s'évadant..., il le mettait dans un sale bain. Mais, avec un bon avocat... J'en connais un, justement.

— Trois ans ! murmura la jeune femme en se laissant choir sur un tabouret. Mais il n'a rien fait... Rien...

— Mais, je le sais bien... Mais comment le prouver ? Hein ? Vous pouvez le prouver, vous ?

— Non...

Elle trouva la force d'aller chercher une bouteille de Cinzano pour leur offrir l'apéritif.

— Vous étiez avec lui ? *Señor*...

— Clargo... Il ne vous a pas parlé de moi ? Bien sûr, au parloir, ce n'était pas le moment. Mais nous sommes de grands copains. Je suis libéré depuis hier... Je me demande si je ne vais pas aller témoigner en faveur de votre mari. Vous êtes certaine qu'il n'a fait aucune bêtise ?

— La police est venue dans l'après-midi. Ils ont fouillé partout, gémit-elle, partout. Ils ont interrogé les gosses, comme s'ils pouvaient savoir, les voisins... Ils n'ont rien trouvé. Ils pensaient que ce Sartino se cachait ici...

Ils entendaient difficilement, car l'un des gosses soufflait dans la trompette qu'il avait trouvée dans l'un des paquets, et un autre faisait fonctionner un char de combat crachant des flammes par son canon, dans un bruit parfaitement imité, au dire du vendeur.

— Luigi n'aurait pas commis une telle bêtise. Il faut qu'il rentre vite. Je n'ai plus d'argent, et nous avons six enfants. Et son patron qui parle d'embaucher Tino comme remplaçant ! Luigi, quand il saura, il sera comme fou. Vous pensez, comme il allait donner la main à cet assassin ! Luigi, il ne ferait pas de mal à une mouche, seulement, le samedi, il boit un peu, et alors, il ne faut pas lui casser les pieds. L'autre fois, c'était dans un quartier d'étrangers, des Polonais... La police est arrivée tout de suite. Ici, il n'aurait pas été inquiété.

Kovask, le premier, se découragea. Leur taxi les attendait un peu plus loin. Marcus marchait en retrait, mordillant une herbe cueillie d'une main grasse.

— Vingt dollars pour le phoque, plus vingt dollars pour le reste. On m'y reprendra, à employer la manière douce. À la fin, j'avais envie d'enlever un de ces moutards braillards pour la forcer à parler.

— Elle n'est au courant de rien, répondit Kovask. J'en mettrais ma main au feu.

— Alors ?

— Il faut attendre. Peut-être que Sartino aura téléphoné.

Mais Corona, qu'ils eurent au bout du fil un peu plus tard, répondit négativement.

CHAPITRE XX

N'ayant prévenu personne, Luigi Suchi, une fois franchi le seuil de la prison du Moron, se retrouva seul dans la rue et marcha vers le terminus d'autobus. C'était fini. Il alluma une cigarette et sourit. La journée était très belle. On se trouvait en décembre, et l'été approchait à grands pas. Il devait y avoir du monde sur les plages du Sud, et l'Italien rêva d'une petite villa tranquille auprès de l'océan. Puis, il s'efforça de rejeter cette idée. Mieux valait ne pas se montrer trop pressé.

Lorsqu'il arriva devant chez lui, sa femme Paula étendait du linge, tandis que les trois plus jeunes enfants se roulaient dans l'herbe à ses pieds.

Paula se retourna, poussa un cri et courut vers lui, suivie par les trois gosses effrayés. Le couple n'eut que quelques minutes pour s'embrasser, se dire quelques mots, car, déjà, les voisines arrivaient en cohortes bruyantes, environnées de leurs enfants en bas âge.

En fin de soirée, elles furent rejointes par les hommes rentrant du travail, et la petite maison du maçon disparut presque sous le nombre. Il y en avait dehors et dedans, assis sur le rebord des fenêtres, et le seuil des portes. Tous mangeaient des beignets en buvant du vin, et plusieurs guitares et mandolines égrenaient quelques notes de chansons à la mode.

Vers une heure du matin, les derniers voisins partirent, et les Suchi purent enfin se coucher, après avoir transporté dans leurs lits les six gosses qui dormaient, au hasard de leur fatigue. C'est alors que Suchi découvrit le phoque à bascule. En quelques semaines, l'animal avait beaucoup perdu de lui-même et ressemblait à une grosse chenille informe.

— Qui leur a offert ça ?

— Ton ami Clargo. Il était en prison avec toi. Lorsqu'il est sorti, il est venu me voir.

— Je n'ai pas d'ami qui s'appelle Clargo. Et surtout, pas d'anciens amis de prison. Ce sont tous des voleurs, des escrocs ou des souteneurs. Moi, je ne me lie pas avec ces gens-là.

Paula faillit fondre en larmes, parce qu'il se montrait soupçonneux. Elle lui parla de la visite de deux *señores*. Ils s'étaient montrés gentils.

— Clargo craignait que tu sois condamné à cause de ce Sartino.

— Nous y voilà, dit Luigi. Que leur as-tu dit ?

— Que veux-tu que je leur dise ?

Évidemment, rien, puisque Luigi ne lui en avait jamais parlé. Il n'avait jamais été question pour lui que Paula aide cette grosse brute. Jusqu'au bout, il avait menti à Martin Sartino.

— Ils ne sont pas revenus ?

— Non, ni la police.

Luigi Suchi alla jeter un coup d'œil par la fenêtre. Le quartier était paisible. Il sortit, fit le tour de la maison, ne découvrit rien de suspect. En face, des ouvriers de l'électricité et du gaz avaient installé une cabane de chantier en tôle. À côté, il y avait une tranchée ouverte.

— Couchons-nous, dit Luigi Suchi.

Au bout de trois jours, sa femme lui demanda s'il ne reprenait pas son travail bientôt.

— Je n'ai plus d'argent, et j'en dois partout. Ton patron a embauché Tino, mais il paraît qu'il a gardé ta place.

— Je verrai la semaine prochaine.

Luigi sortait tous les jours et se livrait à certaines vérifications. Il s'en allait souvent en ville tout en surveillant ses arrières. À la fin de la semaine, il était certain de ne pas être suivi, et il décida de tenter sa chance.

Il partit de chez lui vers huit, heures du matin avec sa musette de travail, mais ne se dirigea pas vers le chantier de son entreprise. Il prit un autobus pour Buenos Aires, surveillant les voitures qui paraissaient suivre le véhicule.

Une fois au centre, il s'arrangea pour brouiller ses éventuels fileurs avant de revenir à la Boca. Très facilement, il repéra l'impasse et le hangar avec sa plaque de publicité pour les huiles Veedol. Une dernière vérification, et il se dirigea vers le fond de l'impasse.

La serrure n'était pas d'un modèle compliqué, mais il batailla longuement avec une série de crochets qu'il avait forgés durant ces derniers jours. Enfin, l'un d'eux accrocha, et il put ouvrir. Il referma aussitôt derrière lui.

— Ça pue ! murmura-t-il. Une charogne... Reste à savoir maintenant où se trouve la serviette.

Il chercha un peu partout à la lueur d'une torche, se rapprocha peu à peu d'un tas de bidons vides.

— C'est là que doit se trouver la charogne.

En déplaçant un bidon, il découvrit un plancher assez grossier, le dégagea entièrement. Il tremblait un peu, s'attendait à ce qu'il allait découvrir.

« Un million de pesos, mon vieux, s'encouragea-t-il. Même s'il y a un type en train de pourrir à côté, qu'est-ce que ça fait ? »

Il souleva le plancher et poussa un cri de terreur. Plusieurs rats venaient de sauter en l'air, puis s'enfuyaient par un conduit. Il s'efforça de ne pas regarder le cadavre à moitié dévoré, ne s'intéressant qu'à la serviette reliée par une chaînette à un poignet gonflé au point que le bracelet disparaissait dans les chairs.

Luigi fit tomber un bidon dans la fosse, l'utilisa pour y descendre. À tout hasard, il avait emporté une pince coupante, mais eut du mal à sectionner la chaînette en acier spécial. Il remonta, la serviette à la main. Elle avait reçu quelques coups de dent des rats, mais paraissait intacte. La clé était toujours sur la petite serrure. Il remit le plancher en place, le bidon.

Une lampe très puissante, une sorte de projecteur portatif, se braqua sur lui, l'aveugla.

— Restez tranquille, Suchi. Nous sommes armés, et nous allons tirer sur vous si vous tentez quoi que ce soit.

— La serviette ne contient pas un peso, pas un dollar, dit une autre voix plus jeune et plus ironique. Martin Sartino a été roulé, et vous ensuite.

— Qu'avez-vous fait de Sartino ? questionna le premier inconnu.

— Nous ne sommes pas des policiers. Nous voulons simplement savoir. Ensuite, vous pourrez retourner tranquillement chez vous.

Ayant l'impression d'avoir été frappé jusqu'à l'inconscience, Luigi restait sans parole.

— Martin Sartino n'a jamais quitté sa cellule, n'est-ce pas ?

— Oui.

C'était tout ce qu'il pouvait dire.

— Vous l'avez enterré sur place ?

— Je l'ai tué dans la nuit. Je savais qu'il ne tiendrait pas parole. J'avais apporté un gros marteau de maçon, et je l'ai tué d'un seul coup sur le crâne. Puis, je l'ai enterré sous les dalles. Il comptait, au début, s'évader par là. Il avait creusé profondément, jusqu'à ce qu'il rencontre des poutrelles de fer.

— Préparant ainsi sa tombe ?

— Oui. Ensuite, il a pensé à la fenêtre et a scié les barreaux. Pour le convaincre, je m'étais procuré une corde d'échafaudage. Elle n'aurait d'ailleurs pas résisté à son poids. La nuit en question, je l'ai tué, j'ai mis son corps dans le trou, j'ai remis des déblais avec du ciment que j'avais apporté. J'ai bien lissé, puis j'ai mis les dalles que j'ai rejointoyées. Avec lui, j'avais placé la lime, la corde, le grappin et sa couverture. Je ne voulais pas qu'on m'accuse de complicité d'évasion.

— Le juge accuse l'avocat d'avoir aidé Sartino, dit l'homme qui paraissait le plus jeune.

Il ne pouvait les distinguer, mais ne pensait pas qu'ils soient plus

de deux.

— Oui, il m'a cru. Il a pensé qu'à trois semaines de ma libération, je n'allais pas commettre de bêtises. Je me suis attaché et bâillonné après avoir tordu le dernier barreau limé à cœur.

— Nous connaissons la suite. Martino t'avait donné cette adresse ?

— Je lui avais promis que ma femme y déposerait vivres et vêtements. Mais Paula n'en a jamais rien su. Moi seul ai tout fait. Comment m'avez-vous suivi ? Je n'ai vu personne, et, depuis quatre jours, je surveillais ceux qui paraissaient me filer.

— Nous sommes des spécialistes, dit Marcus. Depuis ta libération, nous te guettions depuis la cabane de chantier installée en face de chez toi. Toute une équipe était sur tes talons, mais tu ne pouvais t'en apercevoir.

— Tu peux partir, dit Kovask. Essaie d'oublier, si tu peux. Nous te souhaitons d'avoir de la chance.

Il sortit le premier. Un peu plus tard, Marcus et Kovask rejoignaient Arturo Blancas qui les attendait dans sa voiture.

— Tout y est ?

— Le rapport est complet. Il faudra s'occuper de ce pauvre John Muller le plus rapidement possible, répondit Kovask.

— Cette nuit.

Ils roulèrent en silence, se trouvèrent rapidement bloqués dans la circulation.

— Pauvre Luigi ! Un million de pesos... Il avait dû rêver, dit Marcus.

— Il continuera de rêver, répondit le Commander. Et d'une façon assez moche. Il fera des cauchemars dans lesquels d'autres prisonniers cherchent à s'évader en creusant le sol, juste à l'endroit où Martin Martino est enseveli. Ou encore, que des réparations sont effectuées dans la cellule 17, et que l'on remplace les dalles. Je ne voudrais pas être à sa place, au cours des prochaines années.

Marcus agita la serviette.

— En tout cas, le commodore Gary Rice n'aura aucune occasion de regretter ces trois semaines de vacances qu'il a été forcé de nous accorder. En attendant que Luigi Suchi sorte de prison, nous nous la sommes coulée douce. Ah ! Mar del Plata ! Son soleil ! Ses plages ! Ses filles !... Des filles superbes ! Tu te souviens, Serge, de Marisa, à la piscine de l'hôtel ?

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU
KREMLIN-BICÊTRE (VAL-DE-MARNE)

DEPOT LEGAL ! 2^e TRIMESTRE 1969
IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE
Référence 3.800

1 *Allusion* à Fonds dangereux.